Guy SEMBIC

AU PAYS DES GUIGNOLS GRIS

Livre 2 : La Traversée

Roman



Rupture...

Dans les derniers jours de ce 6ème mois de l'année 636 à Enizola, au moment du solstice d'été boréal, alors que le soleil sur le 40ème parallèle culminait, à l'heure méridienne, à quelque 70 degrés au-dessus de l'horizon, nombreux étaient les gens qui se préparaient aux vacances toutes proches.
L'été, en Enizolie, s'étirait longuement, ensoleillé, à peine entre coupé de quelques demi-journées faiblement pluvieuses, de rares orages localisés et de passages nuageux fugitifs. Par milliers, les touristes, les vacanciers, venus de Kafricentrie, des pays Nordiques, de Neurélabie ou du Petit Continent, affluaient, s'installaient tout le long de la grande côte orientale, réputée pour ses plages de sable, son climat idyllique, ses nuits si douces. Ils arrivaient par le Métro-jet, de Kafricoba ou d' Enolabay, ou encore par les Aéroglisseurs, depuis Sara et Véramila.
Vacances très diversifiées selon les goûts et les aspirations de chacun : randonnées à pied ou en bicyclette, bains de mer, plongée, sites archéologiques, visites de musées, vacances culturelles, ou, tout simplement, dormir le jour, allongé sur la plage, et passer la nuit dans les " boîtes ". Filles faciles, drague, jeux électroniques, fêtes foraines, bals, spectacles, restaurants, il y en avait pour tous les goûts.
Avec cette manière de vivre au quotidien selon les modes et les valeurs nouvelles, aux côtés de cette civilisation du paraître et d'un relatif affranchissement par rapport aux servitudes, la civilisation du plaisir s'épanouissait, s'enhardissait, devenait même insolente, provocatrice, supplantant ainsi la civilisation de l'intime, de l'authenticité, de la nature vraie et profonde des Etres.

Eridan, un jeune homme d' Enizola, à la fin de ce 6ème mois de 636, en particulier, en avait bigrement envie, de vacances... Mais pas de ces vacances qui ne durent que deux ou trois semaines, à se dorer au soleil, à draguer les filles, à sortir en boîte... Des vacances qui ressembleraient, plutôt, à une aventure sans projets précis, sans durée déterminée, une sorte de rupture, en fait...
Ce qu'il souhaitait, c'était partir... Avec quatre énormes sacoches sur son vélo, vers l' Ouest, traverser le continent, et peut être même aller au Pays des Atalantes. Toutefois, pour un tel voyage, il fallait tout de même un minimum de préparation, établir des contacts, étudier les cartes des différents pays à traverser, en particulier les pays du Grand Nord, puisque c'était la seule voie possible et la plus logique pour se rendre en Neurélabie. Il calcula donc les distances, réfléchit, se renseigna sur l 'état des pistes, les voies de communication possibles, les moyens de transport, car il ne serait pas toujours possible de rouler en bicyclette, certaines régions sur des centaines de kilomètres étant totalement inhabitées. Il vidéophona à l'office du tourisme libre où l'on lui indiqua, dans un certain nombre de villes de Circadie, de Neurélabie, les coordonnées des Auberges de Jeunesse, des centres d'hébergement populaire, des familles qui recevaient volontiers les voyageurs, les aventuriers. La route la plus logique, celle où se trouvaient situés le maximum de points de chute, d'hébergements possibles, passait par les réseaux de pistes transcontinentales des Pays Nordiques, soit les trois Circadies, la Porte de L'Ouest, le grand passage au travers de l' Atlas Médian, les plaines continentales de Neurélabie, L'altiplano, la traversée du couloir d'effondrement, le Massif Epargné, les vallées du Vieux monde, le bassin céréalier, le Finisterre, jusqu'à Enolabay, enfin. Un trajet d'environ quatorze mille kilomètres.
Le cyclotourisme était alors une activité très répandue et très développée. Il faut dire, que, en dehors des moyens de transport et de déplacement ultra rapides, d'un bout du continent à l'autre, ou même d'une région à l'autre quand c'était possible, il n'existait pas, dans la plupart des contrées habitées, de réseaux secondaires, de petites routes asphaltées ou entretenues. C'est la raison pour laquelle les bicyclettes et autres engins de même type avaient beaucoup évolué et que certains modèles s'étaient perfectionnés. Dans l'axe du pédalier des bicyclettes, par le jeu d'une petite batterie d'accumulateurs d'énergie alimentant un micro-moteur électrique, l'énergie mécanique déployée par les jambes et les pieds se trouvait couplée à un apport d'énergie électrique, variant en fonction de trois paramètres principaux : le développement, la déclivité du

sol et la force avec laquelle on appuyait sur les pédales. Selon cette technique, il s' avérait impossible et peu logique de choisir un grand développement dans une forte montée en appuyant beaucoup sur les pédales, car dans ce cas, l'énergie électrique était absente. Les plus grandes vitesses s'obtenaient dans des descentes modérées avec un grand développement, et en appuyant sur les pédales. Mais les routes, ou plutôt les pistes étaient très souvent impraticables à la saison des pluies ou en hiver, en terre battue, cailloux concassés et tassés. C'est pourquoi les bicyclettes avaient généralement de très gros pneus et parfois des amortisseurs. Sur une route en bon état, l'on pouvait couvrir plus de quarante kilomètres dans une heure, et jusqu'à cinq cent dans une grande journée de dix heures, ce qui n'était pas négligeable, et cela sans fatigue excessive. Pour les transports de marchandises sur des distances de quelques dizaines de kilomètres, l'on utilisait des " turbo-modules " appartenant à la communauté locale, et mus également par l'énergie électrique. Il y avait aussi des " turbolettes ", engins à deux roues, très rapides mais très dangereux.

Par le milieu du continent, c'était, vers l'Ouest, le grand désert Enizolien, avec ses pistes reliant les quelques campements de nomades, les rares oasis, points d'eau et bourgades disséminés sur près de deux mille kilomètres ; puis, au delà d'une mer de cailloux et de roches éclatées, là où autrefois s'élevaient les plus hautes montagnes de la terre, commençait le Désert Absolu, traversé dans toute sa longueur par le Métro-jet.

Depuis qu'il travaillait aux " Messageries Planétaires ", au centre de traitement et de la logistique des colis, à Enizola, Eridan avait pu économiser en trois ans une somme d'environ dix mille parsécus. Au besoin, si cela devenait nécessaire, au cours de son voyage dont il n'avait encore aucune idée de la durée, sans doute deux ans, au moins, trouverait-il à s'employer dans divers travaux de manutention, là où le travail ne manquait pas, dans les ports des villes du Nord, dans les entreprises industrielles, les domaines agricoles, par exemple...

Jusqu'à présent, à sa connaissance, peu de gens de son pays ou d'ailleurs avaient tenté une telle expérience : la traversée des deux continents en bicyclette, à pied, ou en utilisant des moyens de transport locaux. Une telle entreprise avait toujours été considérée à haut risque étant donné l'étendue des zones inhabitées, puis des sévères conditions atmosphériques, souvent imprévisibles ; des animaux que l'on pouvait rencontrer, de toutes sortes de pièges dont la nature, féroce, inhospitalière, s'évertuait à diversifier sous toutes les latitudes, et en toutes contrées.

Comme beaucoup de jeunes gens de son âge, et très certainement lui-même en particulier plus que d'autres, Eridan s'interrogeait sur le sens du monde en lequel il vivait, et, au centre de traitement des colis, à Enizola, dans sa famille, depuis la disparition de sa soeur Véra, il ne pouvait se résoudre à s'appuyer désormais sur des repères, sur des modèles de société, des types de comportements relationnels, des idéologies qui ne lui apportaient en fait aucune réponse, aucune explication ; il ne pouvait non plus envisager de s'enraciner dans des habitudes, des contraintes, ou des facilités de vie qui, selon lui, ne libèreraient jamais sa nature vraie, ni ce qu'il sentait en lui et qu'il souhaitait exprimer de tout son être, physiquement, intellectuellement. Il se sentait donc prêt à prendre tous les risques dont il était conscient, pour partir ainsi à l'aventure.

Jusqu'en Circadie Centrale, en remontant tout d'abord la côte Enizolienne vers le Nord, puis en traversant la toundra et les forêts de conifères de Circadie Orientale, il n'y avait là, généralement, que des pistes caillouteuses, mal entretenues, peu fréquentées, à l'écart des principaux réseaux de voies de communication inter régionales.

Plus loin, vers l' Atlas Médian, à partir de la Circadie centrale, et de l'autre côté de l' Atlas, en Neurélabie Continentale, toutes les villes importantes étaient reliées entre elles par des lignes d'aéro-trains, de turbo-trains, de Métro-omnibus ; et de plus, on y trouvait là des pistes transcontinentales adaptées à la grande circulation dont la plus importante était une voie rectiligne, vitrifiée, noire et brillante, composée en réalité de quatre voies de circulation, sur une distance de quatre mille kilomètres, depuis les confins des steppes de Circadie Centrale jusqu'à la grande cité industrielle de Bremda, au pied de l' Atlas Médian. Ces pistes transcontinentales étaient plus particulièrement empruntées par d' énormes mastodontes de

transport, ensembles routiers avec train de roues, remorques, cabines habitation, qui, partis des grands centres économiques et industriels, ravitaillaient tous les pays du continent.
Jusqu'en Circadie Centrale, sur un trajet de quatre mille kilomètres, par le nord de l' Enizolie, le Centaure, et de là, le long du cercle polaire, puis, par le Cap Nord, Eridan suivrait les pistes locales, s'arrêterait dans les relais, les centres d'hébergement et les Auberges de jeunesse de cette partie extrême orientale du Grand Continent. C'est seulement à partir de son entrée en Circadie Centrale qu'il envisagerait d' emprunter des moyens de transport qui, à l'occasion, accélèreraient son avance vers l'océan de l' Ouest. Ainsi, au pays des grands lacs, de Sprenzka jusqu'à l' Atlas médian, peut-être ferait-il du " turbo-stop " à bord de l'un de ces énormes mastodontes roulant à grande vitesse sur le " macadamroye ". Il utiliserait, également, surtout par mauvais temps, les lignes de Métro-omnibus. Il rêvait déja de cette Porte de l' Ouest, mythique, colossale, en forme de fer à cheval, le Grand Passage à travers l'Atlas Médian qui s'ouvrait sur l'immense plaine de Neurélabie continentale . Il entrevoyait aussi dans son esprit, la Grande Fracture, ce couloir d'effondrement où coulait le majestueux Finandubi, la très belle cité ancienne de Borakal, sise sur un terrassement de roches basaltiques et surplombant le fleuve et dont les faubourgs, démesurément étalés, prenaient appui au pied des très hautes falaises rocheuses au-dessus desquelles commençaient, à mille cinq cent mètres d'altitude, l' altiplano de Neurélabie Continentale, d'un côté, et l' altiplano de Neurélabie Océanique, de l'autre côté. Au delà de l' altiplano, vers l'Ouest, qui descendait régulièrement en pente douce sur quatre cent kilomètres, recouvert du plus imposant massif forestier de la planète, Eridan traverserait certainement le Massif Epargné qui était le berceau de la Civilisation, l'une des deux régions du monde à partir de laquelle l'Histoire avait resurgi de la Nuit des Temps. Mais le Massif Epargné était un pays difficile à traverser, au relief peu élevé, mais tourmenté à l'extrême, creusé de vallées étroites, un labyrinthe de boyaux encaissés, étouffé par une végétation luxuriante. Dans ce pays, il n'y avait pas beaucoup d'agglomérations, peu de centres d'accueil, et, à cause du relief, de la difficulté de passage des cols, les distances à parcourir y paraissaient toujours énormes, insurmontables.
La Neurélabie Océanique, dans sa moitié Nord, était le domaine des grandes exploitations agricoles, des cultures céréalières, mais aussi des forêts. Villes et villages se concentraient sur plusieurs dizaines de kilomètres. Dès que l'on quittait les derniers vallonnements occidentaux du Massif Epargné, on entrait dans le bassin céréalier, puis dans les grandes plaines de l' Ouest.
Eridan se disait qu'il pourrait peut-être atteindre Enolabay dans les jours de la grande fête du Tricentenaire de la Révolution Culturelle, qui commençait le 17-9-636, soit dans deux mois et demi à peine... Il se voyait déja au Pays des Atalantes, dans la traversée des hauts plateaux, dans le dédale des canyons ; sur la côte Ouest, puis redescendant vers l' Equateur, et peut-être même, pourquoi pas, de l'extrémité du Petit Continent, s'embarquer à destination de la Terre des Hommes Primitifs, escalader les pentes des grands volcans du pôle sud, mais, là-bas, il faudrait qu'il s'y trouve au moment de l'été Austral.
En attendant, dans les semaines à venir, ici, c'était l'été, et pour traverser les pays du Nord, franchir le cercle polaire, les meilleures conditions climatiques semblaient réunies, d'après les prévisions. L'été serait sec dans le Nord, et de plus, sans vents violents, pour plusieurs semaines.

Dès que le jour du départ fut fixé, Eridan fit ses préparatifs. Pour sa dernière nuit à Enizola, il se rendit tout d'abord, le soir, chez ses parents, qui habitaient au bout de l'avenue longeant le parc Bételgeuse, dans la maison la plus petite et la plus blanche. Il souhaitait les informer plus en détails sur les objectifs de son voyage, leur donner des adresses, leur communiquer des sites, des boîtes de correspondances. Ensuite, il passerait le reste de la nuit dans une discothèque de la cité universitaire, ou bien dans une boîte très chic et très sympathique comme il y en avait beaucoup à Enizola.
Il n'aimait cependant ni danser, c'est à dire se contorsionner, ni draguer et encore moins se faire draguer, mais l' atmosphère des " boîtes " lui plaisait : la musique aux riches structures orchestrales, l'ambiance, les rythmes, les visages, les regards, les sourires, cette communication spontanée, sans artifices, sans repères, sans conventions , et par moments cette solitude en soi

au milieu de la fête, dans les lumières douces et colorées, lorsque les visages et les mains se touchent… Les filles bien habillées s'approchent et se tendent de tout leur être dans l'ivresse absolue des sons et des nuances...
Eridan a les cheveux noirs, et chaque fois qu'il sort en boîte, il se fait remarquer : les autres jeunes, ainsi que toutes les personnes de son entourage, d'ailleurs et de partout, sur tout le continent, ont communément et universellement les cheveux gris, gris comme le poil des chats angoras, gris foncé, gris métallisé, gris comme certains nuages sombres, avec des reflets. Ses parents ont les cheveux gris, comme l'immense majorité des gens sur tout le Grand Continent, sous tous les cieux, dans tous les pays, quelle que soit le groupe ethnique, l'origine, la couleur de la peau. Par contre, au Pays des Atalantes, les gens ont les cheveux noirs.
Partout où les gens se rencontrent, l'on ne fait pas très attention aux rares personnes à cheveux noirs. Mais, en boîte, dans une atmosphère un peu " spéciale ", où l'on a envie de s' éclater, c'est différent. Eridan fait sensation à chaque fois, et les filles le draguent ouvertement. Mais Eridan se soucie peu de son apparence, il ne repousse pas les filles, mais il se montre si naturellement aveugle, si candide, que, pour finir, les filles, au lieu de continuer à essayer de le draguer, l'adoptent tel un très bon copain d'enfance.
La soeur d' Eridan, Véra avait elle aussi les cheveux noirs. Deux enfants dans une famille ayant les cheveux noirs est exeptionnel sur le Grand Continent.

Eridan avait été un enfant peu exigeant. Il se souvenait de ce jour de l'an, en 621, alors qu'il était âgé de cinq ans, et que ses parents, Monica et Cyril, avaient déposé au pied de son lit, un module spatial à pédales qui clignotait de ses lumières rouges, vertes et bleues : il avait eu très peur en l'apercevant à son réveil, s'était échappé de la chambre en sautant par la fenêtre, et après avoir traversé l'avenue, s'était mis à courir de toutes la force de ses petites jambes dans le parc Bételgeuse, s'écriant : " ça y est, ils sont arrivés, ils vont nous manger ! "
Véra dut le rassurer, le serrer très fort entre ses bras, le soulever pour l'embrasser. Et c'est alors qu'il eut, à ce moment, l'une des plus agréables émotions de son enfance : il sentit sur la peau si douce de Véra, ce parfum très délicat et très discret lui rappelant l'odeur des feuilles de platane mouillées du début de l' été, qu'il associait dans son esprit à un évènement heureux, une fête entre jeunes enfants de son âge, une fête en laquelle il avait particulièrement exprimé sa joie et son enthousiasme naturels.
Depuis ce jour de l'an 621, il avait détesté les gros jouets, surtout les plus bruyants et les plus guerriers, les plus sensationnels, qui, généralement, séduisaient et intéressaient les autres enfants. Plus jamais, donc, ses parents ou d'autres membres de la famille n'avaient essayé de le " gâter " avec ces guignoleries articulées, ces panoplies à rallonges, ces engins de toutes sortes que les marchands de jouets vendaient en si grand nombre au moment des fêtes. Il préférait s'amuser avec les petites voitures cassées de ses copains, ou bien, tout simplement, galoper de la cave au grenier, poursuivre le chat ou le chien de la maison, monter des pyramides de " patapommes ", mélanger les gélules de maman, ce qui était moins drôle et plus polisson, inventer des galaxies avec les gouttes de pluie sur les carreaux des fenêtres.
Un jour, il avait aperçu une larme sur la joue de sa soeur, il s'était approché de Véra, avait posé son doigt juste au dessous de la larme, appuyé doucement sur la peau, et la larme avait roulé comme une perle sur le bout de son doigt. Il avait soufflé sur la larme, tout doucement, pour la faire trembloter, puis, il avait dit à Véra : " j'en fais une toute petite bulle, encore plus légère qu'une bulle d'air : elle va s'envoler, monter dans le ciel, rejoindre les étoiles, partir dans les galaxies, là où personne ne sait ce qu'il y a. Elle ne reviendra jamais sur ta joue. "
Jusque dans le milieu de la nuit, Eridan et ses parents évoquèrent des souvenirs, parlèrent de Véra, disparue en 626-12, des suites de l'une de ces terribles maladies virales.
Puis, Eridan ouvrit la bouteille apportée par son ami Ibory lors de son précédent séjour à Enizola.
- " Ah ! celui-là, c'est du bon ", déclara Cyril, son père. " Tu le remercieras de ma part, ton copain, lorsque tu le reverras !"

- Normalement, si tout va bien, répondit Eridan, d'ici trois ou quatre jours, lorsque je sortirai d' Enizolie pour entrer en Circadie Orientale, à Uranoza, où il demeure, je le reverrai ce bon vieux copain Ibory !

Vers deux heures de la nuit, en chemisette blanche ouverte sur sa poitrine, pantalon noir très serré, espadrilles aux pieds, Eridan poussa hardiment les deux battants de la porte du " Sagittaire ", une petite boîte très chic, très intime, de la banlieue d' Enizola, où l'on ne jouait que du " Swan", la musique préférée d' Eridan. Il salua le portier, d'un léger coup sur l'épaule, tel un vieil habitué, puis se propulsa dans la salle au plafond bas. Des couples enlacés, des filles très belles se tenaient assis sur des banquettes. Des rires légers et des exclamations assez drôles fusaient de partout. Le swan, une musique communicative et explosive dans ses élans, dominait, enivrante et mystérieuse dans ses silences. Les visages se tendaient dans une relation intime, sans avenir mais d'une liberté absolue. Tout cela coulait d'un seul jet et s'inscrivait dans la mémoire d'Eridan, activait son ivresse intérieure. Dans la réalité incommunicable de son être, il se sentait vierge de tout ce que les apparences apprivoisent et subtilisent.

Il s'assit au beau milieu d'un groupe au sein duquel il fut immédiatement accueilli, avec enthousiasme, comme c'était la règle dans les boîtes de ce genre, à Enizola. Il ne dansa pas, ne prit aucune fille dans ses bras, mais il éclaboussa de tous ses yeux une assistance soudainement interpellée, déversa, de toute l'inspiration de ses mots à lui, de ses mimiques et de ses expressions, de ses commentaires acides, incongrus et terriblement drôles, son inépuisable énergie communicative. Il raconta bien sûr, quelques bêtises car, en ce domaine, il était un peu " spécialiste ", trop parfois. Il but quelques cocktails assez corsés, observa beaucoup, s'imprégna de l' atmosphère, éprouva très fort en lui une conscience aiguë du bonheur, un bonheur fugace, certes, mais cette conscience très vive du bien-être éprouvé était cependant liée à l'existence de tous les participants de cette soirée.

Eridan se souciait fort peu de l'image qu'il pouvait donner de lui-même, image qui, selon lui, n'était que celle que les autres se faisaient de lui. Il avait son idée sur la Féminité, sur la relation s'établissant entre une fille et un garçon, et, au delà de ce jeu amoureux si habituel, il sentait en lui la nécessité de vivre dans l'essence même, dans l'unicité, dans l'authenticité de cette relation, d'en éprouver l'instant vécu en marge du temps, de l'espace, du lieu et de l'illusion des apparences. Parfois, en plaisantant, entre copains, il disait : " Dès que tu commences à te frotter à une fille, tu deviens comme un ballon de gosse, un de ces ballons de fête gonflé à l'hélium et s'élevant, une fois lâché, au dessus-des manèges et des étalages de forains. Mais le ballon, en fait, c'est toi qui le gonfle, avec l'air de tes poumons : il enfle démesurément, se tend à l'extrême, et puis, très vite, trop vite, d'un seul coup, il éclate, il devient un ridicule petit bout de caoutchouc froissé entre tes doigts, il pend, lamentable, inutile, sans autre avenir que l'autre ballon qui va lui succéder. Alors tu te retrouves en face de ta solitude, de tes limites, de tout ce qui te conditionne et ne te libère jamais de toi-même. Tu n'es plus alors qu'un gland tombé à terre, et ce grand chêne, avec ses immenses et si nombreuses branches, dont tu t'es détaché, c'est le monde qui t'a porté, et auquel tu vas, toi aussi, donner naissance, parce que c'est dans l'ordre des choses... Moi, je voudrais que le ballon, il puisse toujours rester gonflé à bloc, qu'il n'éclate jamais, et qu'en même temps il ne cesse, sans se dégonfler, de donner aux enfants, aux filles, à tout le monde, tout ce qu'il contient ". Eridan, pour corser quelque peu ses propos, rajoutait : " Le jour où je serai capable de bander 24 heures sur 24, alors ce jour-là, peut-être, je me marierai... "

Vers sept heures, ce matin du 1-636-7-ER-4, sur la plage d' Albani, le soleil montait au-dessus de l' océan. En face, à quelque quatre ou cinq heures d'Aéroglisseur, c'était l'étroite bande côtière de Sara et Véramila, tout le long de la chaîne du Dragon d' Argent, au pays des Atalantes.

Sans doute, Eridan essayerait-il d'aller jusque là, mais par l'ouest, et ce serait là sa rupture, au risque de perdre sa vie dans cette aventure.

Avant de se lancer sur la route du Nord, le long de la côte Enizolienne, il se rendit boulevard du Cygne, près de la Porte d' Orion, chez sa logeuse, madame Alcibiade, âgée de 104 ans. C'est là qu'il vivait depuis deux ans, dans une chambre meublée de cette petite maison appartenant à la

vieille dame. Il la surprit alors qu'elle préparait le café. La brave dame, encore très alerte, très vive d'esprit et de coeur, lisait le journal local sans lunettes, effectuait toutes sortes de bricolages et de petits travaux domestiques, allait dans les magasins, marchait de longues heures dans le parc Bételgeuse, passait des soirées dans les cinémas du quartier, ou même dans les bistrots, s'habillait de vêtements clairs, bien coupés, elle avait une taille de guêpe, un visage typé, anguleux, un magnifique regard bleu et rieur. Il n'y avait pas un seul fil d'argent dans ses cheveux gris foncé qui ondulaient jusque sur ses épaules et flamboyaient d'éclats métalliques. De près, elle paraissait à peine âgée de 80 ans.

-- Bonjour, madame Alcibiade, je pars ce matin même. Je viens vous régler le loyer de la chambre pour deux ans d'avance, parce que je pense la reprendre à mon retour, et la faire occuper occasionnellement pendant mon voyage par des amis de mes parents, des connaissances, quelques uns de mes camarades de passage à Enizola. J'ai rassemblé tout mon bazar dans trois gros cartons, j'ai tout mis à la cave, nettoyé la chambre.

-- Mais, mon petit, dans deux ans je serai morte !

-- Eh, mamilla, racontez pas de salades, ça fait bien 20 ans que vous n'arrêtez pas de seriner dans tout le quartier et jusqu'à l'autre bout d' Enizola que vous allez crever la bouche ouverte sur de vieux rêves figés ; moi j'y crois pas. Une femme comme vous ! Avec une silhouette de jeune fille, de si beaux cheveux, un visage qui fait retrouver sans beaucoup d'efforts celui de vos trente ans, oui, une femme comme vous, c'est du coriace ! Et en plus, vous ne prenez jamais de médicaments...

-- C'est gentil ce que tu me dis là, Eridan, mais vois-tu, ce qui me pèse le plus, en fait, c'est la solitude, la solitude peuplée de tous ces visages que je vois autour de moi. Les autres vieillards, ils ont vingt, trente ans de moins que moi, je ne peux plus faire un pas devant moi sans rencontrer une génération d'écart, et ceux de mon temps, je les ai tous vus partir.

Alors, d'un seul coup, madame Alcibiade, il faudrait que je vieillisse jusqu' à l'extrême usure, comme cela, en une nuit, et peut-être bien qu'on tomberait amoureux, avec des lèvres froides et une très drôle et très étrange idée de l'amour !

Jusqu'au col du Petit Chariot, à l'extrémité Nord d' Enizolie, Eridan suivit comme il l'avait prévu durant les deux premières journées, toute la côte. Puis il traversa, la troisième journée, un pays de collines ensoleillées, aux pentes recouvertes de garrigues, de vignes et de cultures.

Tout le long de la côte, très fréquentée par les vacanciers, la route était belle. Mais, dans le nord de l'Enizolie, passé le 45 ème parallèle, et plus haut encore, vers la Circadie Extrême-orientale, les premiers contreforts du massif du Centaure, commençaient les interminables pistes du Nord, très accidentées.

Le quatrième jour, pour la première fois de sa vie, Eridan découvrit ce qu'était le monde, quand il n'y avait plus de villages, de fermes isolées, de stations habitées, avec, devant soi, à perte de vue, un paysage vierge, un horizon circulaire, comme celui du milieu de l'océan, le mouvement des nuages, l'enchevêtrement de ces forteresses d'écume dans toutes les nuances du gris, du noir, du blanc, et d'autres couleurs indéfinissables.

L'après-midi de ce quatrième jour, il prit d'assaut la piste principale qui conduisait, par un très fort dénivelé, à travers la montagne, jusqu'à Uranoza, aux confins des hautes steppes de Circadie, par le col le plus élevé, mais aussi le plus accessible du Massif du Centaure.

Après l' Atlas méridional, en Kafricentrie, la plus haute montagne de la Terre ; le massif du Centaure, en Circadie Extrême-orientale, avait aussi des sommets très élevés. Venaient ensuite l' Atlas médian, qui séparait le Grand Continent selon un axe Nord-sud, en deux mondes différents : l'ancien, à l'ouest, celui des civilisations au lointain passé, à l'histoire tourmentée, réservoir de toutes les cultures occidentales axées sur des traditions millénaires, et, de l'autre côté de l'Atlas Médian, à l' est, le nouveau monde, celui des aventuriers, de tous ceux qui avaient fui pour diverses raisons le berceau originel dont ils s'étaient sentis exclus, le pays des immenses étendues vierges.

Au delà de l'Atlas Médian sur le Grand Continent, il y avait en Neurélabie, les Montagnes Centrales dont la partie Sud, aride et rocheuse, s'effondrait en pentes très raides, en blocs gigantesques, en bordure du Grand Bassin Dépressionnaire. Le versant Nord, verdoyant, humide, étendait ses contreforts jusqu'aux plateaux situés au sud du Massif Epargné.
Sur le Troisième Continent, la terre australe, dominaient les grands volcans du pôle sud, avec leurs chaînes concentriques, puis les plateaux recouverts de forêts. Là vivaient les Hommes primitifs, dont on ignorait l'origine.
Enfin, sur le Petit Continent, de part et d'autre des rivages océaniques, à l'ouest, s'étendait la chaîne du Dragon d' Argent, et à l' est, la cordillière du Serpent de feu.
Les montagnes avaient, depuis toujours, joué un rôle essentiel dans l'histoire du monde, depuis la fin de la nuit des temps : elles avaient été, plus que les plaines et les plateaux instables, des zones de refuge, de survie et de réorganisation. De plus, aux époques très tourmentées de l'histoire, pendant les guerres, les épidémies, elles avaient abrité et protégé des milliers de maquisards, d'aventuriers, de chefs de bandes, de nombreuses populations. Cela avait été surtout le fait des trois derniers millénaires, du seizième au dix-huitième.
A présent, depuis le début d' ER-4, et tout particulièrement depuis la Révolution Culturelle, le monde était différent de ce qu'il avait été en ER-3, car le vieux monde désuni avait volé en éclats, en l'an Zéro d' ER-4, il y a de cela sept siècles. Ce n'était pas réellement un monde meilleur, mais c'était un monde en lequel l'esprit humain avait évolué, ou plutôt, passé un degré, le degré situé juste au-dessus, celui où matérialisme et apparence semblent avoir un peu moins d'emprise sur les habitudes et les modes.
A cette époque de l'année, au delà du 45 ème parallèle, et plus on s'acheminait vers le Nord, on profitait de la longueur des soirées, des nuits claires et courtes. Ainsi Eridan put-il parcourir une assez grande distance, depuis son départ d' Enizola. Lorsqu'il franchit le Passage du Grand Chien, le col le plus élevé du Massif du Centaure, sur le 52 ème degré de latitude, il sut qu'il avait parcouru en quatre jours près de mille huit cent kilomètres. Du col, situé à trois mille mètres d'altitude, son regard se perdit jusqu' à l'horizon dans l'immensité de la steppe de Circadie Orientale, et tout en bas, au bout de la piste en lacets taillée dans la roche, qui n'en finissait pas de courir comme une cicatrice sculptée dans les flancs du massif, apparaissait, minuscule, la bourgade d' Uranoza, où habitait Ibory. Eridan entreprit la descente vertigineuse, entraîné par le poids des quatres grosses sacoches de son vélo, freinant bruyamment dans les virages. Il n'aurait peut-être jamais plus le loisir au cours de son voyage de se griser d'une aussi longue descente, en aucun autre endroit dans le monde, à l'exeption du Kalaharidji, dans l' Atlas Méridional.

Ibory était originaire du pays des Atalantes. Le teint cuivré, les cheveux noirs, les yeux comme deux petites flammes noires. Depuis quatre ans, il vivait à Uranoza, tout seul, dans la dernière maison de la ville, sur la route des steppes. Spécialiste des langues et des écritures anciennes, il travaillait au centre de recherche linguistique d' Uranoza, département des cultures et des dialectes de la fin de l'époque ER-1. Dans son pays d'origine, la région de Véramila, il avait été un chercheur et un spécialiste très apprécié pour la qualité de ses travaux ainsi que l'importance de ses découvertes.
Un jour, il était parti de chez lui, quittant brutalement sa maison, sa femme, sa fille, son emploi. Avec son sac sur le dos, à pied, vers l'Est, par les grands canyons, au delà de la chaîne du Dragon d' Argent, à travers le Petit Continent, jusqu'à l'autre rivage, il avait atteint Ontario. Son expérience à lui était exactement l'inverse de celle d' Eridan, mais il l'avait accomplie, lui, Ibory, l' Atalante qui avait fini par se fixer dans cette bourgade de Circadie Extrême-orientale, au bout d'une errance de quatre années ; alors qu' Eridan, pour sa part, débutait à peine son voyage vers l' ouest. Ibory, depuis Ontario, s'était embarqué pour un port de Kafricentrie, sur la latitude Zéro, Elisarah, et de là, il avait rejoint Kafricoba, puis s'était attaqué au Kalaharidji, le toit du monde, où il était monté jusqu'à plus de six mille mètres d' altitude. Ensuite il avait contourné le Désert Absolu, non sans avoir tout de même essayé de s'y introduire. Il avait survécu de justesse dans cette entreprise, et le désert d' Enizolie, plus tard, lui avait paru une

promenade de santé. Pour finir, il avait échoué à Enizola en 632, au bout de quatre ans d' errance. Epuisé, désespéré, il s' était échoué dans un hôtel minable de la plage d' Albani, en face de l'océan, et de son pays natal dont il n'était séparé que par quatre heures d' aéroglisseur.
C'est là, sur cette plage d' Albani, qu'Eridan l' avait rencontré, lui avait parlé, l'avait secouru, avait débarqué de tout le bleu de son ciel dans cette solitude et ce désarroi qui laminaient Ibory. Très vite, ils avaient sympathisé, écartelé toutes les certitudes, rejeté toutes les raisons excluant toutes les ruptures, tambouriné sur l' ordre du monde, ils s'étaient reconnus. Eridan lui avait alors proposé de séjourner, aussi longtemps qu'il lui serait nécessaire, chez ses parents, ou bien dans la petite chambre meublée qu'il occupait dans la maison de madame Alcibiade. En attendant de reprendre son métier, selon sa spécialité, ou de rechercher un emploi quelconque. Un mois plus tard, Ibory s'installait à Uranoza. Durant ces quatre dernières années, combien de fois avait-il été tenté de traverser l'océan, par l' aéroglisseur, pour se retrouver dans son village, près de Véramila, de revoir sa maison, sa femme et sa fille... A seulement quatre ou cinq heures de traversée ! Il le fit, une fois, tout récemment, pour son plus grand malheur. Parce que le jour de son arrivée à Enizola, par la piste du désert, au bout de quatre années d'errance, tout d'un coup, il fut submergé, aspiré par une lame de fonds explosive issue de sa conscience : deux visages, celui de sa femme et celui de sa fille, surgirent dans son esprit. Et le goût de sa salive, sous la brûlure salée de ses larmes, se mêla à ce qui demeurait encore au fond de lui, de la délicatesse de ces visages féminins qui ne lui avaient jamais semblé si proches... et si inaccessibles en même temps. C'est ainsi qu'il avait conçu le projet de retourner dans son pays, mais il savait également que s'il y allait, un abîme de quatre années, ou plus, s'ouvrait, entre le jour de son départ, de sa rupture, de son grand saut dans l'inconnu, et le jour de son retour dans une réalité inconnue qui, très certainement, ne raccorderait pas les deux extrémités déchirées de deux fils coupés. Il avait donc hésité, hésité et brûlé, pendant près de quatre ans.
Naturellement, Ibory fut très heureux de retrouver son ami qu'il attendait avec impatience, fébrilité, le coeur et l'esprit tout à la fête ; il l'accueillit en explosant de joie.
-- Mais où vas-tu, harnaché de la sorte ? Encore une de tes expéditions à haut risque, et cette fois, vers les pays du Nord, tu viens de traverser le Centaure, et tu m'écris que tu ne sais pas vraiment jusqu'où tu iras ?
-- Non, cette fois-ci, ce n'est pas une simple randonnée de quelques jours, ou même de plusieurs semaines, c'est vraiment le grand départ, ce foutu projet insensé dont je t'avais déjà parlé, et je n'ai pas suivi tes conseils, toi qui n'as survécu à ton expérience que par miracle. Je le fais en vélo, par l'ouest, et peut-être même, depuis l'extrémité équatoriale du Petit continent, j'irai jusqu'au pied des grands volcans du pôle Sud de la planète. Mais je ne ferai pas tout en vélo, j'emprunterai parfois les lignes régionales de Métro-omnibus ou turbotrain, et, en Circadie Centrale, je me ferai un moment embarquer sur l'un de ces énormes camions qui roulent à tombeau ouvert sur le Macadamroye, jusqu'à Bremda.
-- Tu sais, Eridan, pour arriver jusqu'en Circadie Centrale, tu vas en baver ! Déja, pour commencer, il va falloir que tu te pèles deux mille bornes dans les steppes, sur des pistes impossibles, fracturées, éclatées par le gel de l'hiver, sans une goutte d'eau en été, avec des brouillards, parfois, des ombres grises et mouvantes, d'étranges phénomènes atmosphériques qui vont te déconcerter, t' horrifier. Ensuite, tu vas devoir traverser la Forêt Pétrifiée de fond en comble, et là, ton esprit va vaciller, ta raison va chanceler. C'est une forêt de cauchemar, mais nous sommes heureusement en été, et comme les nuits sont blanches, les bruits que tu entendras, les animaux que tu rencontreras, même s'ils se confondent avec des apparitions illusoires et terrifiantes, ne te sembleront pas trop ingérables pour l'esprit. Le plus difficile à supporter dans la forêt pétrifiée, est le silence absolu, pendant des heures et des heures, dû à l'absence de vent, à l'immobilité d'un air pesant comme une chape de plomb ; rompu très brutalement par ces sortes de cris aigus dont on ne sait jamais s'ils viennent du fond de la terre ou du ciel, ces lamentations lugubres qui enflent démesurément avant de mourir dans une infinie lenteur. Lorsque tu auras traversé la Forêt Pétrifiée, comme par miracle, sans que tu t'y attendes, s'ouvrira devant toi, à l'ouest, l'immensité des grandes plaines de Circadie Centrale. Enfin là-bas, commence la Civilisation, c'est là que se trouvent les villes, les industries, la vie,

les gens... Et les gens, en Circadie du Nord, sont hyper sympas, les filles, d'une beauté à couper le souffle, sous leurs manteaux, et je te jure, Eridan, que, lorsqu'elles déroulent leurs longues écharpes, découvrant peu à peu leur visage, tu ne peux plus respirer, c'est comme si tu étais étreint, alors, par une flamme d'une fulgurante douceur, et ça te brûle d'extase jusque dans les cheveux ! Non, je n'exagère pas, c'est ça, les pays du Grand Nord. Et les étés y sont si beaux, y a des endroits où le soleil ne se couche pas pendant plusieurs semaines. Tu verras, si tu prends des Métrobus ou des Métro-omnibus, là-bas, dans toutes les gares, en très gros chiffres, sur les frontons des portiques, ils inscrivent la latitude du lieu, et sur des bornes de pierre blanche, ils indiquent les records absolus des températures hivernales.

-- Cela fait quatre jours que je suis parti d' Enizola, j'ai dormi dans des auberges de jeunesse, j'ai parcouru environ mille huit cent kilomètres. Durant les deux premières journées, j'ai vu beaucoup de monde sur la route, le long de la côte Enizolienne. C'est seulement en arrivant en Circadie Extrême-Orientale, par le col du Petit Chariot, que j'ai quitté la Civilisation, c'est à dire les zones habitées, mais, finalement, du Petit Chariot jusqu'au Centaure, cela n'a pas été trop dur. Dis-moi, Ibory, dans la traversée de la steppe, et dans la Forêt Pétrifiée, y- a-t-il des refuges, des relais pour les gens de passage ? D'après les cartes, il semblerait qu'il y en ait...

-- Non, Eridan, sur trois mille kilomètres, dont deux mille de steppes, tu ne trouveras rien. Depuis que la forêt pétrifiée n'est plus exploitée régulièrement et qu'elle ne représente plus un enjeu économique pour les pays du Nord, tous les relais, déjà rares à l'époque où des camions y venaient encore charger des troncs, tous les refuges disséminés dans la steppe ont disparu les uns après les autres, plus rien, absolument plus rien ne vient désormais par l'ouest, à Uranoza ou dans les villes de Circadie Extrême-Orientale. Tout ce qui nous vient de l'ouest, de Neurélabie, des grands centres industriels, tous les produits importés, de tous les pays du monde, tout cela arrive d' Enizola, par le Métro-jet transcontinental, ou bien par les aéroglisseurs. Ce sont les camions, les turbotrains qui nous ravitaillent depuis Enizola. De plus, ces dernières années, nous avons eu des hivers extrêmement rigoureux, sans précipitations, le gel continu, entre moins cinquante et moins soixante dix degrés, le blizzard balayant la steppe en ouragans ininterrompus pendant des semaines et des séismes localisés ont littéralement fait éclater la plupart des pistes encore praticables. Prévois, au risque d'alourdir considérablement tes sacoches, de la nourriture de survie pour quinze jours, genre biscuits de farines et de céréales mêlés de morceaux de fruits ; vérifies la charge de ton accumulateur de pédalier. Pour l'eau, aucun problème : il y a des ruisseaux, des cours d'eau, en été, pendant deux mois, ils ne sont pas gelés. Mais il n'y en a tout de même pas tous les dix kilomètres ! Tu devras dormir à découvert, sans aucune protection, sur un sol aussi dur que du béton, piqué par de toutes petites broussailles épineuses, des espèces de moucherons très agressifs, la solitude sera totale, et les animaux errants, petits pour la plupart, quelquefois envahissants ou dangereux. Il y a aussi toutes sortes de serpents venimeux, des vers qui creusent les chairs en s'accrochant, des oiseaux qui fondent sur toi pour essayer de te crever les yeux. Combien de jours te faudra-t-il pour traverser cet enfer ? Là, je te garantis que tu ne pourras guère dépasser trois cent kilomètres par jour, et encore ! A mon avis, c'est vraiment une entreprise périlleuse, tu risques d'y laisser ta peau, et à ma connaissance, je ne connais personne qui ait essayé de passer par là, en bicyclette, ou turbolette, pour aller dans les pays du Grand Nord. Seulement, tu as quand même raison, en vélo, c'est la seule route possible, puisque, plus au Sud, aux confins de la Circadie, commence le Désert Absolu, dont la partie septentrionale est d'une infinie et rigoureuse platitude, aussi lisse que la plaque d'une cuisinière, brûlante le jour, glaciale la nuit, et comme le Désert Absolu va jusqu'à l'océan, la route du Sud est donc coupée par l'amoncellement des roches, le hérissement des pics et des aiguilles, l'enchevêtrement des montagnes de pierre nue dont les formes irrégulières et cahotiques défient l'imagination. On ne peut donc pas atteindre l' immense Berbérie, ou aller en Kafricentrie, par là, puis remonter ensuite vers le Nord. Il y a juste une très étroite bande côtière, le long du golfe de Berbérie, et c'est par là que passe le Métro-jet d' Enizola à Kafricoba.

La soirée chez Ibory se prolongea jusqu'à une heure tardive de la nuit. Ni l'un ni l'autre des deux amis n'eurent conscience du temps écoulé, Eridan écouta Ibory, qui évoquait les faits

marquants de son expérience, mais n'en était pas encore venu à sa dernière visite, celle qui l'avait tant bouleversé, lorsqu'il s'était décidé à revenir dans sa maison...
Une bouteille de vin sur la table dont il ne restait plus qu'un fond, des trognons de saucisson dans du papier gras, des tranches de pain, un fromage du pays, ce fut là un " ordinaire " qui surpassa celui de certaines tables de bons restaurants par l'atmosphère de ces retrouvailles.
-- Dis moi, Ibory, ce dont tu m'avais entretenu cet hiver, l'as-tu réalisé ?
-- Eh bien, oui, mon pauvre vieux ! J'y suis retourné, je n'ai pas pu résister à ce désir, j'y pensais depuis trop longtemps, cela devenait obsessionnel, j'avais besoin de la certitude, quelle qu'elle fut... Et maintenant, je sais, je ne peux plus rêver...
-- Et tu crois que c'est mieux, de savoir ? Je te l'avais bien dit, de ne pas y retourner. Déjà, il y a quatre ans de cela, quand tu as échoué à Enizola, je t'avais déconseillé d' y revenir, je t'ai dit ce que tu risquais d'y trouver... Alors, penses-tu, au bout de huit ans ! Une certitude toute nouvelle est venue se glisser dans ton esprit, se jeter dans ta vie présente : cela t'a écorché vif... La certitude, de toute manière, ôte l'espérance. Et la certitude, pour moi, n'est pas un moteur. L'espérance, oui, est un moteur dans notre vie. Cette réalité que tu pressentais mais que tu n'acceptais pas, n'était qu'une image dépendante de ta perception intime de la **relation** entre les personnes. Tu as donc vu... et tu n'espères plus. Cela aussi, c'est une rupture. On ne guérit jamais de certaines ruptures, ou alors, il faut qu'un jour, le lien nouveau qui s'établit entre des êtres soit plus fort, et surtout plus entraînant que le poids de la rupture passée. Tu es encore, et tu seras, pour quelque temps, sous le poids de la rupture. Mais il n'en sera pas toujours ainsi.
-- C'est vrai que cela m' a brisé, amputé, mais, avant de savoir, j'avais aussi l'impression de vivre comme un infirme, avec une jambe de bois dans ma tête. Et cette jambe de bois, en fait, elle me soutenait très mal. Maintenant que je ne l'ai plus, c'est peut-être mieux.
Lorsque j'ai échoué, à Enizola, en face de cet " océan terminus ", épuisé par toutes ces marches interminables, ayant survécu par miracle, consumé par des rêves de neiges équatoriales, d'inaccessibles sommets et de paysages désertiques, rêves pour la plupart réalisés au delà du réalisable, cela faisait bien quatre ans que je les avais quittées, ma femme et ma fille, ainsi que tous mes amis. Je suis parti brutalement un beau matin de mon village, Esmérina, situé près de Véramila, à pied, avec mon sac sur le dos, vers l' Est. Je me souviens de ce départ jusque dans ses moindres détails : il était environ cinq heures du matin, ma femme et ma fille dormaient profondément d'un sommeil paisible, le sommeil des gens qui n'ont rien à craindre parce qu'ils vivent heureux et confiants... Dans la penderie, à l'extrémité du couloir d'entrée de la maison, près des chaussures de ma femme et de ma fille, soigneusement alignées, mignonnes et bien cirées, mon gros sac à dos, bourré à craquer, préparé depuis une semaine en vue d'une simple randonnée en montagne qui ne devait durer que quelques jours, trois au plus, finissait par exercer sur mon imagination une étrange fascination ; il se tenait là, obsessionnel, occupant toutes mes pensées, et vraiment, ce matin-là, il prit tout à coup une importance si grande, qu'il provoqua sur le champ mon désir de partir. Je ne sais pas, alors, ce qui m' a pris : c'était comme si une porte s'ouvrait devant moi vers une autre vie, un autre monde, l'attrait était en même temps irrésistible et douloureux, je me sentais inexorablement poussé vers un choix qui me dépassait, un peu comme, peut-être, les personnes qui mettent fin à leurs jours, alors que rien en apparence ne saurait justifier un tel acte. Car j'étais heureux dans cette maison, ce village, mon travail m'intéressait, j'avais des relations, je n'avais pas de soucis... Simplement, à plusieurs reprises, depuis que je demeurais dans cette maison, certains soirs en attendant ma femme, ou bien avant que ma fille ne revienne de l'école, lorsque je me tenais assis sur le banc du jardin, devant l'immense perspective des champs, des collines, et de toute la verdure environnante, il m'arrivait de penser que toute ma vie, en fait, j'allais avoir en face de moi ce même paysage, et que je saurais, par habitude, chaque jour précis de l'année, à quel endroit se coucherait le soleil, imaginant déja la longueur exacte de la distance entre les deux solstices. Et le soleil à l'heure méridienne, " monterait " toujours vers le Sud, puisque nous avons l' Equateur au Sud, ici, dans l'hémisphère Nord. Je faisais déjà le compte de tous ces points de l'horizon, à l'est et à l'ouest, que le soleil toucherait, en un mouvement immuable, aussi immuable que les habitudes des hommes... Et l'ordre du monde.

Cela va te paraître un peu étrange, Eridan, mais, la perspective d' avoir pendant autant d'années devant moi ce même paysage, eh bien, ça me donnait le vertige... Etait-ce concevable ? Il me prenait l'envie subite d'imaginer que tout cela n'était, au fond, qu'une très belle enluminure, un magnifique tableau de peinture réaliste, un écran géant de vidéophone, et alors, tel un enfant polisson qui va faire une grosse bêtise, d'un coup de crayon très vif, j'écorchai l'enluminure, pour voir ce qu'il y avait derrière...
Ce matin-là, la tasse de café vide resta sur le bord de la table, et sous la petite cuillère, j'avais griffonné un mot à la hâte : " Je m'en vais, je ne reviens plus, adieu " Je n'ai même pas mis de point après adieu ! J'ai refermé très doucement la porte de notre maison, enfoncé la petite clef plate tout au fond de l'une des poches extérieures de mon sac à dos, j'ai pris le large, dans le jour naissant, évitant de traverser le village encore endormi, hâtant mes premiers pas derrière la maison, par les champs, les bois environnants, puis les collines...
Cette femme, et cette petite fille, ces deux êtres qui emplissaient ma vie et pour lesquels mon existence était leur existence, les avais-je vraiment aimés ? En leur présence, dans leur gentillesse et leur affection, leur fidélité et leur dévouement, dans leur simplicité et leur délicatesse, blotti entre elles, leurs visages, leurs cheveux sur mes épaules, certains soirs d'hiver lorsque l'océan rugissait de toute sa fureur sur la côte toute proche, je me sentais comme un ver très long, un énorme ver de terre qui n'en finissait pas d'absorber goulûment cette si agréable nourriture de la terre, de se tortiller de plaisir dans la chaleur du nid en lequel il s'était lové. Et puis, quatre ans durant, le ver s'était peu à peu desséché de solitude en faisant le tour de la planète. Il avait enfin rassemblé ce qui restait de ses anneaux dans l'espérance folle de se projeter d'une seule contorsion dans le sein de cette terre originelle dont il était sorti si brutalement. Alors, à Enizola, au bout de ces quatre années de vagabondage, tout à coup, j'ai souhaité les revoir. Le visage et la silhouette de ma femme la nuit dans la chambre de l'hôtel en face de la plage d' Albani me poursuivaient durant mon sommeil. Je m'éveillais en sursaut et je la voyais devant moi dans toute sa féminité, vêtue de la robe qu'elle portait la veille de mon départ. Je la sentais et la désirais de toutes mes forces, râlant et suffoquant. Je savais qu'elle n'avait point changé en quatre ans : elle était trop belle, trop préoccupée de son apparence. J'avais une envie à en crever de la revoir, de la serrer dans mes bras, de me vider en elle de cet immense rêve d'elle... Ce visage surgissait et explosait dans ma tête. J'imaginais cette silhouette dans les vêtements qui la drapaient et lui donnaient toute son atmosphère, me souvenant comment elle était coiffée, retrouvant sur mes lèvres l'odeur de sa salive. Je l'appelais de tout mon être, m'enivrais de sa présence alors que je souffrais si fort de son absence. Elle m'apparaissait telle que je n'avais pas su la voir, autrefois. Alors, ce désir total qui enflait démesurément, fit de ma vie présente, loin d'elle, un monde absurde en lequel je m'étais finalement heurté à l'inaccessible, un monde en lequel je venais d' épuiser mes aspirations : j'expirais, tout bonnement, à quatre heures d'aéroglisseur d'elle, de toutes les ruptures de ma vie et de tous les sauts dans le vide...
Comment la retrouverais-je, après ces quatre années ? Avait-elle attendu mon retour ? Avait-elle pensé que je pouvais avoir envie de revenir ? N'avait-elle pas connu un autre homme ?
Alors, par 180 degrés de longitude Est, 40 degrés de latitude Nord et 40 degrés à l'ombre, les volets clos, vautré sur un méchant divan au sommier fatigué par les couples qui s'y étaient déjà abîmés, dans cette chambre sordide et triste, affreusement impersonnelle d' hôtel Enizolien pour touristes et couples de passage, je sanglotais comme un enfant, la tête dans le traversin... Et c'était comme si un rêve fou me claquait le coeur, entre les draps, je martelai le matelas à coups de poings, j'enfonçais mes doigts dans le traversin, je hurlai mon fantasme, ivre des mots que je n'avais jamais prononcés et qui étaient le langage secret, intraduisible, de mes délires intimes. Je criai mon désespoir, ma solitude, les bras en croix, je défonçai le sommier, râlai longuement...
Là bas, à l'autre bout de cet océan devenu infranchissable, dans une chambre d'hôtel de Véramila, ou même dans notre petite maison au milieu des champs, il y avait peut-être, à cette heure, une femme avec un homme...

Eridan, le mois dernier, au bout de huit ans, donc, j'y suis retourné. J'ai pris l'aéroglisseur de Véramila et je me suis retrouvé en face de notre maison...
La petite clef plate de la porte d'entrée de la maison se trouvait encore dans le fond d'une des poches latérales de mon sac. Etant peu ordonné, et, il faut le dire, toujours prêt à repartir, juste pour quelques petites randonnées dans les environs, sur la côte Enizolienne, sur les pistes de montagne, jusqu'à l'extrémité orientale du continent, je ne vide jamais complètement mon sac.
Devant la maison, à quelques pas du portail, je m'arrêtai, examinant les lieux, ne reconnaissant pas vraiment... La façade avait été repeinte, à l' emplacement du potager, des plantes vivaces, des massifs de fleurs, des carrés de gazon, géométriques, sans magie, tels qu'on en pouvait voir, autour de toutes les maisons, dans la région. Les champs, autrefois broussailleux, de cultures sauvages, aux limites indéfinies, labourés au petit bonheur, s'étaient transformés en grands carrés verts, civilisés, coupés par des allées rectilignes, bitumées ; plusieurs autres maisons, construites à proximité, toutes fiérotes de leurs colonnades et de leurs balcons tressés, de leurs façades aux couleurs vives, éclataient d'une santé insolente pour des vies joliment construites.
A cette heure d'un jour de décade, au milieu de l'après-midi, c'était le silence, un espace parfaitement domestiqué par la civilisation, mais aussi inerte qu'une photographie. Les fenêtres, pour la plupart closes, étaient aveugles de visages. Des tas de sable, des pelouses, des balançoires, des cris d'enfants, un chien noir tout triste, trottinant sur trois pattes et n'aboyant même pas.
Je m'approchai finalement de la porte d'entrée, fis tourner la clef dans la serrure et pénétrai...
A l'intérieur, tout avait changé, ce n'était plus le même décor ni le même mobilier. C'était prévisible... depuis huit ans que je les avais quittées...
L'émotion très douloureuse, celle que je redoutais, je l'éprouvais très vivement lorsque j' entr'ouvrais la porte du salon : ce qui aurait dû être jadis la plus importante de toutes mes raisons d'exister et d'être heureux sur cette Terre, je le découvris, huit ans plus tard, maculé de ces traces nouvelles venues effacer les miennes ! Sur le canapé, une robe bleu ciel, froissée, tâchée ; un pantalon d'homme sur le dossier d'une chaise, deux verres et une bouteille vide sur le guéridon, deux bouts de cigarette dans le cendrier, la présence indéfinissable de ces regards qui se sont jetés l'un sur l'autre... Je n'en pus supporter davantage et repartis, après avoir pris soin de refermer la porte à clef. Je fis du " turbo-stop " jusqu'à Véramila, et, par le premier aéroglisseur en partance, je refis la traversée.
Décidément, de l'autre côté de l'océan, du côté où je venais, depuis quatre ans, de reconstituer mon existence, cela m'apparut alors plus supportable. Et la clef, tu sais comment je m'en suis débarrassé ? Je l'ai donnée avec une fausse adresse à un Neurélabien en vacances rencontré dans un bar. Une fausse adresse à Enizola, comme ça, parce qu'il fantasmait sur un certain type de femme et que j'ai voulu lui jouer un tour de cochon.
-- Ton Neurélabien, Ibory, aura eu bien du mal à l'utiliser cette clef, parce qu'à Enizola, beaucoup de portes n'ont pas de serrure. Mais au fait il me vient une idée... Et si la maison s'était vendue, tu serais alors entré dans la maison d'autres gens, et cette femme n'était pas la tienne.
-- Crois-tu, Eridan, que les nouveaux propriétaires auraient gardé la même serrure ?
-- J'ai connu des gens qui ont acheté une maison, n'ont pas changé la serrure, et conservé le même mobilier. C'est plus courant que tu ne crois : cela tient à l'esprit de notre civilisation, les gens n'ont pas vraiment conscience de ce qu'ils possèdent, ils sont avant tout attachés à l'utilisation qu'ils font des biens de consommation. Le logement, la maison, les appareils ménagers, le véhicule individuel, les objets utilitaires ou décoratifs, tout cela entre dans le cadre d'un environnement devenu habituel, change d'utilisateur, à l'occasion, sans aucun problème. Les gens déménagent, laissent parfois tout sur place, se réinstallent ailleurs, retrouvent un environnement similaire. Alors, une clef, finalement, n' a plus d'importance...
-- C'est vrai, ce que tu dis là, Eridan, presque partout sur le Grand Continent. C'est l'esprit d'une civilisation collectiviste et intellectuelle. Cependant, au pays des Atalantes, c'est différent : la Révolution Culturelle n'y a eu que peu de retombées, les valeurs traditionnelles y sont encore bien présentes, et chez nous, on reste très attaché à ce que l'on possède.

Le jour se levait déjà lorsque les deux amis se décidèrent à prendre un peu de repos.
Vers la fin de la matinée, Eridan était prêt : la route des steppes, toute droite, commençait juste après la maison d' Ibory.
-- Crois-tu que tu iras loin, aujourd'hui ? Tu as si peu dormi, tu as roulé comme un dingue pendant quatre jours...
-- Oh, ça va, t'en fais pas, ce soir, je m' arrête n'importe où puisque tu me dis que pendant deux mille kilomètres il n'y a pas un arbre, pas de refuge, alors, ce sera selon le hasard de la route... Pourquoi, Ibory, ne partirais-tu pas avec moi, après tout ? Si tu veux, je t'attends ici, le temps nécessaire pour ta décision et tes préparatifs. Je n'en suis pas à un jour près, je peux retarder mon départ.
-- Non, Eridan, je ne le désire pas. Toute ma vie est ici, maintenant. J'ai mon travail, mes amis, mes relations. Je me suis installé, construit, en quelque sorte, dans cette existence sédentaire. Je voyage en écoutant et en recevant mes amis. Mon travail est passionnant : Au Centre des Recherches Linguistiques, nous avons mis au point des techniques, des méthodes d'investigation, des logiciels, qui nous permettent, sur la base de découvertes, de documents exhumés, de transmission rapide de données, de reconstituer presque toutes les formes de langage, d'écriture, de supports de communication ayant été autrefois véhiculés par les civilisations du passé. Nous traduisons des textes, des ouvrages littéraires, mais surtout des enregistrements sur petits disques inaltérables mis à jour lors de fouilles, d'investigations et de recherches archéologiques effectuées sur les trois continents de la planète. Nous travaillons pour des laboratoires, des bibliothèques, des maisons de la culture, mais aussi pour des particuliers désireux d'informations pouvant les concerner, des écrivains, des cinéastes et des scientifiques. De nombreuses personnes, à travers le monde, nous font parvenir tout ce qu'elles ont découvert, soit par hasard, soit à la suite de recherches organisées. Nous disposons actuellement de milliers de documents dont certains, encore très nombreux, n'ont pas livré leur contenu.
-- Tout de même, Ibory, traduire ces écrits surgis de la nuit des temps, quelle entreprise difficile ! C'est que notre langue universelle n'a peut-être pas la capacité de tout retranscrire !
-- Reproduits dans la forme littéraire usuelle de notre langue commune, c'est relativement aisé. Notre langue des livres et des échanges commerciaux, par sa souplesse, son vocabulaire, se prête admirablement à la traduction, non seulement de tous les dialectes, de toutes les langues régionales de notre monde actuel, mais aussi de toutes les langues d'un passé très lointain. Sans doute à cause de son caractère universel qui en est le ciment, le véhicule de liaison. Ce sont cependant les expressions argotiques et les idiotismes qui sont vraiment difficiles à traduire, parce que le contexte relationnel, selon les échanges qui furent ceux de ce temps-là, et pas d'un autre temps, nous échappe parfois. A moins de les reverser, tout naturellement, dans notre " franc- parler " d'aujourd'hui, car les équivalences sont nombreuses.
-- Je comprends, Ibory, que tu sois passionné par ton travail. Alors, mon vieux, à un de ces jours ! Je te laisse... Si je survis à mon expérience, je reviendrai te voir, tu seras, après mes parents, et tous ceux d' Enizola qui me connaissent, la première personne pour laquelle je referai tout de suite mille huit cent kilomètres.

Alvira est une fille des rues en blouson et pantalons déchirés ; le visage et les mains couverts de crasse, les cheveux poisseux et hirsutes, le regard perdu sur ce monde de la rue qui est maintenant le sien depuis... Elle ne sait même plus.
Elle joue de l'harmonica, de la flûte, elle vocifère des propos acides et déconcertants aux passants dans la rue, les lieux publics ; entre dans les magasins, répandant à l'intérieur, autour des clientes élégantes des parfumeries et des boutiques de prêt à porter, toutes les odeurs de sa peau, de son bas-ventre et de ses guenilles.
Agressive, elle écume tous les bancs publics du centre ville, déloge brutalement les autres vagabonds et miséreux.

En cet été de l'année 636, à Bremda, ville industrielle de Circadie Occidentale située au pied de l' Atlas Médian, à quelque trente kilomètres de la Porte de l' Ouest, il ne pleut pas.
Le ciel, uniformément bleu, inondé de lumière vive et vibrante, domine de toute son incandescence qu' il déverse, depuis les confins du grand plateau continental jusqu'aux crêtes ciselées de l' Atlas. Et, dans les rues de Bremda, sur les plaques de tôle des hangars des faubourgs, sur les façades et les balcons des immeubles d'habitation, sur les dômes et les pyramides métalliques des bâtiments publics et des centres commerciaux, il coule, de toute la puissance immobile, presque insoutenable de langueur de cet été continental particulièrement torride et sans perspectives, sans projets, pour les milliers de gens aux revenus trop modestes confinés dans les quartiers insalubres.
Pendant les jours chômés, appesantis et désoeuvrés sur les places publiques, assis sur des bancs de pierre grise, formant de petits groupes dans les cours intérieures des carrés d'immeubles, les jeunes gens de tous les quartiers de la ville semblent rêver de l'océan qu'ils n'ont jamais vu, à des milliers de kilomètres de la vie qu'ils vivent ici. Ils savent, pour la plupart d'entre eux, par les cartes de géographie de l'école de leur quartier, que, de l'autre côté de la Porte de l' Ouest, au delà de la Grande Fracture, par les routes de Two, de Tankara ou d’ Enolabay, l'on peut atteindre ces rivages océaniques seulement entrevus, à Bremda, dans les beaux livres des bibliothèques et sur les cartes postales. Aussi, cette Porte de l' Ouest, grandiose, qui s'ouvrait en un immense " U " majuscule profondément creusé dans l' Atlas, entre les gigantesques molaires fracassées, éclatées, arasées, de roches nues étincelant et saignant à ciel ouvert sous les feux du couchant et du levant ; cette Porte de l' Ouest, donc, était-elle mythique dans l'esprit des gens de cette région du monde. Elle soulevait des gerbes de projets avortés, de désirs d' aventure et de rêves insensés, éclatait dans des têtes qui ne seraient jamais des " grosses têtes ", mais qui, se rapprochant autour des tables des bars, sur les bancs de pierre de la place du Troc ou dans les cours des immeubles, se retransmettaient entre elles les images d'une réalité toujours transposée selon des scénarios décapants, mais aussi si fragiles, si dérisoires et sans avenir. Ces rêves et ces projets sous le soleil de l'été continental dans la nudité de paysages criblés de cratères et de verrues de pierre se concevaient sur les terrasses des plus hauts immeubles de la ville, dans les fluorescences des bars aux heures agitées de la nuit, sur la bordure des plaques de béton en dessous des citernes d'eau, sous les hangars surchauffés des centres commerciaux. Une littérature orale, spontanée, imagée, des jeux improvisés, des chants, des fresques vertigineuses recouvrant les murs des usines, des élans de tendresse, d'affection, de violence, une histoire inconnue des médias, sans destin particulier, reliaient tous les protagonistes dans le creuset d’une même famille. Et tous ces acteurs n'ont jamais eu de promoteurs ni de médiateurs. Tout cela s'est dilué dans les couleurs mouvantes de la mosaïque du monde.
La Porte de l' Ouest était, aux yeux de tous ces gens, d'autant plus mythique qu'elle se trouvait chargée d'histoire.
A la fin de la Nuit des Temps, lorsque des tribus de nomades tentaient de se sédentariser sur les terres situées de part et d'autre de l'Atlas ; des milliers de caricous venus des steppes du Grand Nord s'acheminaient à la fin de l'été, le long des flancs orientaux de l' Atlas, jusqu'à ce passage vers l' Ouest, émigrant ainsi en direction de la Neurélabie Méridionale, afin d'y passer l'hiver. C'est là que les y attendaient de puissantes hordes d'humains armés de piques et de lances, disséminées sur les hauteurs et parfaitement organisés en vue de cette attaque dont dépendait directement leur survie. Depuis les roches aplaties les plus avancées et les plus élevées au dessus du col, ils basculaient à l'aide de troncs d'arbres taillés en épieux, de gros blocs rocheux sur les animaux rassemblés dans le passage. Et c'était à chaque fois des dizaines de bêtes écrasées, gisant au sol, ou fuyant, désorientées, isolées, devant les humains se précipitant vers elles, brandissant les piques et les lances. Les bêtes tuées, traînées et saignantes, étaient alors immédiatement dépecées en quartiers de viande ; les peaux, les os, et même les viscères récupérées, traitées, séchées et conditionnées sur place. Puis les hordes d' humains et leurs lourds chariots s'aventuraient plus loin, à la recherche d'un site sur lequel ils envisageraient de s'installer pour la saison.

Tel était donc l' évènement originel qui, aujourd'hui encore, frappait les esprits des lointains descendants de ces nomades du début de l'histoire.
Un autre évènement, celui-là plus récent, qui datait de la fin de la dernière grande conflagration mondiale entre les pays de l' Ouest, du Sud et de l' Est du continent, et à laquelle avaient pris part les Atalantes, avait inspiré bon nombre d' artistes, au dix-huitième millénaire et jusqu'aux temps présents. C'est à la Porte de l' Ouest, en effet, qu'au bout de vingt années d'horreur, d'holocaustes, d'exterminations, alors que la planète entière était ravagée et que tout était empoisonné ; les trois armées principales, avec ce qui subsistait encore de leurs puissants engins de guerre, s'étaient entrechoquées pour la dernière fois dans une situation d'épuisement et d'absurdité telles, que, en définitive, comme soulevées par un mouvement collectif imprévisible, un souffle qui les dépassait ; elles s'étaient brusquement tourné le dos, abandonnant les engins de guerre, précipitées, les unes vers l' Ouest, et les autres vers l' Est.
Alors, du quatrième au huitième siècle du dix-huitième millénaire, la planète cessa d'être un champ de bataille, les villes furent reconstruites, l'évolution de la technologie et de la science reprit son cours. L'on apprit, entre autres, à perfectionner la technique du stockage, de l’accumulation et de la redistribution de l’énergie selon les différentes applications pratiques, les besoins domestiques, pour faire rouler les trains, les camions, les véhicules, s'éclairer, faire traverser l 'océan par les aéroglisseurs... Si les hommes de la fin d' ER-1 avaient tissé de gigantesques toiles d'araignée de fils électriques et érigé à travers leurs paysages autant de pylônes, il ne subsistait aujourd'hui plus rien de ces réseaux complexes, et c'est à peine si l'on pouvait imaginer que de telles toiles d'araignée aient pu exister. L'histoire, donc, comme elle l'avait toujours fait, se reconstitua, au-delà de ces grandes épreuves d'une guerre totale, dans la paix des armes, mais dans la discorde des idéologies, des systèmes politiques et économiques, dans la lutte des pouvoirs de la connaissance et de l'argent.
En 17792, un jour d'été, le quatorzième du huitième mois, à la Porte de l' Ouest, fut conclu le traité qui mettait fin à l'existence des frontières entre les états. Cet emplacement autrefois stratégique avait été choisi entre tous, symboliquement, pour la proclamation du Traité, en souvenir de la dernière confrontation, et peut-être du temps où les nomades convergeaint en ce lieu, s'unissaient et s'organisaient afin de survivre dans un environnement hostile et si peu adapté à l'implantation des humains.
Ce jour-là, le 14-8-17792-ER-3 fut identifié 14-8-0-ER-4. Ainsi le rythme des saisons ne fut pas perturbé par cette modification du calendrier.
Dans un cycle d'environ 41000 années entre les deux valeurs extrêmes de l'inclinaison de la Terre par rapport au plan de l'écliptique, l'angle, au septième siècle ER-4, oscillait autour de 24° 15, et les deux solstices, dans l'hémisphère Nord, se produisaient exactement le 29-6 et le 27-12. Le cercle polaire était alors situé sur la latitude 65° 45. Dans une vingtaine de millénaires, il serait positionné autour de la latitude 68. Du fait de la présence des grands anticyclones continentaux, l'hiver dans l'hémisphère nord connaissait des températures extrêmement basses. La situation était différente sur le continent Austral, entouré d'océan, tempéré par les grands volcans en activité, avec une amplitude thermique moyenne entre les deux saisons de l'ordre d'une quarantaine de degrés au voisinage du Cercle Polaire .
Le traité signé le 14-8-0-ER-4 n'eut pour conséquence immédiate que la libre circulation des biens et des personnes, chaque pays conservant ses structures économiques, politiques, administratives et sociales. C'est seulement la Révolution Culturelle en 336, qui, au delà de son effervescence, de ses grands bouleversements structurels et idéologiques, amena l'unification, et surtout, la reconnaissance des particularismes et des cultures. Le fait majeur de cette révolution, fut l'instauration de la monnaie unique.
Un nouveau traité, le 17-9-336, fut conclu à Enolabay, la cité du commerce et de l'industrie, le centre planétaire des affaires et de la vie économique, au plus fort de ces journées historiques de la Révolution Culturelle, alors que la fête cosmopolite battait son plein, que de gargantuesques banquets étaient offerts à la foule en liesse dans les cantines populaires sous chapiteaux, et que, à la Porte de Bérénice ainsi que sur la place Procyon, les orchestres se mettaient à exploser les uns à la suite des autres.

Bremda, en cet été 636, parait désertée de ses habitants, particulièrement en son centre. Les bars, les boutiques, les cinémas ne font plus recette, car ici, les touristes ne viennent jamais, et la plupart des gens relativement favorisés par leur situation sociale ou familiale, leurs revenus, sont tous partis vers la côte Enizolienne, la Neurélabie méridionale, ou les pays nordiques.
Alvira erre donc dans les rues de Bremda avec son sac sur le dos, affublée de ses guenilles, les doigts de ses pieds aux ongles noirs devançant le bout de ses semelles usées. Afin de tromper quelque peu la tristesse, la solitude et l'étirement de ces heures de feu, de ces nuits moites, elle miaule des mélodies hachées, lancinantes, douloureuses, parfois d'une beauté et d'une force émouvantes, et dont les tonalités répercutées en écho viennent troubler le sommeil des citadins prostrés dans leur ennui.
Trois jours auparavant, elle s'était échappée du Bloc Sanitaire, faussant compagnie aux agents de la Garde Civile qui l'avaient retenue pour quelque temps, suite à l'une de ses frasques. Alvira, souvent interpellée sur la voie publique, se livrait habituellement à diverses violences, délits mineurs, exhibitionnisme, vociférations obscènes et injures. Elle était très connue, à Bremda, des services de la Brigade Sanitaire et des agents de la Sécurité Civile.
Où allait-elle loger ce soir ? C'est qu'aujourd'hui, Alvira avait besoin de " voir du monde ". A l'auberge de jeunesse de Bremda, les gérants, un jeune couple d' Atalantes n'étaient pas très " regardants " sur les allées et venues incessantes de ces centaines d'itinérants de tous les pays du monde qui transitaient par la région, se rendant d'un bout du continent à l'autre, généralement par les turbo-trains, le macadamroye, les pistes transcontinentales, ou bien, en pratiquant le " turbo-stop ". Comme le métro-jet ne s'arrêtait pas à Bremda puisqu'il passait, après la Porte de l' Ouest, au Nord de la ville, les voyageurs venus de Neurélabie, de Berbérie, de Circadie, afin de se rendre en Enizolie, prenaient le Turbo-train direct pour la Base Spatiale située en plein Désert Absolu. La Base Spatiale, outre sa vocation d' astroport vers la Planète Morte et les satellites artificiels, était aussi un carrefour de voies de communication : une ligne de turbo-train vers la Circadie Centrale, la ligne du Sud longeant l' Atlas puis la bordure orientale du Grand Bassin Dépressionnaire, la ligne de l' Ouest aux nombreuses ramifications vers toutes les contrées de la Neurélabie. Enfin, depuis la Base Spatiale, pour rejoindre l' Enizolie, il y avait, bien sûr, le très rapide Métro-jet. Des routes à grande circulation, également, secondant tous ces axes de rails aériens, de voies ferrées, des pistes non bitumées régulièrement entretenues, constituaient un réseau bien structuré. La plus grande difficulté, pour la maintenance, les services d'entretien, c'était assurément la nécessité de devoir faire face aux très grosses avaries occasionnées par les séismes, les perturbations atmosphériques, les rigueurs de l'hiver dans le Nord, l'impossibilité de séjourner dans le Désert Absolu sans convoyer sur les lieux de catastrophes les infrastructures indispensables.
Le macadamroye, autrefois, jusqu'au 18 ème millénaire, allait à la Base spatiale. Un couloir rectiligne de bitume vitrifié, lisse comme du verre, de plus de deux cent mètres de large, constitué de plusieurs voies de circulation, sur des milliers de kilomètres, depuis les confins de l' Altiplano de Neurélabie Continentale, jusqu'au centre du continent, la Base Spatiale. Mais depuis le début d' ER-4, les services de l' Equipement et des Transports avaient décidé de ne plus faire traverser le Désert Absolu par les camions, et par conséquent, toute la partie désertique avait été définitivement abandonnée à la violence de la nature toute-puissante qui s'était chargée en seulement quelques siècles d'effacer en partie cette gigantesque oeuvre humaine. Désormais, le macadamroye, à l'orée du Désert Absolu, remontait un peu vers le nord, entrait en Circadie Occidentale, qu'il traversait totalement, puis s'arrêtait tout net aux abords de la plus importante centrale d'accumulateurs d' énergie de la planète. Là se trouvait le plus vaste terminal routier du monde, avec toute l'activité régnant dans les stations service.

Bremda, ville socialement et culturellement pauvre, plaque tournante du commerce et de l'industrie, carrefour de civilisations et de peuples autrefois en exil ou en transit entre deux mondes différents, s'était en définitive figée dans un immobilisme et une monotonie trépidants. Ici, on martelait, assemblait, construisait, dans des ateliers gigantesques, sur des chantiers

encombrés d' engins volumineux, tout ce dont la planète avait besoin, comme à Enolabay ainsi que dans d'autres grands centres industriels.
Cependant, la ville n'était avant tout qu'un très gros organe de fabrication, un ventre, un poumon, un souffle, mais pas une tête...
Pas de centres culturels ou de loisirs. A peine quelques cinémas de quartier... Et des bistrots à profusion, des terrains de sport sur lesquels s'affrontaient des équipes de " Stirk-bole " sans envergure, des amateurs, des bandes de jeunes venues des faubourgs industriels.
Aussi l' Auberge de jeunesse, à Bremda, est-elle, de par la situation de la ville, un lieu de rencontres, de discussions, d'échanges, et surtout de trafics en tout genre. Aménagée depuis la Révolution Culturelle dans un ancien palais gouvernemental du 18 ème millénaire, elle accueille indistinctement toute personne en transit ou séjour provisoire, principalement des jeunes, mais aussi des adultes et des personnes âgées sans domicile fixe. L'hébergement, avec le déjeuner du matin, n'y coûte que quatre parsécus par jour. A titre de comparaison, un loyer, à Bremda, pour un logement de deux pièces cuisine, dans un immeuble " social ", se négocie entre mille et deux mille parsécus au mois, ce qui représente plus de la moitié du salaire d'un ouvrier non spécialisé.
D'immenses dortoirs, situés en dessous de la charpente, dans les anciens greniers d'archives, ne sont pas toutefois des lieux de tout repos : la lumière, le bruit, les éclats de voix, les musiques explosives, les cris, y sont permanents. Entre les rangées de couchettes et de caisses de rangement, l'on s'y échange habituellement le " Kif " de Kafricentrie, qui se roule en grosses cigarettes, quelques bidons de " Saraké ", un alcool particulièrement euphorisant, produit en Berbérie, sur les plateaux Ibères et en Neurélabie méridionale.
Alvira est une fille étrange, sans repères culturels, idéologiques ou relationnels, une fille imprévisible, brutale, vulgaire, indifférente à son sort, ne " travaillant " que très occasionnellement. Elle est sale, désordonnée et agressive. Tel son portrait selon les apparences. Elle pourrait rencontrer la même personne dans la journée, en deux situations relationnelles diamétralement opposées, aussi rapprochées soient-elles ; injurier cette personne ; et, inversement, répondre à un besoin exprimé par elle, lui venir en aide, d'une manière déconcertante.
Elle avait été autrefois une " jeune fille chic ", aimée de ses parents et de tous ses amis, reconnue comme l' une des plus brillantes élèves de la Faculté de Sociologie. Au concours de l'Histoire de l' Evolution de la Société du 14 ème au 18 ème millénaire, organisé par le Groupement des Facultés et des Sciences Sociales d' Enizola, Alvira avait remporté le prix de la Fondation Encyclopédia Universalis pour ses travaux de recherche, sa documentation et sa reconstitution d'une vérité historique selon une approche assez différente des idées et des théories jusque là admises ou controversées dans les milieux scientifiques.
En dépit de son pied bot, Alvira avait fière allure, en ce temps-là : un visage anguleux, très agréable, des cheveux noirs épais, et sa jambe " normale ", d'une ligne parfaite, faisait oublier le défaut de l'autre jambe, la droite.
Et puis, un jour, sa vie avait basculé, tout s'était écroulé. Un dramatique accident de la circulation en lequel ses parents avaient péri brûlés dans leur turbomodule, la disparition inattendue, inexpliquée de son compagnon ; et de dérive en dérive, elle avait tout lâché. Seule, enfant unique, sans ressources financières, sans appuis parce qu'elle n'avait jamais recherché la notoriété, et que son ouvrage, en fait, n'avait paru que dans quelques librairies spécialisées, Alvira ne put retrouver en elle l'énergie et l'enthousiasme qui lui auraient permis d'envisager un avenir, d'autant plus que tous ses amis de jadis, du temps de ses études, s' étaient détournés d'elle. A moins d'un mois de son mariage, encore dans les lendemains de la disparition de ses parents, Gil était parti, sans prévenir et sans laisser de traces. Elle s'était donc interrogée sur le sens, la fragilité des liens et des relations entre les personnes, sur l' absurdité de certaines situations survenant à l'occasion d'une suite illogique de petits évènements ou comportements en apparence anodins, mais lorsqu'ils s'imbriquent dans ces situations incongrues, inextricables, contribuent à l'absurdité du mouvement d'un mécanisme qui nous échappe.

A ce moment-là, Alvira avait " perdu pied " parce qu'elle avait senti très profondément que ce qu'elle avait de meilleur en elle ne lui servait plus à rien, que les gens finalement dans leur expérience personnelle, orientée, jalonnée de repères, n'avaient pu recevoir d'elle que ce qu'ils attendaient d'elle quand elle pouvait le leur donner.
Alors, elle avait sombré brutalement. Elle s'était désolidarisée de son devenir. Elle ne voulait plus, en aucun cas, être une " jeune fille chic ". Elle ne s'était plus lavée, ni " habillée ". Son pied bot, à présent, elle le brandissait comme un poing fermé, dérisoire et provocateur. Elle était devenue la pire des clochardes.

De sa plus grande découverte, elle n'avait jamais rien dit à personne au monde. Cela s'était passé au cours d'un voyage d'exploration dans le Massif Epargné, lors de sa dernière année d' études.
Cette découverte-là, communiquée dans le monde présent, si Alvira avait décidé de la faire connaître, n' aurait certainement pas eu l'impact correspondant à la valeur et à la puissance de son message, ni particulièrement interpellé bon nombre de scientifiques et d'intellectuels. Ce qu'elle avait vu, réellement vu, en effet, aurait manqué de crédibilité. D'ailleurs, elle-même, avait bien senti, à l'époque, que son esprit n'était pas du tout préparé à recevoir une telle connaissance et un tel message.
Au fond d'un petit vallon perdu, en longeant un torrent de montagne prisonnier d'une végétation inextricable, au delà de la source de ce cours d'eau, elle avait atteint une anfractuosité s'ouvrant dans la roche, au flanc d'un promontoire assez élevé. Alvira s' était aventurée dans le passage qui s' était élargi jusqu'à devenir un tunnel. Sa lampe frontale éclairant le passage, elle s’ était avancée... Alors, tout à coup, le tunnel s'était ouvert devant une caverne souterraine. En hauteur apparaissait une voûte percée d'un triangle de ciel bleu et de lumière vive. Un lac, d'une eau très pure, miroitait de mille feux de flammes translucides, et, tout au bord, à deux pas de la jeune fille, sur une petite plage d'argile, enfoncé en sa base, un étrange monolithe en forme de pyramide tronquée, noir, vibrant au toucher et tout brillant. Etait-ce du métal, de la roche, ou, une autre matière inconnue ? Et ce qui se passa, après qu' Alvira eût effleuré de ses doigts la surface de ce monolithe la bouleversa.
Seul, un garçon qu'elle allait bientôt rencontrer, à l' Auberge de Jeunesse de Bremda, cet été, et qu'elle n'allait pas revoir avant l’année suivante, connaissait cette histoire...

En ce jour d'été 636, alors qu'elle s'acheminait, arc-boutée et boitillant, ployant sous le poids de son sac à dos vers l'auberge de jeunesse, elle avait encore ce secret enfermé en elle, et le souvenir de ce moment unique, si fort et si fragile en même temps, en lequel son esprit s'était ouvert à la connaissance... Cela avait été bien autre chose encore que l'intuition de ce qui avait pu se passer sur la planète Terre, avant ER-1, au delà d'autres nuits des temps. Jamais les Historiens et les archéologues d' ER-4 ne la prendraient au sérieux. Et, du temps de ses succès, ce qu'elle avait présenté pour le Concours des Facultés, après tout, n'était jamais qu'une vérité historique très récente, en dépit de l'approche remarquable qu'elle avait faite de cette vérité.
Aujourd'hui, elle miaulait sauvagement ses mélodies sur un vieil harmonica, errante, souffrant de la faim et de la soif, brûlée en été, gelée en hiver. Elle n'avait même plus de rêves, ni la moindre volonté en quoi que ce soit. Elle se moquait éperdument de sa licence de sociologie qui ne lui servait plus à rien.
-- Y 'a des mecs à voir, à l' AJ... Et les gérants, c'est des mecs sympas, y me botteront pas le cul, même cradingue comme je suis ! Je pourrais toujours y crécher quelques jours, après on verra...

***

La traversée

Tout au bout de la rue de l' Est, à Atarakbay, commence la piste de Two. Dans la dernière maison de cette rue, vit la famille Antarès : Bryan, Ianou et leurs trois enfants, Tayguète, Alcyon, Sirius.

A Atarakbay, quatre rues principales se coupent à angle droit. Au carrefour, c'est la place de la Révolution Culturelle. Atarakbay est la localité située à l'extrémité occidentale du Grand Continent. Depuis la place centrale, la rue de l' Ouest conduit directement au Cap rocheux, au bout de ce dernier doigt de terre pointé vers l' autre continent. Les vagues furieuses de l'océan viennent se briser sur ces enchevêtrements de blocs rocheux, quasiment inaccessibles aux promeneurs.
Et c'est pourtant là que Tayguète parfois se rend en particulier par très gros temps, au risque de se laisser emporter dans une rafale... Mais elle connaît bien les rochers, les passages, les anfractuosités, elle sait où poser ses pieds et de toute manière, elle n' a peur de rien, n'en fait qu'à sa tête. Elle n' a même pas hésité à amener en ces lieux si dangereux ses jeunes frères, qui, bien sûr, l'ont suivi en toute confiance...

Ce jour là, 10-9-636-ER-4, le soleil brille généreusement dans un ciel bleu très pur, sans aucun nuage. Sous les rochers du Cap, pas de vagues, une eau toute plate, à peine quelques franges d'écume. Il en est ainsi depuis le début de cet été . Une année, une saison exceptionnelle, des températures estivales hors normes, au niveau de cette latitude 50, en cette contrée océanique.

-- Tayguète !
-- Oui, maman, j'arrive. Je dénoue mon ruban rouge, je libère mes cheveux et je les laisse voler au vent.
-- Puisque tu viens à l'instant du Cap rocheux, peux-tu me dire s'il fera beau demain ?
-- Certainement, maman. Non seulement demain, mais encore les huit jours suivants au moins. Tu sais, quand on aperçoit le disque de la Planète Morte avec autant de netteté à l'horizon, c'est bon signe. Et il n'y a pas le moindre souffle de vent, l'océan est tout lisse, sa couleur grise, teintée de vert, ses petites franges d'écume le long des rochers, tout cela indique qu'il va faire beau et sec.
C'est le temps qu'il faut pour les algues entreposées sous le hangar ; papa ne va pas tarder à charger deux ou trois tonnes dans le camion pour les transporter à Enolabay. Le patron de l'usine de produits alimentaires a expédié hier un message pour passer une commande.
-- Tayguète, nous avons un service à te demander...
-- Oui, maman ?
-- Le 17, pour le premier jour de la fête du Tricentenaire de la Révolution Culturelle à Enolabay, papa ne pourra certainement pas se rendre au guichet de la cantine populaire. Il a une rencontre importante avec le chef de la meilleure troupe de théâtre ambulant du Continent qui arrive d' Enizola par le Métro-jet. Papa a un numéro formidable à leur proposer, une nouvelle saynète, une histoire, en apparence à dormir debout mais drôle à s'en taper le derrière par terre. Toute la troupe, à l'unanimité, est très emballée par l'histoire de papa, et le chef veut proposer à papa un petit contrat. Le spectacle sera joué sur les places publiques d' Enolabay, en plusieurs représentations, durant toute la durée des fêtes. Pourrais-tu, Tayguète, remplacer ton père, au guichet de la cantine ?
-- Cela ne m'enchante pas spécialement, Enolabay est une ville grise et froide, les gens sont pas très marrants, et l' anniversaire de la Révolution Culturelle, pour moi, c'est de la frime, cela ne va pas changer grand'chose dans notre vie.
Mais c'est quoi, l'histoire de papa, en fait ?
-- Eh bien , ma fille, je n'en sais que ce qu'il m' a vaguement raconté : une jeune femme qui exécute des pitreries, fait le singe, se tient debout sur une grosse malle, devant un type ventripotent qui s'improvise prestidigitateur et qui manque tous ses tours bêtement. A un moment donné, la jeune femme a les joues gonflées d'eau, et elle se met à parler du ventre en faisant croire que cela sort de sa bouche fermée... Puis, tout à coup, son visage explose, ses joues se détendent comme la peau d'un tambour qui claque, elle asperge le type d'un jet bien dirigé entre ses deux yeux. Le type, lui, s'emplit la bouche à son tour, ses joues se gonflent, se tendent, il devient tout rouge, ses yeux tournent comme des toupies, il regarde l'assistance, hébété, fait de grands gestes, son teint vire au violet, tout le monde croit que sa tête va éclater, il

veut souffler l'eau sur le visage de la jeune femme... et floc ! Un jet lamentable, comme un ballon de gosse qui crève, mouille sa chemise et son pantalon, coule jusque dans ses chaussures. La jeune femme est là, toute étonnée, devant lui, les bras croisés, elle le regarde avec une infinie tendresse mêlée d'humour et de ravissement, puis l'embrasse très doucement sur le nez. Et pour finir, le type s'écrit : " vraiment, ça fait pas le poids, ma douche minable ! "
-- Oui, maman, effectivement, c'est très drôle, cela ne m'étonne pas du tout que papa ait pu inventer une histoire pareille. Mais le plus difficile, à mon avis, ce sera de jouer la scène, car il faut bien se mettre dans la peau des personnages, dans l'intimité réelle de ce qu'ils ressentent. Faire passer le message, en quelque sorte...
Combien y a-t-il donc de guichets, à la cantine populaire, pour le repas universel ? Absorber, comme les Autorités le prétendent, trois cent mille personnes rassemblées sur l'esplanade de la Porte de Bérénice, sous les immenses chapiteaux, derrière une rangée de guérites, ce n'est pas une mince affaire !
-- Une quinzaine, au moins... Pourquoi ?
-- Tu crois, maman, qu'avec un guichet en moins, ils ne pourraient pas y arriver ?
-- Tu sais bien, Tayguète, que nous nous sommes engagés bénévolement auprès du Comité de soutien populaire pour le service à la cantine. Ce ne sera pas difficile: tu donneras les tickets en conservant les souches, et j'en suis sûre, parce que tu es ma fille et que je te connais comme ma poche, tu leur donneras, à tous et à toutes, ton plus ravissant sourire...
-- D'accord, maman, tu peux lui dire, à papa... J'irai. Je vais me faire très chic, comme cela, au bout de la file d'attente, je leur ferai oublier la grisaille d' Enolabay...

*

Durant les trente premiers kilomètres de l' unique piste de ce pays désormais totalement inhabité, après avoir quitté Ibory ce matin du 6-7-636-ER-4, Eridan avança sans difficulté, parce qu'ici, encore, la petite bourgade d' Uranoza étendait sur la steppe de Circadie Extrême Orientale, son influence, ou plus précisément, les vestiges de sa présence : quelques murs d' anciennes fermes isolées, la terrasse en planches de ce qui avait été autrefois un bar, un hangar sans toiture, sans doute l'entrepôt d'un magasin... Et la piste, d'ailleurs, bien que n'étant plus entretenue depuis quelques années, avait conservé son revêtement.
Dans ce paysage monotone, sous un ciel bleu très pur, les rayons du soleil, obliques en ces latitudes septentrionales, ne dispensaient guère une chaleur excessive. Eridan se dit alors en lui-même : " A Enizola, au solstice d'hiver, à l'heure de midi, le soleil est plus haut qu'ici, au début de l' été. "
Des multitudes d'arbustes rabougris, tordus, desséchés, couverts de feuilles minuscules et épaisses, des touffes de végétation brune, des bouquets d'algues sèches, des blocs de pierre arrondis et lisses, parfois cassés, coupés en deux, grisâtres ou couleur de la rouille, se succédaient à perte de vue.
Au delà du trentième kilomètre, Eridan ne put clairement distinguer la dernière borne : il en aperçut encore une ou deux, brisées, leur chiffre effacé, à des distances qu'il ne put apprécier, puis, peut-être, une dernière, incertaine, énigmatique, sous la très vague forme d'une pierre grossièrement taillée. Alors, la piste, à partir de moment-là, lui parut impraticable, le revêtement avait complètement disparu, et les ornières, profondes, irrégulières, emplies de cailloux pointus, constellaient ce qui restait du chemin.
D'après les cartes qui, selon Ibory, n'étaient plus du tout à jour, à deux cent quarante kilomètres environ, devait être situé le camp de Sri-Rangonda, et l' auberge de jeunesse. Eridan parcourut cette distance dans la journée, et lorsqu'il parvint en soirée sur le site, il ne trouva là que des planches et des tôles disjointes, des lits de fer rouillés, une cabane en laquelle il s' abrita pour y passer la nuit claire et froide, la toute première nuit dans une solitude absolue.
Il repensa à l'histoire d' Ibory... Jamais encore, ce dernier ne la lui avait raconté avec autant de détails... La petite clef plate dans le fond de la poche du sac à dos, la robe bleue sur le canapé, toute froissée, tachée, cette intrusion dans la trace disparue d'un rêve vécu à deux...

Cela le troublait, lui faisait mal, exactement comme s'il l'avait vécu lui-même. Assurément, cette histoire là demeurerait dans sa mémoire, et se dresserait peut-être un jour dans son propre espace relationnel avec la femme qui serait la sienne, s'il la rencontrait... Il était comme Ibory : il avait en lui le " virus ", il consommait à présent sa rupture, il était parti seul au risque de ne plus jamais revenir. S'il franchissait la Porte de l' Ouest, alors oui, il irait jusqu'au bout. Il se pencherait au dessus de l'océan, juché sur le dernier bloc de roches du Cap d' Atarakbay... Et la traversée du Massif Epargné, en Neurélabie Océanique, il la vivrait d'une âme trempée dans la terrifiante solitude des steppes de Circadie...
Très vite, cependant, le sommeil le gagna, et le lendemain, il reprit la piste vers la Forêt Pétrifiée.
Tout ce que lui avait raconté Ibory se révéla vrai, dans une réalité brute, les serpents, les insectes, les petits animaux sauvages, le hurlement dans les troncs de pierre, l'esprit qui vacille ; mais il trouva de l'eau, il put dormir, il n'eut pas d'avarie, la batterie de son pédalier ne faiblit pas.
Au delà de la Forêt Pétrifiée, la piste s'orientait franchement vers le Grand Nord, vers le cercle polaire, en direction de l'extrémité la plus septentrionale du Grand Continent.
Eridan consulta ses cartes. Il calcula, selon l'échelle : environ mille huit cent kilomètres, jusqu'au Cercle, puis encore trois cent, au delà de la latitude 66, jusqu'au cap de la Grande Ourse.
C'est à partir d' Opus Véga, selon Ibory, qu' Eridan retrouverait la civilisation, ou du moins, sa lointaine " banlieue ". Et la piste, interminable, défoncée, diluée dans une steppe balayée par les vents du nord, sans repères, filait, rectiligne, comme en pointillé sur une carte à peine teintée de vert et de jaune très pâle . En six jours, Eridan pensa qu'il pouvait atteindre Opus Véga. Il en mit un de plus, et atteignit enfin cette ville.
Sans transition, il passa de l' origine du monde, de la désolation et de la solitude, à l'aube de la civilisation...
Et ce furent les premières bourgades isolées, les premiers relais routiers, cette hospitalité, cet accueil et cette générosité hors du commun, chaleureuse et explosive, de ces gens du Nord emmitouflés même en plein été.

A Opus Véga, Eridan se reposa trois jours durant. Il visita avec plaisir cette grosse bourgade de Circadie Orientale, s'enivra littéralement de cette gentillesse et de cette délicatesse omniprésentes de toutes les personnes rencontrées, surtout de la part des femmes et des enfants. Il déjeuna sans débourser un seul parsécu, invité dans toutes les auberges, n'eut que l'embarras du choix pour dormir dans des lits douillets, des hordes d'enfants le pressaient de questions. L'un d'entre eux lui déclara même : " Eridan, j'irai te voir à Enizola, je ferai tout le voyage en trottinette électrique. "

Puis, au matin du quatrième jour, Eridan décida de poursuivre son voyage. Il se rendit à la gare, mit son vélo dans la rame des bagages du métrobus d' Eiskriz, prit place dans un compartiment en lequel il restait encore des places libres.
C'était un de ces trains du Nord, composé de cinq rames pour voyageurs et d'une rame à marchandises, assurant une liaison quotidienne entre Opus-Véga et Eiskriz, desservant toutes les localités de cette région de steppes et de plaines du Grand Nord. La ligne traversait tout d'abord une zone peu habitée, un paysage entièrement dénudé, rigoureusement plat, des champs de roches blanches, et parfois, de loin en loin, apparaissaient d'étranges chevelures hérissées, des ronces entremêlées et rampantes, des bouquets d'arbrisseaux très bas recouverts de fines et courtes aiguilles brunes ou vertes. Puis, brusquement, à l' approche de la Taïkila, un affluent de la Taïgarika, le paysage changeait, et la voie traversait des forêts, des champs de céréales, des plaines ondulées et verdoyantes, et pour finir, sur les dernières dizaines de kilomètres, jusqu'à Eiskriz, le plus long fleuve de la Terre offrait au regard des voyageurs l'immense étendue de ses eaux grises, son autre rive qui parfois s'évanouissait dans la brume de l'horizon, et les colonnes interminables de péniches, de bateaux, de barges et de gabarres, de bois et de troncs flottants.
Dans les gares, gravée en gros chiffres noirs, la latitude du lieu s'imposait à la vue et à l'esprit, repère géographique, mais aussi marque évocatrice, de ces peuples du bout du monde

avertissant le voyageur, qu'ici, l'on reste très enraciné à ce qui conditionne un mode d'existence par alternance, entre une très courte, mais très belle saison d' été, et un très long, mais très vivant hiver puisque dans toutes les maisons, il existe dans les familles une convivialité exceptionnelle. Les gens d'ici ont coutume de dire, et cela est tout à fait vrai : " Quand tu passes la Latitude 65, d'où que tu viennes, étranger, tu auras du mal à redescendre les degrés, et pourtant, nous ne cherchons jamais à te retenir !"
Dans le compartiment de ce train, Eridan se serait presque cru confortablement assis près de la vitre, à l'intérieur d'un long vaisseau spatial articulé. Les rames aux flancs bombés, reliées par des soufflets étanches, avaient une double paroi métallique garnie de matière isolante. Les fenêtres se limitaient en une suite de hublots au verre très épais, des deux côtés. Les ouvertures ou portes extérieures, de forme elliptique, étaient équipées de sas de communication. Il y en avait une à chaque extrémité de rame, au lieu de deux, comme dans les trains et le Métro-jet des autres pays du monde.
En face d' Eridan, se tenait une jeune femme en jupe longue, un panier tressé sur ses genoux dans lequel s'agitait un petit chat. A côté de la jeune femme, une fille habillée de noir dont le comportement et l'attitude générale évoquaient une actrice débutante jouant de petits rôles dans des courts métrages surréalistes. Toutes les places, à présent, étaient occupées. Dans le couloir de la rame, des gens serrés entre eux voyageaient debout avec leurs bagages entassés pêle-mêle. Visiblement, les deux jeunes femmes et plus particulièrement la fille vêtue de noir, cherchaient du regard à entrer en communication avec Eridan. La fille en noir, très décontractée, accompagnant son geste d'un sourire discret, élégant, mais très chaleureux, lui tendit son paquet de cigarettes. Il accepta, remercia, fuma en silence, les yeux alternativement tournés vers le hublot et vers le visage de la fille, puis il s'abîma longuement dans une rêverie traversée de musiques en laquelle la fille habillée de noir devenait la passagère d'un astronef à destination d'un monde où elle n'avait pas choisi de vivre. Un moment, leurs regards se croisèrent, il y eut une hésitation réciproque, un mouvement de lèvres, un sourire, la trace d'un souvenir diffus, très ancien, le son d'une voix à peine perceptible tout au fond d'une mémoire qu'il effleurait et découvrait... Alors tout à coup, ils éclatèrent de rire ensemble, et ce rire, qui ne pouvait plus se tarir, prit une telle ampleur dans le compartiment, qu'il se communiqua comme un feu de broussailles sèches, entre les voyageurs...
--" Si tu savais à quoi je pensais en te regardant !" s'exclama Eridan, pour finir... " Tiens, je vais te raconter..."
Les arrêts, les gares, les latitudes se succédant, bercé par le mouvement régulier du train glissant sur le rail, Eridan s'assoupit, s'enfonça dans un sommeil peuplé tout d'abord d'images floues. Alors, des photographies de paysages et de visages, admirablement truquées, transposées dans une réalité différente, répondirent à tout ce qui criait au plus profond de son être, tout ce qui criait mais qu'il n'exprimait pas, peut-être par pudeur, peut-être aussi parce que cela n'était pas forcément attendu par un interlocuteur, fût-ce le plus attentionné.
Et le rêve, doucement, se construisit, image par image, se précisa, puis s'élança...
Tout à coup, Eridan eut l'impression très nette que le train avançait de plus en plus vite, la vitesse était devenue si excessive qu'il ne discernait plus le moindre détail du paysage à travers la vitre du hublot. Il constata avec stupeur que les gens, auparavant debout et entassés dans le couloir, étaient moins nombreux, alors que depuis un long moment, le train ne s'était arrêté dans aucune gare. Ces gens ne s'étaient tout de même pas envolés ! Il ne resta bientôt plus que les valises, les sacs à main, des paquets ficelés, des vêtements, des objets personnels, amoncelés, dispersés, tout le long du couloir.
Eridan se leva, regarda à l'intérieur des autres compartiments, et fut frappé par le nombre de places inoccupées. C'est alors que le train se mit à ralentir. Déjà, dans son compartiment, en face de lui, ne se tenaient plus que les deux jeunes femmes. A ses côtés, le monsieur en costume gris qui lisait un journal financier et le garçon au gros sac à dos avaient disparu. On aurait dit que le train, peu à peu, s'était vidé de ses voyageurs sans pour autant s' arrêter. Et plus il se vidait, plus il ralentissait...

Une épouvante comme il n'en avait encore jamais éprouvé de sa vie s'empara d' Eridan, de sa tête jusqu'à ses pieds. Cela était plus déstabilisant qu'un sol qui se dérobe , qui gronde et qui s'ouvre.
A présent, Eridan se trouvait tout seul dans le compartiment. Le train était arrêté en rase campagne. Il aperçut le panier sur la banquette, entr'ouvert, sans son petit pensionnaire… L'imperméable de la jeune femme soigneusement plié avec sa ceinture, son pli impeccable, délicatement posé sur la banquette, exsudait encore de toute l'atmosphère d'une féminité qui avait ravi Eridan.
A l'extrémité du couloir, Eridan constata que la porte du sas ainsi que l'ouverture extérieure au bout de la rame étaient bloquées, ne pouvant plus être refermées. Il descendit sur le talus bordant la voie, huma l'air, fut surpris de ce silence absolu qui régnait, non seulement autour de lui, mais jusque dans le lointain... Pas un cri d' oiseau, ni le moindre bruissement, un silence comme si plus rien de vivant n'existait. Il se mit à courir tout droit devant, n'ayant pas choisi sa direction, l'esprit chaviré, hagard. Il courait aussi vite qu'une bête sauvage fuyant un incendie.
Il atteignit un village totalement vidé de ses habitants, de ses animaux domestiques, de ses oiseaux familiers. Il n'y avait pas même un insecte, un ver, un puceron, ou tout autre créature... Un cours d'eau traversait le village, immobile, sans aucun poisson. Toutes les maisons avaient leurs portes et leurs fenêtres ouvertes ; sur la place centrale entourée d' arbres, au bord d'une allée de sable dur tassé, des boules métalliques, puis, plus loin, un chapeau d'homme sur un banc de pierre ; dans une courette, du linge étendu séchant sur deux rangées de fil. Et la grosse horloge de la Maison du Peuple, arrêtée à deux heures moins le quart...
-- " Ce n'est pas possible, je vais bien finir par rencontrer quelqu'un ", hurla Eridan, dans un vertige, une peur qu'il ne pouvait plus dominer...
C'est alors que l'inimaginable se produisit : les quatre cloches de l' horloge se mirent à carillonner... Mais d'une étrange façon : sur le rythme d'un air à la mode classé au palmarès des concerts classiques, " Latitude moins 17 ", de Yanika Kouri. Cet ensemble orchestral, très riche de nuances et de sons, remarquablement instrumentalisé, ce rythme envoûtant, à la saison précédente, lorsqu'il s'était imposé dans toutes les représentations, dans les bals et les fêtes, avait saisi Eridan au plus profond de lui-même.
Aujourd'hui, dans ce décor sans acteurs et sans spectateurs, c'était aussi insolite que bouleversant.
Eridan s'éveilla en sursaut : des enceintes acoustiques fixées de part et d'autre, tout en haut du compartiment, s'écoulait le final de la symphonie classique de Yanika Kouri, alors que le train s'immobilisait le long du quai de la gare d' Eiskriz. La jeune femme et son panier tressé, emmitouflée et ceinturée dans son imperméable fourré, la fille vêtue de noir enveloppée d'un long manteau, le monsieur en costume gris, le garçon au gros sac à dos, ainsi que tous les voyageurs se pressant, debout dans le couloir, vers la sortie de la rame, ajustaient leurs vêtements, saisissaient leurs bagages et échangeaient quelques propos, se communiquaient des adresses, des signaux de liaison, avant de se quitter et de se disperser sur le quai...
C'est ainsi qu ' Eridan, huit heures après son départ d'Opus-Véga, découvrit Eiskriz, la grande ville la plus septentrionale du Grand Continent, située à trois cent kilomètres au delà du Cercle Polaire. Lorsqu'il descendit par le sas de communication sur le quai et qu'il se mêla au flot des voyageurs, il aperçut tout de suite l'inscription habituelle gravée sur le fronton de la grande arcade de la gare : 68° 4 Nord, la latitude exacte du lieu.
Sous un ciel, ici, uniformément gris, littéralement coupé en deux par une bise glaciale, Eridan longea le quai jusqu'à la rame des marchandises, récupéra son vélo, passa le portillon automatique, de l'autre côté de l' arcade, et se trouva projeté dans l'animation chargée d'odeurs , de bruits et de clameurs, de la Grand' place encombrée de gros véhicules, autobus et camions, chariots élévateurs, grues articulées ; bordée, du côté de la gare, par d'immenses entrepôts, hangars, silos à grain, barrières métalliques, tapis roulants mécaniques menant aux quais d'embarquement et de déchargement le long de la rive occidentale de la Taïgarika.
Une animation indescriptible régnait autour de cette place, en ce début d'été, saison de pleine activité, car le fleuve libéré de ses glaces, pour quelques semaines, allait permettre tous les

échanges, le transport des bois et des denrées de toutes sortes, vers les pays du Grand Sud, très loin d'ici. Sur la Grand' place, il semblait en effet que tout ce qui était destiné au transport fluvial, transitait par les magasins et les entrepôts , sans doute amenés à Eiskriz par les turboliners venus de Circadie Centrale, de Neurélabie Continentale, de Bremda et des contrées Nordiques.
Des cris fusaient de partout, des appels, des cornes de brume, de longues sonneries stridentes, de puissants martèlements. Mais ce qui dominait au-dessus de tout celà, c'était ce vacarme, ce mugissement continu, surgi du parc à bestiaux, amplifié par les échos. Des troupeaux de caricous, en masses compactes, attendaient là, de l'autre côté des barrières. Des milliers de bêtes hurlantes, entraînées vers les longues rames étagées des convois en formation.
Eridan, perdu dans la violence de cette activité portuaire, se sentit à ce moment-là, tout petit grain de poussière Enizolienne échoué sur le pavé d'une grande ville du Nord. Et le grain de poussière, comme sur un brin de paille, se laissa entraîner tout le long d'un de ces grands sillons urbains naissant des extrémités de la place et formant la branche d'une étoile mutilée. Car la ville, à première vue, par son architecture héritée de toutes les époques et de tous les soubresauts de l'Histoire, par ce qu'il y avait de brisé en elle, par ses quartiers du centre délabrés, ses chantiers inachevés, ressemblait en effet à une étoile de mer cassée...
Eridan s'achemina vers le port. Il observa les péniches lourdement chargées de matériaux de construction, de panneaux préfabriqués, de rouleaux de cordes. Ces péniches s' apprêtaient à remonter le cours de la Taïgarika sur des milliers de kilomètres, jusqu'à Aricola, très loin vers le Sud, une ville de Mésothracie située sur la bordure méridionale du Désert Absolu, au confins de la Berbérie.
En amont d' Aricola, le fleuve n'était plus navigable, devenait une rivière de montagne dont l'origine se perdait quelque part en un torrent, en une source en plein coeur des plus hautes montagnes de la Terre, le Kalaharidji.
Eridan, à l'extrémité de ce fil argenté qui était la Taïgarika, et qui devait très certainement étinceler de lumière à la vue des Terriens séjournant sur les satellites artificiels, se demandait bien ce qu'il faisait là, petite poussière Enizolienne au bord du fil argenté.
-- " Je n' ai fait là qu'un très beau rond dans l'eau... ", se dit-il.
Eridan roula dans la ville, à tout hasard, observa, imprégné de cette indéfinissable sensation de " déjà vu ", qui semblait rejoindre des souvenirs diffus.
De part et d'autre des avenues aux larges dalles rectangulaires, les bâtiments n'étaient guère élevés, un à deux étages tout au plus, mais massifs, en pierre de taille, rugueux, blancs ou gris, et des bouts de poutrelles de bois noir et dur apparaissaient sur les façades sévères percées d'ouvertures étroites, bardées de double vitrage épais.
Les femmes de ce pays étaient vraiment très belles, et les descriptions d' Ibory, confrontées à la réalité, paraissaient bien pâles. L' émerveillement vous saisissait à la gorge, s'emparait de vous d'emblée, des doigts de pied jusqu'à la racine des cheveux, tant le ravissement se révélait extrême, et c'était comme une explosion d'effluves, de souvenirs d'avant l'expérience de la vie, de messages d'autres mondes. C'était impalpable, imputrescible, et cette beauté là n'avait rien de commun avec les apparences qui d' ordinaire mènent le jeu du monde.
Enveloppées dans de longs manteaux, les femmes du Grand Nord n'avaient pas de fourrures épaisses, ne se coiffaient pas non plus de ces toques impressionnantes que l'on pouvait voir, exposées dans les vitrines des magasins de prêt à porter du centre ville. Leurs manteaux, plus légers, s'arrêtaient parfois au niveau des genoux ; le col relevé, de coupe élégante, ils épousaient des silhouettes graciles, s'entr'ouvraient sur des robes droites, non décolletées, légèrement cintrées. Les visages fins et anguleux de ces femmes, encadrés de magnifiques cheveux gris foncé, illuminés de regards très vifs et très gais, invitaient l'étranger à la rencontre spontanée, et, il faut le dire, à une étrange sensation de bien-être partagé.
Dans une ruelle située à proximité du vieux port, celui du début du 18 ème millénaire, Eridan aborda une vieille femme courbée par le lourd cabas qu'elle portait à bout de bras. Elle venait tout juste de s'arrêter pour caler son pain au dessus du sac, et ramassait un porte monnaie éventré dont la fermeture avait cédé. Les pièces de un, deux , dix parsécus, brillaient sur le

trottoir et dans le caniveau. La femme s'apprêtait à s'agenouiller sur le trottoir afin de récupérer sa monnaie. Eridan, à sa hauteur, se pencha vers elle.
-- Ah, les beaux petits sous tout neufs, ma bonne dame, c'est pas ce soir qu'ils iront tinter sur le comptoir du bistrot d'en face! Ils ne feront ni le bonheur d'un clochard d' Eiskriz, ni celui d'un vagabond des steppes!
Mais dites-moi, chère madame, si vous demeurez dans le quartier, où se trouve la Maison des Jeunes, celle des environs du port ?
-- C'est dans la première rue sur la gauche, mon petit, et vraiment merci de tout coeur pour les pièces.
Et la femme s'évanouit dans un brouillard qui brusquement tombait sur la ville.
C'est alors que, deux ou trois pas plus loin, dans l'encadrement d'une porte, une femme très belle, d'une trentaine d'années, qui avait vu l'étranger aidant la petite grand'mère, intervint :
-- La maison des Jeunes ? Mais tu vas y crever de froid, mon pauvre garçon, cette nuit... Viens plutôt chez nous ! Tu dois venir de loin, toi ! Entre, nous n'allons pas te manger... Tu es ici comme chez toi.
La voix et le regard de cette jeune femme effacèrent toute hésitation, toute retenue, de la part d' Eridan : il se jeta frigorifié et confiant dans cette gentillesse du bout du monde qui s'offrait ainsi à lui, et qui le pénétrait jusqu'à la moelle des os. Le regard d' Adria le touchait, délicatement, telle une lèvre invisible sur une cicatrice encore vivante...
Alco, le compagnon d' Adria, un ouvrier du port, arriva dans l'entrée de la maison. Il dit à Adria : « tiens, voilà de la visite ! D'où vient donc ce garçon ? »
-- Bonjour, annonça Eridan, je viens d' Enizolie. J'ai traversé toute la Circadie Extrême-Orientale, en vélo, par la piste depuis Uranoza, et par le Métrobus depuis Opus-Véga.
Alco s'empressa de confirmer à Eridan l'invitation d' Adria :

-- Range ta bicyclette à côté de la mienne dans la grande entrée, ce n'est pas la place qui manque ici !
Effectivement, le hall d'entrée était aussi immense que l'accueil d' Adria et d' Alco. Eridan apprit par la suite que dans presque toutes les maisons des habitants du Grand Nord, l'espace réservé à l'entrée se devait, traditionnellement, de s'ouvrir ainsi et d'être très vaste pour mieux exprimer une capacité d'accueil et de convivialité, ressentie comme une nécessité.
Lorsqu'il entra dans cette maison, la première impression d' Eridan fut d'emblée très favorable. Le hall se composait de deux parties, séparées par trois grandes marches entre deux niveaux d'inégales superficies. A gauche de la porte d'entrée, presque jusqu'à la première marche, contre la cloison de séparation avec l'une des pièces principales, des étagères en bois verni, épaisses et solides, soutenaient de nombreux bacs et pots de plantes vivaces, de fleurs multicolores. De l'autre côté, c'était, vers le fond, une haute cage cylindrique abritant quelques petits rongeurs, sympathiques d'aspect, bruns et noirs, puis, le perchoir pour le perroquet. Près de la porte d' entrée, sur la droite, les vélos d' Adria et d' Alco, une énorme malle en osier, un meuble bibliothèque chargé de revues de voyage, d'encyclopédies et autres ouvrages.
Le second niveau du hall d'entrée, surélevé, plus restreint, avait un caractère déjà très intime.
En un bref instant, alors qu'il rangeait son vélo à côté de celui d' Alco, Eridan fut sensible à cette intimité et le choc de cet accueil lui fit du bien.
Adria, de sa voix un peu grave, et si chaleureuse, déchira le silence qui venait un instant de se poser sur les lèvres d' Eridan :
-- " Alors, comme cela, petit frère aux cheveux noirs, tu viens d' Enizolie... Et de quel endroit, précisément ?"
-- D' Enizola, la métropole des Arts et de la Culture. J'habite au bout de la ville, près du parc Bételgeuse, et de la Porte d' Orion. Je travaillais aux Messageries Planétaires, à Enizola, et j'ai décidé de prendre un congé de disponibilité pour tenter une aventure qui me tenait à coeur : traverser le Continent par mes propres moyens, voir du pays, rencontrer des gens... D'ici deux mois environ, je compte bien me trouver à Enolabay pour les fêtes du Tricentenaire de la Révolution Culturelle, atteindre enfin l'extrémité du continent, le cap d' Atarakbay.

-- En attendant, Eridan, tu es actuellement à moins de cent kilomètres du Cap de la Grande Ourse, l'extrémité Nord du continent.
-- Ainsi, dit Alco, tu viens d' Enizola, la cité des mille et une universités, car chaque personne là-bas, dit-on, est à elle seule une véritable université ambulante !
Nous y avions fait dernièrement un séjour de vacances. Ce qui nous a le plus étonné, Adria et moi, c'est le très grand nombre de portes sans serrures dans tous les quartiers d' Enizola, alors que chez nous, pourtant, où règne la confiance, nos portes d'entrée peuvent être fermées à clef.
Oui, nous avons beaucoup aimé Enizola, ses jardins de rêve, ses avenues gorgées de soleil, peuplées de visages souriants et attentifs, ville extrêmement orientale, invitant l' astre du jour, chaque matin, à monter de l'océan pour venir embrasser doucement ses plages et ses promenades...
Trois heures durant, Eridan raconta son voyage, le passage du Grand Chien, le Centaure, la traversée de la steppe entre Uranoza et la Forêt Pétrifiée, l' arrivée à Opus Véga...
Adria et Alco parlèrent du pays des lacs et des forêts, entre Ionitzki et Sprenzka, du caricou, animal mythique des steppes du Nord, qui traversait des légendes et des récits dont les origines se diluaient au confins de la Nuit des Temps et du début d' ER-3. Ils racontèrent aussi leur vie paisible, leur rencontre, encore récente.
En l'honneur de ce garçon vibrant de santé et d'enthousiasme, qui, manifestement, avait un solide appétit, Adria s'était surpassée en matière de gastronomie locale, composant un menu digne d'une cour princière de l'ancien temps. Alco avait monté de sa cave les meilleurs vins du continent, ceux de Tankara, en Neurélabie Méridionale, et ceux de la côte Enizolienne.
Ensuite, auprès de l' âtre d'une gigantesque cheminée, dans la douce chaleur dégagée par la combustion de bûches volumineuses, ils écoutèrent de la musique : le souffle d' Andromède, les Intégrales, Latitude moins 17, Solitude sidérale, L'envers du Cosmos, Météore 42, Retour des Pléiades...
-- Alors, petit frère, dit Adria, n'es-tu donc pas mieux, là, avec nous, bien au chaud, plutôt qu'à la Maison des Jeunes, à te geler sous de méchantes couvertures de la Brigade sanitaire ?
C'est que l' hiver est très long chez nous ; dure neuf mois, peut-être même dix, alors, il nous faut nécessairement beaucoup de réconfort, des visages étrangers tout éclaboussés de soleil tels que le tien pour oublier le froid, la neige, le blizzard ; ne plus entendre dans les faubourgs de la ville, le hurlement des loups et des chiens sauvages à l'époque des jours les plus courts.
A combien penses-tu que le thermomètre descend, ici, Eridan, passé le solstice d'hiver, entre Eiskriz et le cap de la Grande Ourse ?
-- Je ne sais pas, Adria, je n'en ai aucune idée...
-- Soixante dix degrés en dessous de zéro, petit frère ! Mais c'est un record, on voit ça seulement deux ou trois fois par an, en moyenne. Par cette température là, tout s'arrête dans la ville. Plus rien ne roule, tout est fermé. Au dehors, c'est comme dans le Désert Absolu : une personne hors de chez elle est une personne morte.
A plus d'une dizaine de millénaires avant ER-4, alors que notre civilisation actuelle n'en était encore qu'à ses premiers balbutiements, les gens qui vivaient dans notre pays bénéficiaient, si l'on peut dire, de conditions climatiques moins sévères que de nos jours. En effet, notre planète, à cette époque, au moment du solstice d' hiver, se trouvait à sa plus courte distance du soleil, et par conséquent, la limite méridionale de la banquise permanente ne descendait pas jusque sur les côtes de Circadie Centrale, comme de nos jours. Et sur une brève saison estivale, les peuples de la zone froide de l'hémisphère Nord jouissaient d'une semaine d'été supplémentaire.
La situation est aujourd' hui inversée, entre les deux hémisphères, et les étés du continent Austral sont donc plus longs.
-- Sincèrement, déclara Eridan, je suis très touché de votre accueil et de votre gentillesse. Si vous retournez un jour à Enizola, il ne vous sera pas difficile de localiser ma maison : c'est la plus petite, la plus blanche, et la dernière de la rue Haute juste avant la Porte d' Orion s'ouvrant sur le Parc Bételgeuse. Chez Monica, ma mère, et Cyril, mon père, c'est sûrement là qu'il faut aller, à Enizola. J'occupe également une chambre meublée, boulevard du Cygne non loin de la maison de mes parents. Mais si c'est là que vous venez, je vous conseille de prendre dans vos

bagages des tapis de sol et des sacs de couchage. Peut-être même vous demanderai-je de me prévenir à l'avance, car dans mon " antre ", c'est un vrai bazar, et il y a des boîtes de conserve partout.

Dans une demi-obscurité crépusculaire, Eridan s'endormit d'un sommeil profond, et le lendemain matin, après un petit déjeuner très copieux, Alco proposa :

-- Si tu veux bien, Eridan, je t'accompagne jusqu'au cap de la Grande Ourse. Aujourd'hui, c'est mon jour de congé. De toute façon, tu es obligé de repasser par Eiskriz, ce soir. Il n'y a qu'une route pour aller au bout du Cap. La presqu'île est très accidentée, n' a, en moyenne, que cinq à six kilomètres de large, se réduisant en son extrémité en une langue de roches et de terre, un doigt pointé vers le pôle.

-- Cela, c'est une bonne idée, Alco ! J' en suis très heureux. Oh, tu sais, l'aller et le retour dans la journée, c'est parfaitement réalisable. T'as l'habitude de faire des ballades en vélo de deux cent kilomètres ? Tu ne sera pas trop crevé, en fin de journée ?

-- Ne t 'en fais pas pour moi, Eridan, t'as pas vu ma bécane atomique hier, dans l'entrée ? Ici, c'est presque plat, en plus. Alors, les kilomètres, ça défile!

Lors de la dernière saison, par exemple, avec Adria, pendant une partie de nos congés, nous avons fait une virée de huit jours dans le pays des lacs et des forêts, du côté de Ionitzki.

-- Allez, hop, en piste, nous partons...

Il leur fallut à peine plus de trois heures pour atteindre l'extrémité du Cap de la Grande Ourse, par une piste de sable et de cailloux, de galets, de gravillons tassés, très sinueuse, à travers des landes désolées, entre des châteaux de roches granitiques, ou surplombant des falaises abruptes, au-dessus de la banquise disloquée.

Par chance, il n'y avait pas de vent. L'air était presque doux.

-- Alco, j'avais déjà regardé sur la carte avant de venir ici. Tout au bout du cap, la petite route étroite serpente entre les roches, juste avant le modeste complexe touristique de la Grande Ourse, dernier repère de notre civilisation. Au delà, ce sont les montagnes et les barrières de glace, les vagues pétrifiées, le vent chargé de paillettes argentées...

En réalité, le complexe touristique n' a que quelques baraquements en bois, des boutiques de souvenirs, une roulotte de restauration rapide, et, oh ! surprise... une mini-banque automatique.

-- Tu te rends compte, Alco, au bout du monde, sur ce bloc rocheux, en face de la banquise, un tel accessoire de notre civilisation !

Et, s'adressant à la machine, Eridan poursuivit :

-- Quand il n'y a plus de parsécus dans ton ventre, belle mécanique, à quoi ressemble ta musique ? Peut-être au " tut " des crapauds, un soir d'été dans les jardins d' Enizola !

Puis, à Alco, de nouveau :

-- Regarde un peu ce visage sur l'écran, il encore plus joli et plus séduisant que celui de Nat Omega, la présentatrice météo des plages Enizoliennes.

Eridan et Alco rirent très fort comme des enfants turbulents, et firent grand tapage autour de ce robot de la finance. Ensuite, ils s'offrirent un énorme cornet de frites chacun avec deux saucisses de caricou.

Longtemps, ils demeurèrent contemplatifs, silencieux, en équilibre instable sur le dernier éperon rocheux, en face d'une muraille de glace éclatée et effondrée par endroits, projetant vers le ciel d'étincelantes aiguilles. Cette monstrueuse barrière, surélevée au-dessus d'un rivage pétrifié, se disloquait au large dans l'océan en partie gelé. Quelques unes de ses crêtes culminaient à plus de cent mètres d' altitude.

Ils s'en retournèrent, roulant côte à côte, par cette unique piste de la presqu'île.

Un moment, ils entreprirent, à coup de grand braquet, le dépassement d'un cycliste solitaire en tenue sportive, lancé sur une machine de course, et qui avait fière allure.

-- T'as vu celui-là, Alco, on a fini par se le payer ! A mon avis, il ne devait pas être à la hauteur de son équipement... Faire du vélo comme ça, pour moi c'est du chiquet. Ces mecs-là, tout juste s'il leur faut pas la serviette chaude à l'arrivée. J'aurais voulu le voir, cet enfoiré, dans la Forêt pétrifiée...

Tout de même, ce dépassement ne fut pas un jeu d' enfant ! Légèrement distancé, le beau et fier coursier se cramponna à son guidon... Puis, Eridan et Alco furent rejoints, au bout de quelques kilomètres, et pour finir, les deux amis battirent en retraite, virent s'éloigner le coursier, aérien, avec son maillot rayé qui se mit à rétrécir comme un mouchoir d'enfant emporté par le vent...

Pour ce dernier soir à Eiskriz, alors que la grosse bulle de sang coagulé du soleil s'élevait, plein Nord, au dessus de l'horizon, Eridan s'endormit dans le lit douillet de la chambre d'amis : Adria et Alco avaient vraiment été très chic !

*

Quittant Eiskriz, Eridan emprunta la piste touristique d' Ionitzki dont le tracé en direction du Sud-Ouest s'orientait vers les steppes herbeuses de Circadie Centrale, rejoignait des latitudes moins septentrionales.

Ici, pas de forêts, un paysage infini, un véritable océan continental, de terres ondulant jusqu'à l'horizon, accentuant ainsi l'immensité du ciel. Champs de céréales, prairies, terres dénudées, steppes verdoyantes, troupeaux de caricous, et, de loin en loin, quelques exploitations agricoles, bourgades, ou bâtisses de rondins recouvertes de larges galets, habillaient et animaient l'essentiel de ce paysage.

Les caricous, par milliers, regroupés en masses compactes, représentaient dans ce pays plus de 80 pour cent de la faune. Un inépuisable réservoir économique, une richesse pour les gens vivant directement ou non de l'exploitation de ces animaux. La peau que l'on tannait, les cornes, le lait des femelles, les os, la chair, les intestins, tout ce que l'on utilisait pour l'industrie alimentaire, et l'artisanat, était source de revenus divers. Jusqu'au poil de cet animal dont on produisait des pelotes comprimées, trempées dans de la résine, pour la confection d'un fil très ténu mais très résistant.

De toute la population de ces animaux, disséminée entre la Taïgarika et l' Atlas Médian, sur la quasi totalité des vastes territoires de Circadie Occidentale et Centrale, au-dessus de la latitude 45, seule une partie, environ 30 pour cent, était domestiquée et exploitée. Les autres animaux, en majorité, demeuraient à l'état sauvage, peuplaient de grands espaces totalement inhabités encore par l'être humain.

Aux latitudes élevées, durant les mois d'hiver, les troupeaux destinés à l'élevage, pour le lait, la viande de boucherie, étaient parqués dans des étables, nourris de plantes fourragères. Les immenses troupeaux vivant et se déplaçant en complète liberté, se regroupaient, peu à peu, durant les trois semaines précédant l' équinoxe d 'automne, puis s' acheminaient le long du flanc oriental de l' Atlas Médian, vers la Porte de l' Ouest et vers des régions plus méridionales, fuyant les rigueurs de l' hiver. A l'équinoxe de printemps, les caricous repassaient la Porte de l' Ouest. Une migration aussi ancienne que le monde, et que rien ne pourrait interrompre. Mais les frères prisonniers de la civilisation des hommes, en hiver, dans les étables chauffées et conditionnées du Grand Nord, d'une certaine manière, faisaient la grève : les femelles ne produisaient plus de lait, et les jeunes animaux destinés à l' abattage maigrissaient de semaine en semaine...

En trois jours, Eridan put gagner, sans trop de peine, la petite ville d' Ionitzki, à huit cent kilomètres d' Eiskriz, sur la latitude 61° 2 Nord, en dessous du Cercle Polaire. Une ville entièrement construite en bois, avec des maisons basses au toit à deux pentes, massives, rustiques, percées de petites fenêtres carrées à croisillons. Au delà d' Ionitzki, s'étendait sur mille cinq cent kilomètres le pays des lacs et des forêts jusqu'à Sprenzka à l'extrémité de la Circadie Centrale.

A la Maison des Jeunes d' Ionitzki, Eridan rencontra un groupe de cyclotouristes et se joignit à cette bande de Circadiens en vacances s' acheminant vers les lacs.

Huit jours durant, ce fut une équipée inoubliable, emplie de moments intenses, dans la joie de l'aventure vécue en commun, dans l'atmosphère conviviale, de ces auberges de jeunesse qui, beaucoup plus que partout ailleurs, soulevait l'enthousiasme, facilitait les échanges et les contacts, nouaient des liens puissants, et contribuait à la réalisation de projets.

Au camp de la Lyre, dans cette étonnante contrée peuplée de légendes semblant rejoindre la réalité ; chaque arbre tendait ses branches comme des mains vers l'inconnu, et chaque lac délimité par ses rives sombres, imprécises et mouvantes, devenait le lieu magique d'un rendez-vous étrange et presque galant entre l'homme soudainement délivré de sa solitude, et quelque étoile de ce ciel Circadien, s'apparentant un très bref instant à un visage de femme, un visage tel que personne n'en avait jamais vu encore sur aucun monde connu...
Le groupe s'installa ce soir-là, au camp de la Lyre, improvisa une fête musicale en plein air, et chacun, vêtu d'épais tricots de laine et de coupe-vent, put s' enivrer de tout ce que l'air, la lumière des regards et la transparence de l'eau, émettaient. Les rêves les plus fous et les plus inexprimables se levaient, tout vivants, dans une brume orangée, crépusculaire, et l'on ne savait plus alors, si c'était le soir ou le matin, hier ou demain, un autre jour ou le temps qui s'arrête comme un train dans une gare n'appartenant à aucune époque...
L'un des compagnons de route d' Eridan prit la parole :
-- Je vais vous parler du " Trou " autour duquel " Rien " était venu tourner...
Il était une fois un trou. Et dans ce trou, il y avait Tout. Rien arriva au bord du trou et dit : " je ne suis rien, comme mon nom l'indique, et j'ai besoin de tout. " Mais le Trou, qui avait tout, n'entendit rien, parce que Rien ne peut se faire entendre. Alors, Rien tourna autour du Trou, et dans le fond du trou où il y avait Tout, cela tourna aussi...
La pesanteur qui tendait vers l'infini avant que Rien ne se mette à tourner autour du trou, insensiblement, cessa d'être la pesanteur : elle devint la légèreté. Et dans le Trou où il y avait Tout, il n'y eut plus rien. Le trou, même, cessa d'exister....
Rien était devenu Tout, et comme il disposait d'un espace infini, Rien s' étendit, se dispersa. Alors, il y eut tellement de nuit entre chaque petit morceau de ce Tout infini et dispersé, que Tout décida de n'être plus rien. Pour cela, il fallait atteindre le Trou, quelque part, et s'y jeter. C'est ce qu'il fit. Tout redevint Rien, et le Trou s'emplit de Tout.

Pas une seule fois, Eridan, durant ces huit jours, ne ressentit le besoin de communiquer sa pensée. Il ne fit pas écouter à ses compagnons, ses enregistrements, il ne raconta pas les histoires, ni les anecdotes, dont il était pourtant si prodigue. Il ne se sentait plus exister lui-même, parce que la présence de chacun de ses compagnons de randonnée pénétrait en lui. La relation, par les regards, les voix et les visages, devenait un être unique, et cet être-là le contenait, lui, Eridan, tout entier.
Il avait déjà éprouvé cela, dans la discothèque d' Enizola où il s'était rendu la veille de son départ.
Cette expérience étonnante fut très enrichissante pour l'esprit, dans cet espace de vie communautaire entre filles et garçons d'âges divers, de sensibilités différentes, en lequel explosaient cependant de petites folies d'adolescents... Si le souvenir de l' absence originelle de solitude pouvait être retrouvé, il devait assurément ressembler à cela, lorsque nous n'étions encore qu'embryons de poussière de vie dans le ventre de l'univers.

*

Au confins des steppes de Circadie Centrale, dans la zone de transition entre les pays du Nord et les plateaux rocheux situés en bordure du Désert Absolu, Eridan, exténué, avait quitté depuis la veille au soir ses compagnons de randonnée. Il décida de rejoindre le grand terminal routier, à l'extrémité orientale du Macadamroye.
Les trois cent cinquante kilomètres le séparant encore de Sprenzka ne l'effrayaient point. Mais sur ce plateau désolé sans aucun relais, et peut-être même sans une goutte d'eau, sous ce soleil qui chauffait durant la journée, par ce froid glacial qui sévissait la nuit, la solitude pèserait des tonnes sur ses épaules, dessècherait son esprit, pensait-il. La route de ses compagnons Circadiens, lorsqu'on s'était approché des plateaux, devenait différente de la sienne. Il avait donc fallu se quitter. Les Circadiens s' éloignaient vers les forêts de Circadie Occidentale, et lui, Eridan, infléchissait son parcours vers Sprenzka, Bremda et la Porte de l' Ouest.

La séparation avait été difficile, émouvante. Les visages s'étaient très vite évanouis dans la poussière de la piste, car le vent du Nord tout juste levé au moment des adieux dispersa les regards, dilua les voix. Eridan se retrouva tout seul. La transition lui parut douloureuse entre ces jours si intensément vécus, et cette solitude retrouvée qui lui mordait les boyaux.

Autour de l'aire principale de stationnement du terminal routier, les stations de renouvellement énergétique, les blocs pyramidaux des boutiques, les hôtels, les banques et les hangars de réparation, les espaces verts aménagés, composaient une fresque surnaturelle au beau milieu de ce paysage démesuré, semi-désertique, criblé de cratères, hérissé de roches pointues, lavé d'un ciel strié de déjections d'ouragans.

Cependant, jusqu'à l' Atlas Médian, un gigantesque ruban rectiligne sur une distance de quatre mille kilomètres s'étirait entre ce terminal et Bremda, l 'une des quatre plus grandes cités de la planète.

Plusieurs dizaines de " mastodontes " étaient garés côte à côte, ou bien s'alignaient les uns derrière les autres, au centre du parking. Certains arboraient fièrement au-dessus de leur pare-brise panoramique, sur le fronton de la cabine de pilotage, des noms de dinosaures ou d' animaux préhistoriques, inscrits en très gros caractères ouvragés aux vives couleurs : " Tyrannosaure ", Diplodocus ", Brontosaure "...

Ces prestigieuses masses roulantes, articulées en double ou triple attelage pour la plupart, mesuraient bien leurs soixante mètres de long, et allaient bientôt se jeter à très grande vitesse vers l' Ouest, sur le macadamroye, construit au milieu du 17 ème millénaire, avant les plus grandes conflagrations mondiales. En ce temps-là, le macadamroye se prolongeait, au delà de la région des plateaux Circadiens, jusqu'à la Base Spatiale, en plein centre du Désert Absolu.

Ce 30-7 au matin, vers 9 heures, Eridan sortit de l'un des quatre bars du parking, après avoir copieusement déjeuné d'un triple " tornado " au poivre vert, arrosé d' une chopine de vin d' Enizolie. Un long moment, il scruta d'un oeil perplexe tous ces mastodontes immobiles, puis s'avança hardiment, poussant sa bicyclette vers un groupe de chauffeurs à la voix rude et épaisse qui discutaient avec animation.

-- Salut, les mecs ! Y' en aurait pas un, par hasard, qui pourrait me charger avec mon vélo jusqu'à Bremda ou la Porte de l' Ouest ?

Le plus gros et le plus tonitruant des cinq chauffeurs, en combinaison bleue, un nommé Arkogélulh, répondit :

-- Pour ça, mon jeunot, c'est pas notre affaire. Nous, on va pas à Bremda. A deux mille bornes d'ici, on décharge, puis, on file vers le Sud par la mégapiste de Kafricoba, via Aricola et les cols du Kalaharidji. Mais j'ai une super bonne affaire à te proposer, mec ! Demande donc à Maïco la Muette, elle y va, elle, à Bremda. Son " bijou ", il peut bouffer tranquille ses quinze cents bornes par jour, et puis avec Maïco, tu verras, mon p'tit gars, c'est le pied ! Elle cause pas, mais elle a des tas de choses à dire ! Elle est super sympa, elle a peur de rien. Tu parles, avec ses cent quarante-huit kilos de Maïco sur son siège et ses yeux à éteindre tous les chagrins, c'est bien la meilleure de nous tous !

-- Et où la rencontrerai-je, cette Maïco ?

-- Tu vois le bahut, là-bas, le plus gros, celui qui est chargé de troncs d'arbres de la Forêt Pétrifiée ?

-- Oui, je vois, en effet, quel engin !

-- C'est marqué dessus la cabine, on le lit d' ici : " Bébéfoc "

-- Merci, les gars, j'y vais... Salut !

Vu de beaucoup plus près, le bahut de Maïco faisait peur. La cabine de pilotage ressemblait à la tête d'un dragon géant sorti de la fournaise d'un volcan. Un dragon issu de l'une de ces légendes terrifiantes évoquant des univers tout entiers disparaissant dans un trou noir, béant, hérissé de dents pointues et tapissé de ventouses enflammées.

Déjà, Eridan fouillait à l'intérieur de la poche latérale de l'une de ses sacoches, afin d'extraire une carte géographique. Il se demandait bien comment il allait s'y prendre pour expliquer à cette femme qu'il souhaitait se rendre à Bremda.

Tout à l'heure, avec les gars en combinaison bleue, il s'était montré très direct. En général, les chauffeurs routiers qui, régulièrement, traversaient le continent, prenaient volontiers en charge, dans leur cabine, quelque passager occasionnel, histoire de ne pas se sentir seul, de mieux supporter la monotonie des kilomètres et des paysages, de meubler ces heures interminables, agrippé au volant, le pied écrasant la pédale d' accélération, entre les stations parfois distantes d'une journée entière de conduite. Très vite, la conversation s'animait, truculente, joyeuse, tournait autour des mêmes sujets. Et parfois, aussi, quelques drames, des séparations, des trahisons, des interrogations… Mais ces confidences ne " venaient sur le tapis " qu'à l'occasion d'une relation de confiance et de communion réciproque.

Mais, avec Maïco, Eridan ne savait comment s'y prendre. Maïco était une femme, une très grosse femme, et muette de surcroît ! Alors, une " entrée en matière " s'imposait afin de " présenter les choses ".

Eridan eut une idée : il aborderait Maïco un peu comme s'il était lui aussi muet... Mais muet tel un jeune enfant ne sachant pas expliquer qu'il s'est perdu. Il se faisait tout un film dans sa tête : de son sourire le plus innocent et le plus charmeur, presque avec une timidité calculée, en quelques gestes du doigt sur la carte, et, bien sûr, montrant son vélo, il parlerait ainsi à Maïco, la convaincrait de le charger. Le plus difficile, pensait-il, ce serait de " meubler " les quatre mille kilomètres... Environ trois jours et deux nuits. La nuit, ça ne compterait pas, puisqu'il dormirait. Mais le jour, que raconterait-il à Maïco ?

Les arrêts dans les stations, l'océan continental des steppes Circadiennes, la luminosité aveuglante du ciel, la brume argentée qui tremble dans le lointain, les mirages, le grondement sur le macadamroye... Maïco la Muette, Maïco et ses cent quarante huit kilos ! Quatre mille kilomètres. Dans quel guêpier Eridan se fourrait-il donc ?

Il avait le nez presque collé sur la carte, lorsqu'il sentit une main sur son épaule... Une main énergique et affectueuse à la fois.

Alors, se retournant, il aperçut Maïco. Elle était là, tout près de lui, et souriait, riait presque. Eridan n'eut pas besoin de poser son doigt sur Bremda. Elle avait tout de suite compris. Eridan voulait aller à l' Ouest.

D'un geste, un tout petit geste à peine perceptible, elle lui fit signe de monter sur le siège du passager, à plus de deux mètres du sol. Elle souleva le vélo comme elle se serait saisi d'une plume d'oisillon, le fixa, l' arrima derrière la cabine.

Vingt points lumineux au moins apparurent sur le tableau de bord. Un ronronnement de félin, très doux, se fit entendre. " Bébéfoc " glissait déjà sur la chaussée brillante, puis s'élança progressivement sur la voie centrale de circulation. Au bout de cinq minutes, Eridan jeta un coup d'oeil sur le compteur qui affichait 272... Pas une seule vibration ! C'était le pied ! Arkogélulh n'avait rien exagéré...

Maïco posa délicatement le bout de son énorme index sur une touche, quelque part sur le tableau de bord : l'ensemble stéréophonique sollicité sur le programme " variétés ", de l'une des radios périphériques se mit en marche. La chanson était très belle, les paroles toutes simples.

En trois ou quatre mimiques très expressives, Maïco et Eridan échangèrent leurs impressions sur la chanson. C'est ainsi qu' Eridan découvrit le langage de Maïco. Maïco parlait avec les mains, les yeux, les doigts, le visage, les mouvements de son corps ; elle se tortillait, se contorsionnait, sans aucune vulgarité, presque avec légèreté. En trois jours et deux nuits, Eridan allait apprendre à la traduire...

En dépit de son handicap, cette femme ne pouvant produire de sons articulés, ressentait un immense besoin de communiquer. Et ce besoin, chez elle, dépassait largement celui du commun des mortels. Cela se lisait directement dans son regard, et les traits de son visage s'en trouvaient accentués à tel point qu'aucune de ses sollicitations ne pouvait laisser indifférent. Un enthousiasme délirant, une gentillesse extraordinaire, un perpétuel récital d'expressions nuancées, tout cela explosait littéralement de sa personne, de la tête aux pieds.

Dans toutes les stations, dès que Maïco poussait les battants de la grande porte d'entrée, c'était le délire : tous les chauffeurs présents se retournaient, se levaient de table pour l' accueillir.

-- " Eh, mec, regarde un peu qui c'est qui s' radine...", entendait-on fuser.

Selon son habitude, elle commençait par payer un verre à tout le monde. Suivaient alors tout un répertoire de petits sons gutturaux, très drôles, des pantomines, des gesticulations, à se taper le derrière par terre sans pouvoir s' arrêter de rire.
L'aire de repos de Sprenzka, distante de seulement trois cent kilomètres, ne devait pas être le prochain arrêt prévu par Maïco. Peut-être, afin de mettre Eridan dans l'ambiance des relais routiers, et parce qu' il était intimidé, Maïco décida, deux heures environ après avoir quitté le Terminal, de faire halte à la station de Sprenzka. " Bébéfoc " devant le grand Restoroute de la station.
Maïco, comme d'ordinaire, fut accueillie par des huées d'enthousiasme, puis, une grosse voix s'éleva, jaillie de la poitrine d'un grand escogriffe de deux mètres de haut :
-- Eh, Maïco, voilà-t-il pas que tu les prends au berceau, maintenant, les beaux gosses ?
Et, posant doucement sa main sur l'épaule d' Eridan, avec son langage bien à elle, fit comprendre au grand type qu'elle l'avait dégoté au beau milieu des dinosaures supersoniques et qu'il voulait aller à l' Ouest...
Tous la comprirent et l' escortèrent jusqu' au bar.
Maïco et Eridan s'assirent autour d' une grande table commune qui tanguait comme un bateau ivre pris dans la houle, tant ceux qui animaient cette table se poussaient, s' esclaffaient et jouaient des coudes. Maïco fit claquer ses doigts, émit un petit sifflement aigü, et le serveur apporta le plateau-repas, une bouteille de vin d'Enizolie et une boîte de gros cigares roulés à la main dans des feuilles de " kif ".
Pendant tout le repas, ce furent des éclats de rire, de très grosses blagues, bien salées, de longues rasades de vin, une multitude de tonalités musicales jaillie des appareils à pièces, et le rythme des conversations, la truculence des accents, l'éblouissement des lumières colorées dans la salle, une avalanche de visages et de regards... Quelques confidences étonnantes aussi ; l'intimité, la simplicité, l' intensité d'une relation sans avenir mais étrangement emplie d' éternité.

Eridan dormit dans la couchette aménagée au-dessus de la cabine de pilotage ; Maïco, elle, ne s ' octroyant que quelques heures de repos dispersées tout au long de la journée ou de la nuit, sommeillant, assise, la tête dans ses bras posés sur le volant. Même dans ces moments-là, elle demeurait aussi expressive, terrassée par ce sommeil de géant turbulent racontant encore, à son insu, des histoires de nains avec ses doigts.
Dans l'immensité du paysage, le camion de Maïco sur le macadamroye n'était plus qu'un insecte métallique, brillant sur une longue cicatrice grise, se mouvant lentement entre les ondulations et les plis difformes d'une peau de terre ocre brûlant sous un ciel d'été continental. La cicatrice n'était pas celle d'une plaie démesurément longue courant sur l'épiderme de la planète mère, parce qu'on ne blesse pas la terre en inscrivant sur sa peau un tel lien de communication entre ses habitants. C'était la cicatrice relais d'une opération de chirurgie géographique et humaine.
Entre les pauses casse croûte et les arrêts renouvellement énergétique, lorsqu' Eridan, absorbé dans ses pensées, devenait silencieux, Maïco le regardait droit dans les yeux et le poussait affectueusement du coude. Aussitôt, Eridan désertait ses rêves, descendait de ses planètes et jetait son regard sur des traces et des attentes qui n'en finissaient plus de sourire...
Alors, en même temps, Maïco partait d'un grand éclat de rire, claquant comme la peau d'un tambour, faisait trembler les vitres du camion. Maïco tendait à Eridan un gros cigare tout tordu, un briquet expulsant une flèche bleue, et appuyait sur un bouton, d'un léger coup de doigt. Un orchestre explosait, des rythmes fous, des sons entremêlés, des mélodies sulfureuses déchiraient un silence qui durait depuis trop longtemps.
-- Ce sont tes enregistrements, ça, Maïco ?
Elle fit signe que oui. Elle appuya encore sur d'autres boutons, fit défiler plusieurs morceaux.
-- Voilà de la vraie musique, Maïco ! C'est cosmique, ça te prend aux tripes, je ne sais plus quoi te dire, Maïco. De ma vie entière, je n'ai encore jamais entendu une musique pareille !
Maïco, agrippée au volant, se trémoussait sur son siège, ses yeux tournoyaient ; d'une main, elle lâchait le volant, faisait claquer ses doigts... Puis elle propulsa son camion sur la voie rapide, à gauche, quelques kilomètres durant... Résultat officiel de ce petit raid improvisé : 324 au

compteur. Record battu. La liste des précédentes " pointes ", avec les dates, était suspendue au bout d'un petit pompon qui dansait dans le coin supérieur gauche de la cabine.
Depuis ce pompon jusqu'à l'autre extrémité de la cabine, comme une corde à linge, un fil était tendu, présentant, fixées par des épingles, de petites figurines bizarres, délicatement façonnées et colorées. Ces personnages minuscules avaient été finement travaillés dans une sorte de pâte qui devait durcir en séchant.
Interrogeant Maïco du regard, Eridan obtint très vite la réponse : d'un geste du pouce vers l'arrière, Maïco désigna le chargement, se frappa l'index sur la poitrine et entreprit avec ses doigts quelques mouvements délicats et harmonieux. Eridan comprit alors que Maïco façonnait elle-même ces petits personnages, avec de la pâte obtenue par traitement du " bois " des arbres de la Forêt Pétrifiée. En effet, il se souvint que l'on tirait, à l'occasion, de cette matière première, une pâte très souple, parfaitement adaptée aux modelages, artistiques ou utilitaires, tels que bibelots, épingles à cheveux, couverts, petits jouets, marionnettes, et autres " amuse touriste ".
Les sujets de Maïco étaient si finement modelés que l'on en percevait des détails de l'ordre du millimètre carré. Comment donc cette femme aussi imposante par sa stature, aux doigts si épais, pouvait-elle s'y prendre pour produire de telles miniatures, donner à chacun de ces visages autant de drôlerie et d'étrangeté ?
-- S'il y avait beaucoup d'artistes comme toi de par le monde pour modeler dans la pâte à bois de la Forêt Pétrifiée, je crois bien que ces arbres au tronc de verre et de marbre disparaîtraient les uns après les autres, s' exclama Eridan.
-- Tiens, il y en a un , là, le petit rigolo au nez en trompette et aux yeux malicieux, il est vraiment tordant ! Et si je lui inventais une histoire ? Si je lui donnais un nom ? Tu veux bien, Maïco ?
Tu vois, lui, c'est Adeneb, le clown de l’ école. Et moi, je suis le professeur Planchepensée, je tiens un énorme paquet de copies dans ma main, je prononce un discours de circonstance avant d'annoncer les résultats de la « composition d' amour ».
Puis Eridan se lança selon son inspiration dans une histoire en laquelle son petit personnage fut en définitive le lauréat de la « composition d’ amour » :
« le censeur des études, très solennel dans son costume raide vert bouteille, assiste à la proclamation des résultats. Il a ce ton badin, ôtant ses gants beurre frais, pour me dire : " Eh bien, cher ami, allez-y !"
... Premier, 19 sur 20, Adeneb qui passe ses journées, quand il ne fait pas rire, à jeter des cailloux dans les mares, pour voir jusqu'où vont les ronds... C'est la copie la plus émouvante. Ses mots ne sont pas seulement des mots, ses mots sont la vie dont tout le monde rêve mais que personne ne construit réellement.
Puis, s'adressant au petit personnage, et regardant Maïco, Eridan poursuivit :
-- Adeneb, fais rire Maïco, dis-moi les noms des planètes dont tu as déchiré les voiles de tristesse...
Et lorsqu’ Eridan eut terminé son histoire, il dit à Maïco :
-- Alors, mon histoire t’ as-t-elle plu ?
Pour toute réponse, Maïco appuya sur un bouton, et le début de l'histoire d' Eridan coula dans la cabine, rehaussé par une technologie acoustique qui faisait vivre la voix du narrateur comme une respiration rythmée, issue des profondeurs de son être.
-- Tu l'as donc enregistrée ?
Maïco, tout à coup, eut un bref instant de tristesse dans ses yeux. Sur la ligne de l'horizon, encore très lointaines dans la limpidité et le scintillement de l'air, apparurent les tours de Bremda, ombres grises, géométriques, à peine discernables, au-dessus d'une tache brune diluée dans la transparence d'une légère brume tremblotante…
Cette infinie tristesse d'un instant si bref, très vite évanouie dans l'émergence d'un sourire bon enfant, semblait cependant venir d'interrogations et de diverses raisons, peut-être très secrètes, totalement indépendantes de l'inévitable séparation, quoique directement reliées à l'histoire même de Maïco, une histoire qui n'arrêtait pas d' avoir des histoires.

Eridan le sentit, et jusqu'à la fin, il se prépara à ce qu'il allait découvrir de Maïco, dans un faubourg de Bremda, et qui allait entrer en lui, le submerger, faire vaciller ses certitudes.
A présent, les tours avaient des yeux, elles se dressaient, étincelantes, au-dessus des hangars et des entrepôts. De longs bâtiments d'habitation formaient de gigantesques ceintures, et, cette fois, à l'horizon, se profilaient les crêtes ciselées, les dômes, les bosses de l' Atlas Médian. Dans le prolongement de la ville, noyée de poussière de lumière, apparaissait une petite échancrure qui semblait couper en deux le ruban de roches de l' Atlas. C'était la Porte de l' Ouest.
C'est donc vers quatre heures de l' après-midi, le troisième jour, que " Bébéfoc", au bout de quatre mille kilomètres de traversée continentale, modéra sensiblement son allure, au large des faubourgs encore lointains de Bremda. Maïco avait bien aperçu le bourrelet de l' Atlas, sur la ligne de l'horizon, ainsi que les ombres grises des tours, et, à compter de ce moment-là, ç' en était fini, des records de vitesse, plus question de lancer le camion sur la voie de gauche et de fanfaronner. A 120 kilomètres heure seulement, Maïco se mettait dans le sillage de la séparation, mais à quoi bon se traîner sur le macadamroye ?
Maïco emprunta la bretelle de sortie vers la station de Bremda, et, avant de descendre du camion avec Eridan, elle prit une carte de la région, posa un doigt sur l'emplacement de la Porte de l' Ouest, releva le doigt et le dirigea sur la poitrine d' Eridan. Puis, elle désigna le chargement, montra un autre point sur la carte, tout près de Bremda, un centre industriel. Et pour finir, elle remit son doigt sur la tracé du macadamroye : Eridan comprit alors que Maïco ne s'attardait pas à Bremda et repartait vers la Circadie.
Eridan voulut l' inviter à prendre un dernier verre au bar du restoroute, mais Maïco déclina l' offre... Alors ils se quittèrent, et cette fois c' était Maïco qui regardait longuement la carte...

*

Dans ce faubourg de Bremda, tout proche de la station, Eridan s' arrêta à la porte du premier bar venu. Il s'avança jusqu'au comptoir, demanda une bière locale. Il fut immédiatement servi par un garçon à nœud papillon et petit gilet, avec un empressement sans aucune convivialité qui lui rappela l'automatisme des robots serveurs dans les grandes stations du macadamroye.
Le garçon paraissait absorbé, allant, venant, d'un bout à l'autre du comptoir, rinçant les verres, ouvrant des bouteilles, ramassant les tasses vides , et son regard inexpressif son visage mécanique, ses lèvres sans mouvement, participaient à cette absence de l' être qui, au delà d'une agitation de marionnette, révèle toute la sécheresse, l'indifférence et l' absurdité du monde.
Eridan aperçut près du comptoir un grand type sec, élancé, seul, attablé devant un verre vide, mal débarbouillé, ébouriffé, vêtu d'une combinaison grise tachée de graisse, et, un peu plus loin, à une autre table, une fille très pâle et très maigre, également seule, en blouson et pantalon, qui sirotait à petites gorgées un liquide brunâtre, suçant le bout d'une paille. Son visage osseux, son nez, assez long et tout recourbé, son bec de lièvre au dessus d'un menton triangulaire, lui donnaient l' apparence d'un grand et long insecte immobilisé dans l'absorption d'une nourriture gluante.
Eridan s'adressa à la fille :
-- Dis-moi, petite, où peut-on trouver le plus proche office du tourisme, ici ?
La fille l ' observa un instant, parut surprise, presque dérangée, inquiète, et de cette absence de l'être rigoureusement identique à celle du garçon serveur, entr'ouvrant des lèvres décolorées, répondit :
-- Monsieur, il n'y a pas d'office du tourisme, ici. C'est pas un coin pour passer des vacances. A tout hasard, demandez à l' officier de la Garde Civile qui vient tout juste d'entrer dans le café, peut-être qu'il vous indiquera le centre d'hébergement des itinérants.
Eridan demeura cloué sur place : c'était bien la première fois de sa vie qu'une fille de son âge l' appelait " monsieur ". En Enizolie, le tutoiement était de règle, dans la quasi totalité des relations. On n'employait le " vous ", que dans les relations impersonnelles, la correspondance d' affaire ou administrative. Parfois avec des personnes très âgées.

Eridan, tout à coup, dans ce bistrot de faubourg gris et sale, sentit monter en lui une nausée, il avala sa bière tiède, paya, ressortit, enfourcha sa bicyclette et s'en fut à travers les rues.

Sur le 46 ème Nord, Bremda s'étendait démesurément, sans architecture identificatrice, sur plusieurs paliers de rocheux précédant les premières pentes orientales de cette partie de l' Atlas Médian. Mais ici, l'on n'indiquait point la latitude, Eridan le remarqua lorsqu'il se retrouva tout à fait par hasard en face du bâtiment de la gare centrale.

A seulement trente kilomètres de la Porte de l' Ouest, Bremda était une très grande ville industrielle, commerciale, bâtie le plus souvent en hauteur, à en juger par le nombre de ses tours de verre et de métal, constituant un coeur de ville, assis sur un plateau surélevé, ses gigantesques bâtiments évoquant les paquebots traversant l'océan avant la Nuit des Temps, en ER-1. Par dizaines, les uns à la suite des autres, en ceintures, en carrés, en triangles, des immeubles d'habitation d'une vingtaine d'étages imposaient au regard de l'étranger, ces longues coursives superposées, d'étage en étage, véritables rues dont les plus hautes, les dernières, ressemblaient au " poulailler " des théâtres populaires. Très peu d'espaces verts, à peine quelques squares agrémentés de végétation synthétique, des terrains de " Stirk-bole " mal entretenus, de loin en loin, dispersés dans les différents quartiers de la ville, c'était là l'essentiel, semblait-il, d'une politique d'aménagement du territoire.

Un brouillard d' altitude épais, jaunâtre, traversé par la lumière de l'été continental, recouvrait toute la ville, depuis la fin de l' après-midi. Autour de la ville, s'étoilait un immense réseau de voies de communication anarchique, comme une toile d'araignée déchirée aux dimensions colossales, dont les fils principaux atteignaient jusqu'en leurs extrémités, les fonderies, les centres sidérurgiques et les usines.

Au centre d'hébergement des itinérants, Eridan se présenta alors que la nuit tombait sur la ville. Dans le vaste dortoir, il chercha une place encore inoccupée, avisa un lit de camp, y posa ses volumineuses sacoches de toile, son sac, son blouson, en vrac. D'un bout à l' autre du dortoir, plusieurs dizaines de ces lits de fortune, alignés en rangs serrés, invitaient leurs occupants à cette pause si nécessaire entre deux journées de voyage.

Sacs à dos, balluchons, vêtements, équipements de montagne, cartes, appareils de photo, toiles de tente empaquetées, sacs de couchage, lampes de poche, encombraient les lits, débordaient des étagères, s'accumulaient, inégalement, en vrac, dans les allées, entre les lits.

Cris, conversations, visages de filles et de garçons, éparpillés dans cet immense hall de nuit de l'itinérance, tout cela, ensemble, entrait dans la composition d'une fresque qui éclaboussait le regard de toute la violence de ses coups de pinceau, de la diversité de ses images. Et cette fresque de l'itinérance s’accompagnait d'une multitude de sons, du " battement de coeur de pieuvre " de ces structures

musicales jaillies des mini chaînes. La condition humaine, ici, entrait par effraction dans la maison des certitudes usées, en transhumance vers des horizons d'incertitude et des chemins d'espérance.

Après un brin de toilette, Eridan, dans la grande buanderie commune, utilisa l'un des caissons laveurs individuels. Il retira de l' alvéole son linge tout propre et tout sec, puis descendit à la cantine située au rez-de-chaussée du bâtiment de l' Auberge. Pour un parsécu et demi, il prit un plateau-repas qu'il déposa sur une table de quatre personnes.

Un garçon de son âge, en face de lui, engagea immédiatement la conversation.

-- T' as l' air paumé, mon vieux ! T 'en fais pas, ici, on passe seulement... Je m' appelle Irkou, je suis de Borakal. Je fais du " turbo-stop ", depuis Eiskriz où demeure ma soeur aînée et son compagnon. J'ai l'intention de traverser tout le continent, jusqu'au Cap Sud, au niveau du 17 ème parallèle de l'autre hémisphère. De là, je chercherai une place à bord de l'un de ces avions de la Brigade Sanitaire ou Civile qui font la navette entre la base Sud, Cabo Verdi, et le continent Austral, la terre des Hommes Primitifs.

Nous sommes, ce jour, le premier du huitième mois, il faut que j' arrive là-bas avant la fin de l'année, au moment du solstice, quand l'autre bout de la planète est éclairé par le soleil, et que les petits hommes à fourrure grise vivent, chantent, travaillent et jouent dans la lumière de l'été. Et toi, comment tu t' appelles ?

-- Eridan, je viens d' Enizola, je fais la route en vélo par le Nord, entre l' est et l'ouest...
-- Quoi, t 'as parcouru dix mille bornes en bécane ?
-- Non, pas vraiment... Une partie seulement. Entre Opus Véga et Eiskriz, j' ai pris le Métromnibus, et, de Sprenzka à Bremda, j' ai trouvé une fille qui m' a chargé dans son camion et j'ai roulé sur le billard des dinosaures supersoniques.
-- Pas mal, et tu vas où ?
Vers l' Ouest, jusqu'à la pointe rocheuse d' Atarakbay où je pose mon pied sur le dernier promontoire surplombant l' océan. C'est un programme, cela, pas vrai, Irkou ?
-- Oui, il te reste encore trois mille six cent kilomètres. Tu fais combien par jour en moyenne ?
-- Cela dépend... cent cinquante minimum, jusqu' à trois cent cinquante au plus. A la fin du mois, si tout se passe bien, j' y serai. Mais ce n'est pas tout, je compte séjourner quelques jours à Enolabay, au moment des grandes fêtes populaires du Tricentenaire de la Révolution Culturelle. Puis, je m'embarquerai en aéroglisseur pour Ontario et j'envisage la traversée du Petit Continent.
Dis-moi, Irkou, que manipules-tu avec tes doigts ?
-- Un photo enregistreur numérique miniaturisé qui garde en mémoire des centaines d'images. Le réglage se fait automatiquement ; ainsi, personne ne me voit en train de photographier les gens. J'enregistre leurs visages, leurs comportements, leurs attitudes, leur drôlerie, quelques instants authentiques pris sur le vif de leur vie. Mais je ne saisis que des visages ou des silhouettes de femme, ou bien, des enfants, des vieillards, des infirmes, des vagabonds, toutes les personnes de ma famille, mes amis, dans chacun des moments de leur vie qui m'émeuvent le plus.
Chez moi, à Borakal, si nous avons un jour l' occasion de nous y retrouver, je te montrerai la collection que je me suis constituée. J'ai un laboratoire dans lequel je me livre à des mixages, des arrangements, des montages, des truquages, je compose des portraits surréalistes, je réalise d' étranges et d'étonnants rapprochements ou associations entre diverses expressions de visages, je crée des images, des mouvements qui déconcertent, j'invente un autre monde à ma façon, je passe des heures dans ma galerie de portraits : c'est le rêve absolu, l' orgasme émotionnel, en quelque sorte...
-- Et cela t' es venu comment, cette idée géniale, Irkou ?
-- Oh, ça fait à peine deux ans... Après avoir lu une étonnante histoire de cosmonaute parue dans une revue de jeunes, Kosmolyric. Un très beau texte, écrit par une jeune fille de l' Ouest dont le nom n'était pas mentionné, sinon les initiales ; T. A. D' ailleurs, j'ai conservé la revue. Je te ferai lire le texte.
Irkou marqua un temps d'arrêt, puis reprit :
-- C'est sans doute la première fois que tu t' aventures aussi loin. Lorsque tu t'es assis, là, en face de moi, j'ai tout de suite compris que tu avais besoin de réconfort.
Ici, à Bremda, tu es encore dans le monde de l' Est. A la frontière, puisque Bremda, à l'extrémité de la Circadie Occidentale, est le dernier bastion, de taille, évidemment, de la civilisation orientale. Mais l'on y sent l'influence de l' Ancien Monde, celui de l' Ouest.
De l'autre côté de la Porte de l' Ouest, tu verras, Eridan, c'est le monde des réalités concrètes, des valeurs traditionnelles, des repères et des références, de la loi de l' argent, de l'individualisme, de la compétition, un monde artificiel. Et ce monde là a pourtant connu la Révolution Culturelle qu'il fête dignement, avec éclat, depuis trois siècles. Le monde de l' Ouest aime les commémorations, les spectacles, les représentations qui lui donnent l'illusion d'exister, et lui permettent surtout de s'affirmer comme étant le meilleur, le plus développé des mondes. Il a perdu son authenticité, il s'est noyé dans les contrefaçons et les impostures. De l'autre côté de l' Atlas, Eridan, on boit sans soif, on mange sans avoir faim, on se gave la cervelle de toutes les littératures possibles et imaginables, on est submergé d'information, de publicité, on consomme, on utilise, on jette, on vit en gris, on ne sait même plus ce qu'est la richesse ou la pauvreté, depuis que le " collectivisme éclairé ", issu de la Révolution Culturelle, a nivelé les inégalités. La solitude, les infortunes du coeur, les infirmités physiques et mentales, les maladies incurables dont on continue de mourir malgré les progrès de la médecine, les

incertitudes, l'instabilité des relations, les drames individuels, tout cela sur fond de Brigades Sanitaires, de troupes d'intervention sociale, de gardiens de la Loi, de loisirs organisés, avec les offices de " messe populaire ", un quotidien omni écrasant ; participe à la marche forcée de ce système collectiviste, matérialiste, libéral quand cela l'arrange, qui, beaucoup plus qu' à l' Est, conditionne l'individu...
L' Ouest, Eridan, n' a pas fait un bon apprentissage du collectivisme. Il est tombé dans le piège des certitudes qui rassurent. Il s'est laissé, au delà du plus grand sursaut de l'histoire, la Révolution Culturelle, étouffer, étrangler entre les bras, dans les mâchoires d'un système parfaitement organisé mais incapable de **reconnaître** l'individu, la famille, le clan, le groupe ethnique, l'espèce humaine elle-même, dans son authenticité, sa beauté originelle, son essence...
Et tous ces gens qui galopent du matin au soir, la nuit, l'hiver, l' été, ces " guignols articulés ", ces boutiques où l'on ne vend que du superflu, ces tonnes de produits alimentaires sur les étalages et dans les rayons des grandes surfaces, ces panneaux publicitaires qui couvrent les murs aveugles des immeubles, ce nombre impressionnant de bouquins, de prix littéraires, de grands succès populaires, dans les maisons de la presse, les librairies ; ces interminables séries télévisées ou feuilletons à rallonge, oui, c'est tout ça, l' Ouest, mon pote ! Et ça commence ici, à Bremda, la quatrième ville de la planète.
Mais si tu évolues, si tu voyages, si tu demeures dans la mouvance des Auberges de Jeunesse, des cantines populaires, des centres d' hébergement et des relais routiers, alors tu ne quitteras pas ton Enizolie, ni les steppes de Circadie, ni l'embouchure de la Taïgarika, ni Eiskriz et le Cap de la Grande Ourse, l' Est, le monde du rêve, de l'imagination, de l'espace relationnel où règne cette convivialité qu'on ne retrouve peut-être qu' au Pays des Atalantes.
Cependant, Eridan, n'oublie jamais ceci : lorsque tu atteindras le pays aux mille visages, la Neurélabie Océanique, le finisterre, les vignes de Tankara, au hasard de quelques étonnantes rencontres, très certainement, sous la pluie ou le soleil, tu te diras qu'au fond, les pays de l' Ouest ne sont ni pires ni meilleurs
que tous les autres pays du monde. Ils sont seulement différents...
La solitude n'est jamais absolue, comme dans les déserts, les steppes inhabitées, les pistes défoncées de la toundra, la Forêt Pétrifiée, les cols du Centaure...
Il y a tellement de visages qui savent déchirer la solitude, dans les pays océaniques, les villages de l' Altiplano, les plaines de Neurélabie ! Et ces visages là se moquent des références, d'où tu viens et de ce que tu as fait dans ta vie...
-- Irkou, j'entrevois cependant une similitude qui relie tous les êtres de ce monde, et qui, en même temps, les sépare : personne n' éprouve durablement la conscience aiguë de l'existence de l' autre, ni ce bonheur absolu et cette sensation de bien-être vécus dans un moment privilégié de relation intense. Le lien existe réellement, mais il se dilue très vite dans la perte de la conscience de l'existence de l' autre, et par cette perte, les êtres sont donc séparés. Alors, l'instant vécu et partagé devient comme un chocolat glacé, goûté, sucé, et trop vite englouti ; il se dimensionne dans ce qui est perceptible, directement ressenti, il se démarque à notre insu de ce qui participe à l'évolution de l' esprit humain, et qui est issu de l'essence même de cet être vrai que nous fûmes, à l' origine, dans la poussière et la lumière de l' Univers...
-- Arrête, Eridan, si je continue à t' écouter, je vais devenir comme un de ces "yoguns" des steppes continentales... Et tu crois que tu peux arriver à ressentir tout ça, toi, quand tu culbutes une fille ?

Au dortoir, Irkou montra à Eridan la revue, " Kosmolyric ", en date du 17-3-634, dans laquelle avait été publié le texte de la jeune Neurélabienne, " Le Cosmonaute ".
Effectivement, tout en bas du texte, illustré par un dessinateur anonyme, ne figuraient que les initiales : T. A. Sur la page de gauche, à côté du texte, un bref commentaire présentait les textes sélectionnés. Le critique littéraire n'avait pas manqué de souligner l 'idée qui se dégageait du texte : cette volonté, de la part de l'explorateur condamné, de transcrire un message alors qu' en toute probabilité, ce message ne serait jamais lu...
Eridan, lui-même, profondément ému, fit part à son compagnon de ses impressions :

-- Ce qui m'étonne, après avoir lu le texte, c'est cette détermination du prisonnier de l' espace, dans un habitacle si exigu, une cabine de sauvetage, qui le pousse à écrire encore dans son journal de bord, alors qu'il sait qu'il va mourir, et que rien, absolument rien de ce qu'il a écrit ne sera découvert. Son message va donc errer dans l'espace, indéfiniment, et lui-même également. A mon avis, dans une certaine mesure, il doit croire ou espérer en l'existence d' un Créateur... et se dire, au fond de lui, que rien de ce qu'un être peut exprimer de son vivant ne sera jamais perdu.

Irkou, à son tour, intervint :

-- La jeune fille, dans une phrase de son texte, fait référence à un illustre savant, Einstein, qui vécut vers la fin de cette époque ER-1, si lointaine, aux confins d'un " gouffre historique " d' un million d' années. Il faut croire que les découvertes de ce savant n'ont pas été perdues dans le chaos et la stagnation d' ER-2, puisque son enseignement a pu traverser la Nuit des Temps, au fond d'une cavité souterraine ou d'un bunker, dans le Massif Epargné.

Nous devons notre civilisation à ces quelques dizaines de milliers de survivants dont certains ont rassemblé, enfoui, d'inestimables trésors de connaissance... Ils étaient, eux, les " cosmonautes " d'un vaisseau qui s'appelait " La Terre ", ils savaient qu'ils allaient mourir, ils n'étaient pas les auteurs de ce qu'ils transmettaient ainsi à d'hypothétiques descendants, mais ils ont fait comme le cosmonaute de la jeune Neurélabienne, ils se sont " projetés " dans l'inconnu, espérant en dépit d'une situation intenable, l'existence d' un Créateur.

La jeune fille dit : " sur notre monde, existent déjà plusieurs centaines, voire des milliers de langages... "

Sans doute évoque-t-elle cette période contemporaine, située avant l' An Zéro, et qui était encore l' ère du monde désuni où l'on parlait effectivement de très nombreuses langues sur la planète. Aujourd' hui, le ciment qui relie toutes ces langues a fait naître une nouvelle littérature, les gens se comprennent, mais chacun de nous est le créateur de son propre langage, intraduisible parfois, comme celui du cosmonaute ; inaccessible parce qu'il ne trouve jamais d'interlocuteurs pour le recevoir.

En somme, son cosmonaute vit son aventure en fonction de la réalité de son environnement, comme nous vivons nous-mêmes notre expérience, incluse dans une " bulle " séparée de toutes les autres bulles.

Et pour finir, il y a ce terrifiant aveu : " tous ces visages se sont perdus, il a bien fallu que je le reconnaisse... " C'est cela, la mort totale : la perte de tous les visages, pour l ' égaré de l' espace ; c'est ce qu'il y a de plus poignant dans le texte. A moins, comme tu le dis, Eridan, que ce message puisse être retrouvé par quelque Créateur...

Eridan et Irkou rencontrèrent un autre garçon, Abel, qui venait d' Enolabay. Ce dernier séjournait présentement à Bremda, car il venait, en ce début de l'été 636, de faire la connaissance de Vilica. Mais Vilica n'avait encore jamais quitté Bremda, où elle vivait avec ses parents au dernier étage de l'une des tours du faubourg Nord.

Abel, étudiant en climatologie, était arrivé à Bremda vers la fin du 6 ème mois, et devait effectuer des recherches d' archives météorologiques à l' institut géographique de cette ville. Dans un bar bruyant du quartier de la gare, alors que " Météore 42 " explosait et vibrait de toute son orchestration dans la caisse de résonance du Digital à pièces, il avait rencontré Vilica, assise devant une tasse de café, fumant une cigarette. La présence de cette fille, selon son expression, " si chic et si classe ", en ce lieu bruyant et vulgaire, l'avait ému au point qu'il n'hésita pas un seul instant à l' aborder. La suite, Abel la résuma en quelques phrases à ses nouveaux compagnons de chambrée.

-- Elle avait, à la naissance du cou, une petite tache de son, et ce signe-là s'inscrivait très bien dans l'extrême délicatesse de sa féminité, et tout de suite, je l' ai aimée...

Vers la fin du mois présent, nous partons tous les deux, Vilica veut bien vivre avec moi à Enolabay, et je chercherai un travail tout en poursuivant mes études. En attendant le départ, je dors ici, au centre d'hébergement. Les parents de Vilica m'ont très bien accueilli, cependant, par délicatesse, et parce que leur logement est très petit, nous nous voyons dans la journée en des lieux relativement discrets.

Les trois garçons occupaient les lits de la travée centrale, et, à cet endroit régnait un indescriptible désordre. En dépit de l'heure tardive, les bruits ne diminuaient pas d'intensité, les conversations se croisaient encore, mêlant les accents de tous les pays du continent. Des groupes de nouveaux arrivants envahissaient les travées, escaladant de véritables barricades de bagages.
Irkou proposa à ses deux compagnons une partie de cartes, un jeu d' " esbrouffe " où le plus malin encaissait les mises. Il déclara :
-- Celui qui gagne, il paye le déjeuner demain matin, et il garde le reste pour lui.
-- " D'accord ", s'écrièrent les deux autres.
Alors qu' Abel distribuait les cartes, Eridan observait les visages de ses compagnons, en particulier celui d' Abel, et il remarqua dans les yeux de ce dernier une tache jaune, striée de filaments sanguinolents...
-- Abel, tu as vu ton oeil ?
-- Oui, j' ai ça depuis environ 15 jours, ça passe pas. Vilica me l' a déjà dit...
-- Si je puis me permettre, Abel... je te conseille de te rendre au centre de dépistage des maladies infectieuses, parce qu'il y a des tas de vacheries qui commencent comme ça. Oh, c'est peut-être pas bien méchant, mais va voir quand même !
-- T'en fais pas, Eridan, dès que j'arrive à Enolabay avec Vilica, je m'en occupe sérieusement.
Au bout de trois levées, Irkou prit l' avantage.
-- J'ai une sacrée veine ! Il est vrai que je suis assez fort à ce jeu-là, j'en ai bien besoin, ça me remplume à l'occasion. L' été prochain, quand je repasserai à Bremda, je serai raide comme un passe-lacet. J' irai pas ici, parce que ça coûte tout de même deux parsécus par nuit, heureusement, j' ai un copain qui me prêtera son appart'. J'espère qu' alors, j'aurai autant de veine au jeu.
-- Tiens, observa Eridan, tu repasses à Bremda l' an prochain ? Tu ne m' avais pas dit que tu habitais Borakal ?
-- Oui, c'est vrai. Mais à Bremda, l' été prochain, y ' a la grande foire internationale et l' exposition universelle. Alors, tout le monde va venir ici, de partout, et pour une fois, au moins, Bremda verra dans ses murs gris des dizaines de milliers de touristes. Je veux être là, tu comprends, Eridan, pour faire des photos, enregistrer, mémoriser, filmer, étudier les visages, saisir les mouvements, les comportements, les silences, les étonnements, les expressions...
-- Alors pourquoi tu vas pas cette année, le mois prochain, à Enolabay, pour les commémorations du Tricentenaire de la Révolution Culturelle ?
-- Parce que ça m'inspire pas trop. C 'est pas assez " authentique " pour moi. C'est du " réchauffé ".

Alors qu'il distribuait les cartes pour la quatrième levée, Irkou sentit sur son épaule la brusque pression d'une main. C'était cette fille en guenilles qu' il venait d'apercevoir quelques instants plus tôt, ayant pris place à deux lits de distance des trois garçons. Elle tenait fermement son harmonica entre ses dents, ébaucha une mélodie, en trois ou quatre notes, ôta l'instrument de ses lèvres, se présenta :
-- Je suis Alvira, une fille des rues. Et si nous causions entre amis ?
En dépit de son exécrable odeur, les garçons acceptèrent Alvira auprès d'eux. Elle débita quelques insanités, émit un certain nombre de critiques acerbes, violentes, même, sur le monde, les gens, la civilisation, et pour finir, elle remit son harmonica entre ses dents, quitta les trois garçons et s'allongea sur son lit...
Plus tard, dans l'obscurité enfin venue, à cette heure de la nuit qui est presque celle des café crème au comptoir des bistrots des faubourgs, Irkou, avant de sombrer dans le sommeil, revit cette fille, Alvira, avec son harmonica, son balluchon percé, ses godillots éclatés... A son idée, Alvira, autrefois, avait dû être une jeune fille différente ; son visage, blême, ravagé, creusé de sillons, s'ouvrait cependant comme une fenêtre sur un paysage en filigrane, transparent, auréolé d' étincelles de souvenirs.
Sans trop savoir pourquoi, il souhaita la revoir un jour...

Le lendemain, dans le milieu de l'après-midi, sous une voûte céleste éperdument bleue, dans la fournaise de l' été continental, infiniment mieux que sur l'écran d'un cinémascope géant, Eridan contemplait, figé d' admiration, la bouleversante réalité d'un des plus beaux films documentaires que la planète Terre puisse offrir à ses enfants : entre deux terrasses rocheuses culminant à près de mille cinq cent mètres d' altitude, en un immense " U " majuscule calligraphié par un fils de titan, s'ouvrait **la Porte de l' Ouest** .
A ce moment précis, Eridan comprit l'infinie tristesse qui était passée dans les yeux de Maïco la Muette. La Porte de l' Ouest renvoyait Maïco dans l'autre sens, sur le macadamroye, et non seulement dans l' autre sens, mais aussi dans le sens de toutes les histoires qui traverseraient sa vie, s' arrêtant, chacune d'entre elles en face d'une porte ouverte...
Il repensa à ce que lui avait dit Irkou sur le monde de l' Ouest... Il eut envie de tout abandonner, de faire demi-tour. Après tout, il était libre. Rien ni personne ne l'appelait, lui, Eridan, l' Enizolien, à L'Ouest.
Cette " cyclo errance " vers le pays aux mille visages n' avait pas de sens, c'était absurde, un rêve de gosse, l'illusion d'un repère dans sa vie, et les mille visages, ne les avait-il pas déjà rencontrés, ne les découvrirait-il pas encore, où qu'il aille ?

*

Ce 17-9-636-ER-4, Alcyon, l'un des jeunes frères de Tayguète, demeurait muet devant son assiette pleine à l' heure du déjeuner. Il semblait absorbé, comme à son ordinaire, embué dans l'une de ces interminables rêveries qui désespéraient ses parents.
Sa soeur, cependant, savait bien qu' il réussissait à l' école, Alcyon, multipliant au fil des trimestres scolaires de nouvelles prouesses. Il rêvait, oui, très fort même, mais il était premier partout, presque sans effort, et si drôle parfois que l'on aurait éclaté de rire à la seule vue de sa figure ébahie.
Dernièrement, à l'examen d' entrée aux classes préparatoires de l' enseignement supérieur, il s'était surpassé, en rédigeant une dissertation sur les mouvements sociaux de la fin d' ER-3 ; expliquant très clairement par de remarquables croquis, au cours d'un exposé de géographie planétaire, le phénomène de la précession des équinoxes.
Ayant achevé ses études primaires à l'école d' Atarakbay, il allait donc très bientôt entrer dans l' une des pré-universités de la grande métropole voisine, Enolabay.
Tout de même, ce jour-là, autour de la table familiale, devant la chaise inoccupée de Tayguète, l' absence d' Alcyon s'assimilait plutôt à une dérive battant tous ses silences à la course...
-- Alcyon, mon chéri, qu' est-ce qui te tracasse donc, demanda Ianou, sa mère.
-- Maman, je pensais à ce garçon que nous avons rencontré à Kafricoba, un soir, très tard, aux abords d'une gare de banlieue... Te souviens-tu ?Il s'était perdu, avec sa mère, ne sachant plus comment rejoindre leur hôtel ; il avait abordé Tayguète, puis nous les avions chargés et conduits jusqu'à l' hôtel.
-- Oui, en effet, c'était en 626, dans les tous derniers jours de l' année. A l'époque, Alcyon, tu n' étais qu'un bambin de trois ans, turbulent, blagueur, toujours enclin à quelque bêtise, tu n' arrêtais pas de remuer dans la voiture, de pincer le nez de ta grande soeur... Tu as bigrement changé, depuis cette époque !
-- Le garçon n' avait pas dit son nom. Il était de l' âge de Tayguète, je le trouvais très gentil... Oh, je me souviens de lui comme si cela datait d'hier, maman. Il a même dit : " Je suis venu avec ma mère au centre hospitalier de Kafricoba, auprès de ma soeur Véra qui est atteinte d'une maladie virale. J'habite à Enizola, et pour venir chez moi, c'est très facile : il suffit de longer le Parc Bételgeuse, jusqu'à la rue haute, et, juste avant la porte d' Orion, notre maison est la plus blanche et la plus petite de toutes celles de la rue."
-- Tu te souviens de tout cela, Alcyon ? Dix ans après ! Quelle mémoire !
-- Maman, pourquoi n' y sommes-nous jamais allés, à Enizola ?

-- Mais, mon petit, on ne fait pas onze mille kilomètres en Métro-Jet simplement pour revoir quelqu'un que l'on n'est même pas sûr de reconnaître !
-- Huit heures de Métro-Jet, maman, je sais... J'ai vu dans les agences de voyage. Billet familial aller-retour 5 personnes, en promotion, prix forfaitaire 2000 parsécus. Une paille ! Et puis tu sais, maman, les huit heures, tu ne les vois pas passer : collations et boissons fraîches à volonté, films d'aventures sur écran-vidéo, hôtesse charmante, en jupe courte -- mais cela ne vaut pas Tayguète qui est encore plus chic -- Oui, maman, c'est formidable, le voyage en Métro-Jet ! Avec la traversée du Désert Absolu, l' arrêt à la Base Spatiale, t' en prends plein les carreaux ! Maman, tu n' as pas envie que l'on parte en vacances en Enizolie ?
-- Tu as peut-être raison, mon chéri. Ce ne serait pas une mauvaise idée. Mais pas cette année. Ton père a beaucoup de travail, avec les commandes des usines alimentaires. Les conditions météorologiques cet été étant exceptionnelles pour le séchage des algues, ce serait une erreur d'interrompre pour quelques semaines l' activité.
-- Qu 'est-ce qu' elle doit s'ennuyer, Tayguète, en ce moment, derrière l'un des guichets de la cantine populaire ! En ce premier jour des fêtes du Tricentenaire de la Révolution Culturelle, imagine, maman, la bousculade dans des queues interminables, la pression de la foule devant les guichets...
Lorsque Ianou apporta le dessert, un soufflet aux cariboises d' Enizolie, Alcyon s'empressa d'engloutir les picaris frits et le coulis d' algues. Les joues en boule, il se servit copieusement du soufflé.
-- Maman, cela fait bien huit jours que j'y pense, à l'histoire de ce garçon... Depuis ce matin où Tayguète, revenue du cap rocheux, m' a parlé d'un jeune étranger aux cheveux noirs qui semblait venir de très loin à en juger par le volume de ses sacoches de bicyclette. Tayguète m' a dit, alors : " juste au moment où le visage du garçon a disparu derrière les rochers, une image s'est mise à remonter, comme une bulle dans un verre d'eau à la surface de ma mémoire... et j' ai vu aussi dans l'encre de la nuit, les étoiles si belles du ciel de la latitude zéro... "
-- Enfin, Alcyon, ne rêve pas mon garçon, l' Enizolie, c'est à l'autre bout du continent !

Sirius, l' autre frère de Tayguète, le plus jeune, était un garçon turbulent, peu rêveur, mais d'une gentillesse extraordinaire. Moins passionné que son frère pour les études, il s' adonnait à divers bricolages. Dans sa chambre régnait un inextricable amoncellement de maquettes inachevées, pots de colle et bandes de papier aluminium. Des fresques vertigineuses en relief sorties de son imagination tapissaient les murs entre des graffitis et des inscriptions.
Ce jour-là, pour le déjeuner, sa mère l' avait déjà appelé au moins dix fois avant qu'il ne consente à s'asseoir devant son assiette.
-- Enfin, maman, ça y est ! J'ai trouvé, pour mon Arsouyanix des Planètes-Poubelles, je vais lui fabriquer un long museau articulé qui lui permettra de trier les déchets radio actifs...

Dans le milieu de l' après-midi, Sirius, assemblant des pièces de trois vélos différents, regarda la pendule.
-- Maman, t 'as vu l' heure ? Le turbotrain de Tankara s' arrête à Atarakbay vers trois heures et demi. Il est maintenant cinq heures et Tayguète ne revient pas. Ni toi, ni Alcyon ne vous inquiétez de son retard. Quelque chose d'inhabituel a dû la retenir. Crois-tu qu'elle aurait fait une rencontre ?
-- Je n'en sais rien, Sirius. Elle est si mystérieuse, si passionnée, et en même temps, si pudique ! Elle brûle de l'intérieur, cette fille... Ses attentions, ses initiatives et ses réflexions, déconcertent parfois. Elle est si spontanée... Vivre dans le sillage de son exquise féminité est un enchantement ! Mais ce qui me surprend le plus, ce sont ses contradictions de langage quand elle s'exprime : elle passe au gré des situations et des atmosphères d'un style très littéraire, très imagé, en un déluge d'expressions argotiques, employant alors un langage truculent.

Depuis la grande fenêtre du salon, Ianou observait l'obélisque de la Place de la Révolution.
Venues de l' Océan, les crieuses argentées tournoyèrent un instant au dessus de la flèche de l' obélisque, foncèrent vers le sol, puis s'élevèrent et se dispersèrent.
A ce moment-là, d' ordinaire, Tayguète revenait du cap rocheux par la rue des sables.

Ianou achevait de plier du linge, changeait l'eau d'un vase, lorsque Bryan poussait avec entrain la porte d' entrée, s'engouffrait dans le couloir, tel un météore à la chevelure en feu d' artifice, et claironnait, d'une voix ne laissant aucun doute sur sa bonne humeur :
-- J ' ai le contrat, c'est dans la poche... Je participe à la tournée de spectacles
du théâtre ambulant, durant les festivités du Tricentenaire. Nous allons jouer sur les places publiques, le directeur de la troupe a beaucoup aimé ma nouvelle saynète.
-- Bryan, cela faisait bien plusieurs jours que je te sentais préoccupé, absorbé, et même totalement absent, parfois, à table, en face de moi. C'était donc ça, cette saynète sur laquelle tu travaillais et dont tu étudiais les moindres détails ?
-- Oui, Ianou. Le décor, ou plus exactement le cadre de cette situation, mes personnages avec leurs réparties, leurs gestes, la réaction des spectateurs, l' atmosphère de ma pièce, tout cela, je l' ai vécu, arrangé, prévu, et pour finir, nous avons fait les répétitions, au Théâtre Municipal. Ce fut une expérience exaltante mais difficile. L' autre face de ce rêve, inséparable d'une réalité dont nous ne percevons que la surface, me renvoyait sans cesse à toi, Ianou, ma femme, à nos enfants, à cet espace relationnel qui est le mien, le tien, celui de chacun de nous. Dans cet espace là, nous avons souvent, presque tous, comme l'acteur de la saynète, les joues gonflées, l'explosion est proche, elle se prépare, se cristallise à l'intérieur de nous en paillettes messagères d'un émerveillement qui nous dépasse. Ces paillettes, telles les gouttelettes argentées d'une eau de source, vont jaillir, se jeter sur des visages... Mais l'explosion se fige tout à coup dans la pesanteur de tout ce que contient l'air qu'on respire, qui vient de ce qui est cru, vu et su. Le sens du monde rattrape les rêves à la course, et ce n'est plus l' explosion mais l'implosion.
Ces gens avec lesquels je dois travailler, eux, en apparence, ne rêvent pas, et l'image qu'ils donnent d'eux est représentative des valeurs auxquelles ils ont adhéré. Je les aime à ma façon parce que je les reconnais. Ils se réalisent, eux aussi, mais dans les activités par lesquelles ils ont le sentiment d’ appartenir à la communauté…
Toi, Ianou, Tayguète, Alcyon et Sirius, vous êtes les étoiles centrales de mon ciel,et la lumière de ces étoiles est plus belle qu'un tonnerre d'applaudissements explosant dans une foule de spectateurs. Quand le rideau tombe, la fête est finie, on démonte l'estrade, on met les planches dans le camion, les gens s'en vont, et toi, tu te retrouves tout seul, de l'autre côté de tes éclatements, dans la poussière du message, et tu n'es plus rien. Qu'est-ce qu'un titre sur une affiche, un nom au bas d'un texte dans le journal ?
Rappelle-toi, Ianou, lorsque Tayguète a envoyé son histoire au rédacteur en chef de la revue Kosmolyric, au printemps 634... Elle avait seulement signé " T.A ", notre fille...
Tout à coup, Bryan marqua un temps d'arrêt, puis regardant la pendule, la grande fenêtre du salon ouverte sur la nuit tiède et étoilée, reprit :
-- Tayguète n'est pas encore revenue ! Le dernier train passe à Atarakbay vers 22 heures, que lui est-il donc arrivé ?
C'est drôle, elle passe des heures, tous les jours d' été, à se promener du côté du cap rocheux ; aujourd'hui, elle accepte de rendre un service qui ne l' enchante guère, part ce matin, toute belle, épanouie, vers cette ville grise qu'elle n'aime pas, si peu convaincue par les promesses de ce jour de fête, étrangère aux manifestations du Tricentenaire, et pour finir, ce soir, la voilà qui s' attarde, elle qui n'avait qu'une hâte, celle de revenir au plus tôt chez nous, après la bousculade pour l' accès au champ de foire et au festin universel. Moi, j' ai dans l' idée qu' elle va nous annoncer une visite imprévue...

Sirius descendit de sa chambre, après avoir ajusté le museau d' Arsouyanix...
-- Maman, ne mets pas encore le couvert, on attend Tayguète. Elle va descendre du dernier train de 22 heures.
Puis, s' adressant à son frère :
-- Alcyon, vas-y, à la gare, pour l' accueillir. Si c'est toi qui l' attend sur le quai, elle ne sera sûrement pas désagréablement surprise. Au delà de l' affection qui nous lie très fort les uns les autres, toi et elle, vous avez des " atomes crochus ", de petites conspirations, vous échangez des confidences, des secrets, et puis, en plus, vous débordez tous les deux d'imagination...

Vers 21 heures, Ianou posa les assiettes sur la table, appuya sur les touches de mise en marche des plaques chauffantes de la cuisinière, posa la marmite, mit une pâte jaune et onctueuse dans le fond d'un saladier.
Au-dessus des plaques de cuisson, collée sur le crépi de la hotte, une pensée de Tayguète sur un rectangle de carton, se détacha et tomba sur le carrelage.
-- " Aïe ", s'exclama Sirius, " V'là la poésie de Tayguète qui tombe comme une feuille d' automne, maintenant ! Déjà, depuis une huitaine de jours, j'en ai recollé cinq ou six. Il faudrait qu'elle renouvelle son répertoire. Depuis qu'elle prend les murs de la maison pour des tableaux d' école, elle n' arrête plus de nous déverser sa littérature et ses états d' âme. De plus, ça la fait rire... Y' en a qui commencent à prendre un coup de vieux, tout de même ! Comme pour les chansons à succès que la réalité d'un quotidien différent décale par rapport au temps vécu et disparu...
A la gare d' Atarakbay, ce soir là, il n'y avait pas foule. Tous ceux de la région qui s'étaient rendus au repas universel avaient pris les trains précédents, ne manifestant peut-être pas un grand enthousiasme pour les festivités, d'autant plus que, huit jours de réjouissance, et même un ou deux jours seulement, cela devait coûter une petite fortune.
Alcyon lut les heures d'arrivée de la ligne Hyperboray-Sorezoka via Enolabay et Tankara. 15 H. 32 - 17 H.05 - 22 H.01 . L'horloge ronde, fixée au-dessus du quatrième guichet indiquait 21H. 59.
Alcyon se précipita sur le premier quai, celui le long duquel le rapide était attendu.
Durant ces deux minutes, un film bouleversant traversa la tête du garçon : ce film était celui d'une certitude qui se déployait au premier plan d'un paysage de son enfance.
Le sifflement aigu de la motrice retentit dans la nuit océane douce comme un printemps d' Enizolie. Le convoi articulé, formé de cinq rames, s'immobilisa, les portes s'ouvrirent...
22 H.01. Quelle précision ! Tayguète apparut immédiatement, sautant sur le quai. Dès qu'il la vit, Alcyon comprit que la suite du film allait entrer dans sa vie.
-- Tu es donc là, Alcyon, merci de m'avoir attendue, ça me fait un bien fou de te voir sur ce quai.
-- C'est drôle, Tayguète, ce soir, tu fais encore plus chic que ce matin... Alors, ça s'est bien passé ?
-- Oui, très bien. Une journée extraordinaire, et surtout, un très bel après-midi.
-- Tu veux parler de la file d'attente aux guichets pour l'accès à l'esplanade sur laquelle s'étendaient les chapiteaux de restauration, demanda Alcyon en éclatant de rire.
-- Non, pas la file d' attente, répondit Tayguète, riant aussi fort.
-- Tu l' as donc revu ?
-- Oui.
-- Tu l' as reconnu ?
-- Oui.
-- Il viendra ?
-- Oui.
-- Tayguète, ne me dis rien de plus... D'ailleurs, je ne te pose plus de questions à ce sujet. Si tu le veux bien, seulement si le coeur t'en dit, tu nous raconteras tout à l'heure, à la maison... Nous t' avons attendue pour le repas du soir.
Durant le trajet, entre la gare et la maison familiale, Alcyon serrait très fort la main de sa soeur, ses yeux entraient tout droit dans le film qui allait exploser, déchirer l' écran, se répandre dans la salle... dans sa vie, dans sa famille.
Pouvant à peine respirer, Alcyon parvint à articuler :
-- L' Enizolie, en fait, n' est qu' à huit heures de Métro-Jet... Ou moins d'une saison de traversée en bicyclette, mais la différence entre le Métro-Jet et les milliers de coups de pédales est infime, comparée aux dix années qui nous séparent de la toute première rencontre...

*

Une dernière fois, avant d'emprunter la piste en lacets qui descendait vers la steppe de Neurélabie Continentale, Eridan se retourna vers l' Est. Au loin, émergeaient d'une nappe de brume lumineuse, les tours de Bremda, quelques bâtiments d' habitation, à peine discernables. Au-dessus de cette brume flottante, le ciel d'un bleu très pur reculait ses limites, s'élargissait à l'infini, vers le Levant.
Il n' y avait plus d' horizon, ni à l' Est ni à l' Ouest. Du côté Neurélabien, des écharpes de strato-cumulus, en longues formations immobiles, défiaient le regard de toute l'immensité d'une perspective illimitée.
Ces formations nuageuses impressionnèrent Eridan car autant qu'il se souvienne, il n'en avait jamais observé d'aussi importantes. A Enizola, lorsque le temps changeait, le ciel peu à peu blanchissait, puis se teintait de gris, de couleurs sombres, les nuages s'épaississaient et crevaient... Au bout de quelques heures en été, ou de quelques jours en hiver, le gris se déchirait et très vite, se diluait dans le bleu revenu. L' on n' apercevait jamais ou très rarement ces formations d' altitude en écharpes floconneuses.
Une halte s'imposait en ce lieu mythique, presque magique, à la frontière naturelle entre deux mondes, aussi Eridan hésita-t-il un long moment avant de se jeter dans les premiers lacets. Entre les parois rocheuses tapissées de plaques de végétation sauvage, dressées vers le ciel, une escadre entière d'engins volants de la Brigade Sanitaire, ou de la Sécurité Civile aurait pu passer sans ralentir, en toute sécurité.
Eridan s'élança, après avoir vérifié ses freins, ses pneus, ajusté ses sacoches. Il descendit vers la steppe, en une allure vertigineuse lorsque la pente, moins raide, modifiait le tracé de la piste en sinuosités peu accentuées. En dessous de la Porte de l' Ouest, à deux kilomètres environ, au pied du versant Sud-Ouest, Eridan aperçut l'entrée du Grand Tunnel. Dans ce boyau de 24 kilomètres creusé en dessous de la roche s'engouffraient le Turbotrain et les camions. Un autre tunnel, moins large mais plus haut, présentait son ouverture au pied du versant Nord-Ouest, et de sa gueule de titan évasée, baillant au ras de la paroi rocheuse, jaillissait un rail soutenu par des arches, pour le passage du Métro-Jet en dessous de la Porte de l' Ouest.
Ces deux tunnels avaient été percés durant la seconde moitié du dernier siècle du 17 ème millénaire.
La pente se fit beaucoup plus douce, Eridan se retourna, la Porte de l' Ouest, maintenant, s'éloignait, le grand " U " majuscule rétrécissait, et sa base surélevée dominait la steppe.
Au début, ce ne fut qu'une suite monotone de bourgades dans cette partie de la steppe, proche de l' Atlas, et, avant la tombée de la nuit, Eridan s'offrit le gîte et le couvert dans une petite auberge de jeunesse. A cette latitude, 46 degrés environ, dès le commencement du huitième mois, l' allongement des nuits devenait nettement perceptible, en particulier le matin, où le jour déjà, tardait à venir.
Jusqu' à Spinzko, Eridan décida de suivre la piste des steppes arides, marquée, tous les deux cent kilomètres environ, par les répétitifs et très similaires " Bidon" , un trajet de mille trois cent kilomètres, le trajet des engins à deux roues et des petits transporteurs.
Il existait bien vers le sud ou le nord, contournant cette zone inhabitée des steppes continentales centrales, des réseaux de grande circulation, mais Eridan préférait éviter ces larges pistes bitumées ou vitrifiées qui reliaient des cités industrielles, gagnaient la Neurélabie Océanique par les cols des Montagnes Centrales au sud, ou les passages de la Grande Fracture, au nord de Borakal.
La piste des " Bidon " en dépit de son effrayante solitude et de ses dangers lui paraissait plus conforme à ses rêves et à ses aspirations. Les Circadiens avec lesquels il avait traversé le pays des lacs, après Ionitzki, disaient tous que, sur la piste des " Bidon ", on y trouvait les meilleures auberges de jeunesse du monde, celles des rencontres les plus inoubliables et les plus étonnantes.

Trois jours durant, Eridan avança hardiment, ne s'octroyant que de courtes pauses, roulant depuis le lever du jour jusqu'à la venue de la nuit. Quelques incidents sans gravité ne le retardèrent que peu. Le plus gros désagrément lui vint de cette énorme limace, après l'averse, qu'il coupa en deux, et dont le jus visqueux lui sauta au visage. Arc-bouté comme il l'était, à ce

moment-là, au-dessus de son guidon, et s'essayant à une petite pointe de vitesse, il reçut dans ses yeux les viscères de cette limace titanesque.
Les deux auberges de jeunesse d' étape, le 3 et le 4 - 8 au soir, peu fréquentées, lui avaient tout de même permis, notamment la veille, de lier connaissance avec deux garçons et une fille de son âge. Un repas préparé en commun, des provisions de route partagées, de grandes cartes étalées sur la table de la cuisine, un échange d'informations, et la soirée, vécue dans une intimité, une relation sans avenir, n'en fut pas moins empreinte de l' atmosphère que ces trois garçons et cette jeune fille avaient créé autour de la table, et plus tard, dans un coin du dortoir, avant de s'endormir.
Le lendemain soir, Eridan, ayant parcouru près de deux cent kilomètres sur une piste toute droite et désertique de cette région de Neurélabie Continentale, arriva au campement de Bidon 5, une station située à la croisée de deux autres pistes venues du nord et du sud. Une dizaine de bâtisses carrées, en planches et recouvertes de tôles ; l' auberge de jeunesse, refaite à neuf, dans les murs d'une ancienne caserne de la première guerre mondiale, un vaste magasin général, aux ouvertures béantes, striées de lattes de cuir; une fontaine, alimentée par une conduite depuis la citerne de la station, constituaient là, en plein désert, une étrange oasis citadine.
Lorsqu' Eridan fit irruption dans la grande cuisine commune de l' auberge de jeunesse, plusieurs garçons et filles harnachés de sacs à dos s'installaient déja, prenant possession de la table du fond. Ils venaient, comme lui, de déposer leur carte d' adhérant au bureau après avoir réglé la somme de deux parsécus. Muni de sac de couchage, on économisait ainsi le parsécu pour l'achat de boissons fraîches, qui, autrement aurait servi pour la location du " sac à viande " et de la couverture. Sans préambule, tout naturellement, Eridan se joignit au groupe, fut accueilli avec enthousiasme, et, ensemble, ils se rendirent au magasin général, pour l' achat de quelques denrées indispensables. Toutefois, les deux filles du groupe demeurèrent assises sur le banc, en face de la table investie, elles exhumèrent chacune d'une poche latérale bourrée à craquer toute une collection de cartes postales, ainsi que des crayons.
Une heure plus tard, le groupe furetait dans tous les recoins et les tiroirs du vaste placard de cuisine, étalait les ustensiles, les denrées achetées au magasin, sur le plan de travail, puis chacun se mit à sa " popote ". L 'art culinaire ainsi que la gastronomie en général ne s' érigeaient point, en apparence, dans la vie de ces garçons et filles, en un idéal de premier plan. Tous étaient aussi gauches les uns que les autres, les casseroles tombaient, l'évier débordait, l' eau dans les marmites bouillait et s' évaporait, des jurons fusaient, et l'on prenait la poubelle pour un ballon de " stirk-bole ".
L'une des filles, haute comme un peuplier de banlieue industrielle, aussi plate de poitrine qu'une planche à repasser, moulée dans un pantalon filiforme qui lui descendait plus bas que les talons, s'essayait désespérément à la cuisson de deux énormes " peruyas " congelés : elle les avait découpés chacun en quatre morceaux, jetés dans l'eau. Elle avait allumé la plaque chauffante au maximum de sa puissance, et très vite, de gros bouillons laissèrent échapper des nuages de vapeur qui noyèrent la cuisine, voilèrent les regards. Une fumée âcre s' éleva bientôt et l'eau s' évapora. Les quatre morceaux de légumes, auparavant verts et blancs, roussissaient au fond du récipient.
L'on éclata de rire, au bord des larmes, l'on se prit par les épaules, par les hanches, l'on se tapa les mains, l'on se tordit en deux, l'on apostropha la fille, puis tous l'embrassèrent sur les joues, l'un des garçons la prit par la main, et pour finir, l'on se mit à table... autour d'une énorme marmite de bouillie de céréales et d'un plat de fromage aigre.

Un long moment, dans le milieu de la nuit claire, allongé sur son lit de camp, blotti dans son sac de couchage, Eridan écouta la respiration de ses camarades. L'air inspiré puis expiré, en sifflant très doucement, se faisait peu à peu parole, et la parole, confidence... Le mouvement régulier de cette parole respiration entrait en lui, l' atteignait comme le flanc palpitant d'un oiseau endormi. Et l'essence des rêves de ces garçons et filles quitta les ailes de leur nez pour rejoindre l 'immense nuit étoilée, continentale, universelle...
Par les fenêtres à croisillons, sans volets ni rideaux, Eridan suivait le mouvement des constellations. Il n'avait pas regardé ses cartes, il savait que la piste des " Bidon ", en direction

de Spinzko, s'infléchissait vers le Nord, et que la latitude, ici, devenait proche de celle d' Atarakbay, le 50 ème... S' il devait, faute de couvrir la distance qui le séparait de Bidon 6 en une journée, dormir " à la belle étoile ", au milieu de cette steppe désolée, il aurait très froid, à cette heure de la nuit qui est celle des cafés crème dans les bars d'usine de Bremda.
A la fin du mois présent, lorsqu'il toucherait l' océan du bout de ses doigts, avant peut-être de s'y jeter tout nu, les nuits du Finisterre, alors, seraient des nuits d' Equinoxe, et l'on disait que ces nuits étaient aussi douces que celles du printemps de l' Enizolie.
Eridan écouta longtemps encore le silence de ses compagnons de sommeil. De quel pays, de quel ciel était ce silence, et comment le **traduire**... Comment lui faire retrouver l' absence de solitude ?

Au saut du lit ce 6 - 8 , Eridan jeta un rapide coup d' oeil à sa montre : huit heures et demie. " Déjà ", se dit-il, " jamais je ne parviendrai au camp de Bidon 6 avant la nuit, aujourd'hui c'est l' étape la plus difficile, dès 10 heures, la température va dépasser 30 degrés, il n'y aura pas le moindre point d'eau sur deux cent kilomètres... "
Ses compagnons de la veille étaient tous partis à cette heure ; Eridan fit une brève toilette, s'habilla en hâte, se précipita dans la cuisine. Une très agréable surprise l' attendait. Tout au bout de la dernière table, près de la grande baie vitrée : les compagnons de la veille avaient soigneusement disposé un bol, une cuillère, d'énormes tartines recouvertes de fromage, un pot de confiture, et, sur la plaque de la cuisinière, une cafetière. Un mot griffonné à côté du bol disait : " grosses bises de Zélia et pensées affectueuses des camarades. Bon courage, Eridan, pour tes 3000 kilomètres jusqu ' à la côte Ouest. Nous, on fait du " turbo-stop " jusqu'à Bremda, puis, on monte dans le Grand Nord."
Avant de quitter la station, Eridan consulta ses cartes : au delà de Bidon 7, l'espacement entre les stations se réduisait à une centaine de kilomètres ; la steppe se couvrait de forêts de petits conifères, de landes mauves, or et brun. Après Spinzko, la piste bitumée jusqu' à Borakal traversait une région de prairies et de collines, gagnait l' Altiplano et les hautes terres dénudées, puis longeait en bordure du plateau, la Grande Fracture. L'on franchissait, dans le couloir d' effondrement, entre les deux Altiplanos, une frontière naturelle, le Finandubi, fleuve séparant la Neurélabie Océanique de la Neurélabie Continentale. L'origine incertaine de sa source se perd en un réseau de torrents au coeur des Montagnes Centrales. Ce fleuve aux eaux bouillonnante, hérissé de pitons et d'arêtes rocheuses sur la plus grande partie de son parcours, s'écoule de toute sa puissance entre les deux murailles de la Grande Fracture, avant de poursuivre sa route vers les marais Nordiques et de former un delta sur la côte septentrionale. De l'autre côté du fleuve, en remontant vers l' Altiplano occidental par l'une des vallées transversales, l'on entre au " pays des mille visages ", la Neurélabie Océanique, verdoyante et boisée, avec ses villes et villages innombrables. A mi-parcours entre Borakal et Enolabay au milieu du grand bassin céréalier, la ville de Two, de tradition et d'architecture dix fois millénaire rivalise avec Enizola par ses Arts, ses universités et sa douceur de vivre.
En consultant ses cartes, Eridan envisagea tout de même ces quelques 3000 kilomètres à parcourir avec une certaine émotion. Sur la carte du Finisterre, le cap rocheux d' Atarakbay lui fit le même effet qu'un point d'interrogation calligraphié dans un cahier d'écolier à côté d'un étrange et minuscule animal au très long nez. La magie de cet animal mythique lui sembla soudain appartenir à un autre monde que la Terre.
Il replia ses cartes, inspecta la cuisine, et, parce qu'il souhaita encore retrouver dans l'air de ce matin d' été, l' atmosphère de la précédente soirée avec Zélia et les autres, il balaya la salle, remit les ustensiles en bonne place dans le placard, essuya la table, plia le petit mot des compagnons et le glissa dans son carnet de route. Il vérifia son équipement, la pression de ses pneus, la tension des rayons, récupéra sa carte revêtue d'un tampon supplémentaire.

Vers quatre heures de l' après-midi, alors qu'il se trouvait à moins de soixante kilomètres de Bidon 6, Eridan aperçut au loin sur la piste, une tache blanche flottante. Cette tache avançait, mais Eridan, peu à peu, la rattrapait. La tache flottante devint une silhouette féminine juchée sur une bicyclette lourdement chargée.

Eridan se hâta, appuya plus fortement sur les pédales, sua, souffla, piqua une pointe, et enfin arriva à hauteur d'une jeune femme aux cheveux roux et raides, au visage agréable, aux yeux légèrement embués derrière de grandes lunettes carrées ; vêtue d'une jupe longue de couleur sombre, à gros plis, d'une chemise blanche bouffante aux manches très larges.
-- " Salut, belle vagabonde ! " s'écria Eridan lorsqu'il la dépassa, puis ralentit avant de régler son allure sur la sienne.
Il reprit :
-- Et où vas-tu ainsi, si bien habillée, sur cette antique bicyclette datant du dernier déluge ? Crois-tu que ce soit là une tenue pour rouler en vélo, d'autant plus que dans ce pays, deux cents kilomètres séparent les stations ? Et d' abord, comment t' appelles-tu ? Moi, c'est Eridan.
-- Alors, Eridan, si l'on se décide à faire les présentations, moi, c'est Vi. Vi tout court, comme la vie, sans le " e ". Je suis maîtresse d' école, et je me rends à Spinzko pendant les vacances, où je vais rejoindre Bull, mon copain qui fait ses études à Two et séjourne chez ses parents à Spinzko jusqu'à la rentrée universitaire. Mais nous allons bientôt nous marier, Bull et moi, habiter dans mon logement du faubourg Ouest. Ne sois pas aussi étonné, Eridan, de ma tenue : même sur un vélo, et en l'occurrence un vieux clou sans accumulateur d' énergie, je pense qu'une femme doit rester une femme, c'est mon idée, mon chic, ma façon de vivre...
D'ailleurs, tu vas voir, je vais te faire une démonstration, oh, mille milliards de comètes ! tu vas en tomber le cul par terre !
-- Vraiment, tu te rends à Spinzko ? Moi aussi. Alors, je te propose qu'on fasse la route ensemble.
-- D' accord, Eridan, ça me va. Mais, toi, avec ton vélo, tu avances beaucoup plus vite, tu as un accumulateur d' énergie !
-- Cela n' a pas d'importance, je peux bien rouler à la vitesse que je veux... Et puisque je t' accompagne...
Si l'on s'en tenait aux seules apparences, sans s'attarder plus longtemps, cette fille n' avait rien d' extraordinaire. Très grande, maigre, plate de poitrine, un visage de petite fille sage et studieuse, les ailes du nez piquetées de taches de son à peine perceptibles, avec ses cheveux roux, coupés ras du cou, ses grandes lunettes carrées, elle faisait vraiment " très sérieux", telle une institutrice de village ou de quartier populaire, se promenant tranquillement à bicyclette dans la nature, lisant, le soir, des livres d' auteurs classiques, et passant des heures à corriger les devoirs de ses galopins.
Cependant, à la regarder de plus près, un charme indéfinissable, une petite note, délicate et sensible, profondément troublante, se dégageait de ce visage féminin.
Eridan, cheminant aux côtés de cette fille, au bout de quelques instants seulement, ressentit très agréablement sa présence, mais, en même temps, il était désorienté...
Brusquement, Vi mit pied à terre, ce qui obligea Eridan à s' arrêter lui aussi.
-- Alors, que se passe-t-il, Vi ?
Sans fournir la moindre explication, le plus sérieusement du monde, Vi s' assit sur le guidon, tournant le dos à l' Ouest, posa ses mains sur la selle, et se mit à pédaler, donnant ainsi l'impression de rouler à reculons.
-- Arrête-toi, Vi, tu vas te planter ! La route est droite, mais tu ne peux pas continuer à rouler de la sorte !
En fait, elle avait fière allure, pédalant de toutes ses forces, en parfait équilibre, assise sur le guidon, le visage tourné vers l' Est, se dirigeant admirablement, d'un coup de fesse à gauche ou à droite pour rétablir la situation. Parfois, elle pédalait les bras le long du corps, souriait à Eridan, totalement insouciante, heureuse de réaliser cet étonnant numéro, et pour varier un peu, voilà qu'elle adopta une autre position : sans s' arrêter, elle se retourna, s' assit sur la valise attachée à son porte bagage, posa ses pieds sur le guidon, se laissa entraîner, en roue libre, quelques instants. Un moment même, elle se coucha carrément sur la vélo, la tête en arrière, les jambes toutes droites, écartées, posées sur les poignées de guidon, croisant ses mains derrière sa tête.
-- Dis, ça va durer encore longtemps, ton numéro de haute voltige, Vi ?

Cette fois, elle s' arrêta pour de bon, reprit son air sérieux, vérifia son chargement, se recoiffa, ajusta ses lunettes, d'un geste à la fois très intellectuel et très coquin, ce qui plut profondément à Eridan car elle lui offrait également son sourire le plus charmant, le plus délicat, se faisant très tendre, très " petite fille sage ".
Tous deux repartirent, roulant à la même allure, presque coude à coude, et de visage à visage, se jetèrent des syllabes de silence ; s'observèrent discrètement, se souriant à chaque cri d'oiseau, à chaque borne kilométrique dépassée.
Au bout d'une vingtaine de minutes, Vi rompit le silence de sa voix grave et chaude :
-- T' es drôle, Eridan, t' as pas une tronche à causer aux filles avec les yeux tombés dans les chaussures, je ne te vois pas non plus en charmante compagnie dans un ascenseur avec les yeux rivés sur les consignes de sécurité, et tu donnes vraiment l'impression de savoir ce que tu veux.
D'ordinaire, les garçons, les hommes en général, lorsqu'ils regardent une femme de cette manière, si intensément, c'est parce qu'ils désirent tous inévitablement la même chose, tu sais quoi... Mais toi, Eridan, je sais ce que tu veux, je sais ce que tu cherches : c'est cette émotion souveraine située tout juste à la frontière d'un désir absolu, très vif, très violent, et d'une reconnaissance très belle de ce qui dépasse le désir et participe à la plus authentique et réelle communion des êtres. Tu veux en toute certitude, en toute sérénité, comme le touriste, à Kafricoba sur la latitude Zéro, un pied dans l'hémisphère Nord, un pied dans l' hémisphère Sud, pouvoir te situer en parfait équilibre sur cette ligne si provisoire qui fait le tour de la Terre. C'est aussi sur cette ligne, sur ce fil invisible, qui ne fait le tour de rien, entre la poussière brûlante et la source lumineuse, que tu veux te tenir.
-- Tu as raison, Vi, c'est bien cela que je veux : être sur la ligne dont tu parles, cela confère le vrai pouvoir, le pouvoir au-dessus de tous les pouvoirs, et ce pouvoir-là te rend libre...
-- Tu n'es pas un " dragueur", Eridan, mais tu sais regarder une femme, ton regard et ton sourire témoignent. Tu as le don, le vrai, celui qui ne peut s'apparenter à la séduction mais qui te relie à l'essence d'une féminité dont tu peux effleurer les signes...
-- Je n' aime pas la " drague ", effectivement. Cela me paraît tellement " tarte ".
Tu vas réussir à me faire rire, Vi : tu exécutes un numéro délirant sur ton vélo, tu me fais une démonstration qui ne cadre pas du tout avec ce que tu parais quand on te rencontre pour la première fois, ensuite, tu t' élances dans une discussion très profonde, tu lis dans mon esprit comme dans un livre ; alors, je ne sais plus où j'en suis avec toi sur cette route déserte. Je vais te dire franchement la vérité, Vi... Le désir et l'émerveillement de toi, je les éprouve très fort, en ce moment précis. sans descendre de vélo, là, tout en roulant à tes côtés, telle que tu es, telle que je te sens, je voudrais m'éclater totalement en toi, crier, hurler, exulter, t' étreindre, et que cela te coule jusque dans le fond de la gorge, au plus profond de ton regard... J' ai envie de cet instant de toi, parce que cet instant là ne ressemblera jamais à aucun autre. Mais je suis sûr que si, dans la minute même, nous étions tous les deux dans un fossé, enlacés, cette image de toi se serait déjà effacée. Et le désir, dilué dans la certitude heureuse d'une fête charnelle, s'échapperait de ma conscience. Je sentirais en moi cette brûlure voluptueuse, je me viderais très vite, et, tout dégonflé, je pendrais à tes côtés, telle une outre déchirée. Je serais coupé de ces racines ancrées dans l'existence de toi. Je veux que les racines, de toute leur puissance, ne cessent jamais de me relier à ton essence...Je ne prendrai donc pas le risque de te culbuter dans un fossé.
Après cette confidence, Vi ne sut plus que dire, Eridan non plus, d' ailleurs. Ils roulèrent en silence, très proches, très solidaires, et la relation qui s'établissait entre eux se mit à flotter comme une écharpe de brume esquissant une frontière entre la terre et le ciel.
A quelques kilomètres de Bidon 6, Eridan rompit le silence :
-- Tu as bien tenu le coup, Vi ! Mais, tout à l' heure, lorsque je t' ai rattrapée, depuis combien de temps roulais-tu ? C'est que, depuis Bidon 5, il y avait bien 140 kilomètres... Alors, Vi, tu n' as tout de même pas dormi " à la belle étoile "?
-- En fait, Eridan, à la sortie de Bidon 5, j' ai juste parcouru 10 kilomètres, je me suis arrêtée, et j' ai attendu qu' un camion passe... Il en venu un qui m' a chargée. Enfin, au bout d'une centaine de kilomètres, j' avais trop chaud dans la cabine du camion, le type ne causait pas du tout,

même pas un mot, cela ne m'amusait plus. J' ai demandé au type de me redescendre. Et j' ai continué, il ne restait plus que soixante kilomètres. Tu es arrivé...
-- A partir de demain, Vi, c'est mieux, surtout pour toi, car cent kilomètres seulement sépareront désormais les stations.
Tu as l'air drôlement chargée, Vi ! Que transportes-tu donc dans tes sacoches et dans ta valise ?
-- Tu veux vraiment savoir ? Pourquoi pas ! Arrêtons nous ici.
En calant sa bicyclette sur sa béquille d' arrêt, Vi fut prise d'un fou rire : elle se tint pliée en deux, une main sur sa bouche, le visage éclaté, de grosses larmes noyant ses yeux...
-- Si je te le disais, Eridan, tu ne me croirais pas... Il faut que tu voies !
Vi déboucla l'une des deux sacoches...
Des livres apparurent, seulement des livres. Eridan fit rapidement l'inventaire :
des livres d'école, un traité de géométrie dans l'espace, un autre de physique nucléaire, un autre encore de météorologie, un gros volume d'histoire naturelle, un dictionnaire polyvalent, un manuel de bricolage...
A l'intérieur de l' autre sacoche, encore des livres, des ouvrages universitaires, pour la plupart.
-- Mais alors, Vi, tu ne transportes que des livres ? Et le linge, les affaires de toilette, les effets personnels, les vêtements, enfin, tout ce dont on a besoin pour voyager ?
-- Attends, tu n' as pas tout vu ! Ouvres la valise...
De plus en plus étonnant : un enchevêtrement d'ordinateurs de poche, des pièces détachées de mouvements d'horlogerie, des pointes de toutes dimensions, des bouts de ferraille, des éléments de circuits imprimés, et même l'abdomen décousu d'un animal en peluche contenant une boîte vocale cassée.
-- Eh bien, on aura tout vu... Et que comptes-tu faire de tout ce bazar ?
-- Je crée dans un atelier spécialement aménagé une maquette géante, sphérique : la planète des robots déglingués. Imagine, Eridan, une immense sphère en carton bouilli, de trois mètres de diamètre, solidement charpentée en son intérieur, et recouverte sur toute sa surface de structures bizarres constituées de tout ce que tu peux voir dans cette valise. J' assemble les éléments, au gré de mon inspiration. Mon histoire est très simple, Eridan : les habitants d'une planète évoluée, telle que la nôtre, ont décidé de se débarrasser de leurs vieux robots, de leurs ordinateurs désuets, de toutes leurs mécaniques préhistoriques. Mais ils n'ont plus de place disponible sur leur planète pour entreposer les conglomérats de leurs intelligences artificielles vaincues par l'usure. Ils ont satellisé les éléments de cette population indésirable, dans un premier temps en les enfermant à l'intérieur de containers géants, en orbite autour de leur planète, à distance respectueuse. Un jour, ils ont eu peur : et si les containers déviaient de leurs orbites, venaient s'écraser sur la surface de leur planète ? Alors, ils optent pour une solution, en apparence, plus rationnelle. Récemment, ils ont découvert un monde perdu, aux confins de la galaxie, un monde froid et noir sur lequel ils expédient les déchets de leur civilisation, déviant vers ce monde, tous les containers qu'ils avaient satellisé. Les robots déglingués et autres engins mécaniques ou électroniques s'entassent désormais sur la " planète - poubelle ". A des milliers d' années-lumière de la Terre, car c'est bien de la Terre qu'il s' agit, un drame se prépare... Les moins déglingués des robots se reconstituent, s'organisent, de toute leur intelligence survivante. Ils préparent l'invasion de la planète de leurs créateurs, construisant un astronef géant dans lequel ils vont s'engouffrer pour se précipiter dans l'espace, à destination de leurs lieux de naissance.
-- C'est génial, ton idée, Vi, mais cela ne m'explique pas comment tu fais pour voyager en bicyclette, sans autre bagage, disons, plus utilitaire...
-- Oh, tu sais, Eridan, moi, en vacances, je pars " les mains libres " ! Dans les auberges de jeunesse, les centres d'hébergement, chez les gens qui accueillent, tu trouves déjà l' essentiel : le gant, le savon, la serviette, etc... Et pour le reste, ma foi, j' achète tout en route, je lave et sèche mon linge dans les caissons laveurs à pièces, je revends mes effets chez des fripiers, j' achète de nouvelles fringues, et hop ! Me voilà refaite à neuf, belle et chic pour des yeux d' Eridan, entre autres...

Demain matin, avant de quitter la station, si tu veux, bien entendu, tu m'accompagnes chez le boutiquier à fringues du coin. J'ai envie d'acheter un imperméable et une jupe courte.
-- Quoi ? T 'es dingue... Un imper ! Avec ce temps splendide ! T' as pas écouté la météo ? Ils annoncent un anticyclone indéracinable, une chaleur à crever jusqu'à la fin du mois au moins.
-- T' y crois, toi, à la météo ? Tout ce que je sais, moi, c'est que plus tu vas vers l' Ouest, plus t' as des chances de flirter avec la pluie... Alors, merde ! J' achète un imper ! S'il fait trop chaud, sous l'orage, je m' y mettrai toute nue dedans !
-- Oh, toi, t' as pas fini de m' étonner ! Quand on arrivera à Spinzko, Vi, tu me présenteras ton copain, je voudrais bien voir la tête qu'il se paye !
-- Sans blague, et tu te l'imagines comment ?
-- Boutonneux à souhait, très gauche, très timide, grand, maigre, anguleux, mais super sympa, avec une tête d'universitaire et des attentions aux petits oignons pour sa chère Vi qui va pas arrêter de le faire marronner...
-- C'est tout à fait ça, Eridan, à quelques détails près... Il est non seulement très gentil, mais aussi très candide. Il ne voit pas le mal, il est étranger à ce monde des apparences et des réalités qui dimensionne l'espace de communication à la verticalité, l'horizontalité ou la profondeur du " Moi ". Il ne comprend pas ce monde, peuplé, selon lui, d' êtres île non reliés.

A l' auberge de jeunesse de Bidon 6, ce soir là, ils ne furent que deux. Deux enfants endormis, chacun dans leur lit de camp, Eridan blotti dans son sac de couchage ; Vi saucissonnée dans le " sac à viande " et la couverture loués pour la nuit. A peine trente centimètres séparaient leurs lits de camp. Ils s' étaient installés au milieu du dortoir, du côté des plus grandes fenêtres.

La nuit fut très froide. De 34 degrés dans le milieu de l'après-midi, la température chuta à moins six degrés avant la venue du jour. Vers deux heures, alors que l' encre de la nuit, criblée de points brillants, tombait sur la terre, Eridan s' éveilla. Il grelottait. Il prit des couvertures sur les lits voisins, en posa trois sur la silhouette recroquevillée de Vi, deux sur lui-même, écouta longuement la respiration calme et régulière de Vi, ne put se rendormir. La lueur bleutée, voilée, presque gommée de la planète morte, à son déclin sur l'horizon du couchant, traversa la salle. Un rapace nocturne battit de l'aile contre un carreau de vitre, la veilleuse s' éteignit tout au bout du couloir central, usée, fatiguée de vivre, comme un papillon bleu lumineux transi. Une immense tristesse, tout à coup, déferla, en muraille de vagues sur une plage qui s' appelait Eridan, brassa violemment des épaves de certitudes , et la barrière reflua, abandonnant sur la grève d'un sommeil douloureux, fragile, étrangement épris d'intuitions et d'interrogations, des milliers de coquillages- visages.

Peut-être Eridan aurait-il du culbuter Vi dans le fossé... Lorsque le ballon est trop gonflé, il éclate quand même !

Le lendemain matin, chez le vieux Ronco, au magasin général où l'on vendait de tout, Eridan et Vi firent une incursion dans l' espace de l'habillement. Vi, amusée, très souriante, fit courir ses doigts sur les étoffes, examina les robes, s'attarda sur les chemisiers, hésita devant une jupe droite, fendue sur le côté, avec trois boutons, puis, avant de se diriger vers les imperméables, Ronco intervint, lissant de son index une moustache grise et touffue qui lui barrait le visage.
-- Mademoiselle, si je puis me permettre... Vous, qui êtes assez grande, choisissez plutôt une jupe en rapport avec la finesse et la ligne parfaite de vos jambes, tenez, en voici plusieurs, sur ces cintres, à votre taille. Elles descendent juste en dessous du niveau des genoux, sont vraiment de bonne coupe, et à mon avis, c'est ce qui vous convient le mieux... Elégance, simplicité... Et ce tissu, allez-y, mademoiselle, touchez !

Vi en essaya, dans la cabine. Les plis du rideau, par leurs petits mouvements furtifs, intriguèrent Eridan, qui essayait de s'approcher, espérant ainsi capter les ondes émises par cette chrysalide à l'intérieur de laquelle se préparait une créature dont il pressentait déjà la forme...

Finalement, Vi choisit la plus simple, mais la mieux coupée. De fines rayures, verticales, largement espacées, et la petite fente sur le côté, avec trois boutons de tissu, accentuaient la délicatesse de sa silhouette, et Vi, très chic, très détendue, se présenta devant Eridan.

En connaisseur, Ronco émit un léger sifflement, spontané, sans vulgarité, se tint, raide comme un grand " I ", puis articula, d'une voix très naturelle :
-- Oh, mademoiselle, je vous avais bien dit que l'une de ces jupes vous conviendrait ! Vous êtes belle à ravir.
-- Qu 'en dis- tu, Eridan ? A ton avis, est ce que je la prends ?
-- Extra ! A mon tour, si je peux me permettre, Vi, je te conseille d'acheter une chemise assortie, style " ras du cou ", épaules dénudées, manches très larges en dessous des bras, un peu dans le genre de ce que tu possèdes déjà.
-- Très bien, tu as raison...
Quelques instants plus tard, Vi apparut, telle un mannequin de vitrine, virtuelle, imputrescible, dans toute sa délicatesse, sans artifices. Eridan balbutia des mots goutte de pluie sur des yeux rieurs, en face de cette fille étrange, et resta planté là, devant elle, les bras ballants, émerveillé, parcouru d'un frisson électrique, intense, presque dévastateur... L'onde de choc provoquée par cet éclatement de féminité lui vitrifia l'esprit, l'atteignit comme mille effleurements de lèvres sur la partie la plus sensible de son être.
-- Alors, t 'en fais une tête, Eridan ! Attends, ce n'est pas tout, il faut que je choisisse mon imper.
Les yeux du vieux Ronco s'arrondirent et brillèrent de satisfaction. " Quelle aubaine ", pensait-il, " vendre un imper avec un temps pareil ! "
-- Regarde, Eridan, cet adorable vêtement, quelle classe !
-- Oui, en effet. Là dedans, tu ressembles à l'une de ces jeunes stars débutantes de cinéma, interprétant avec talent un rôle impossible, une histoire de rendez-vous manqué sous une pluie d'été, d' attente bouleversante et de rencontre inattendue, inespérée... Je t'imagine dans un studio d'enregistrement de Two, aux prises avec un producteur exécrable qui s'évertue à doper ton rôle d'un jeu dépourvu de subtilité.
-- Quelle imagination, Eridan... Pour finir, j' achète également un sac de voyage. Je trouverai bien le moyen de le fixer sur le porte bagage, au-dessus de la valise.
-- Voilà, c'est tout, cette fois ? Nous repassons à l' auberge, et en avant ! Six cent kilomètres nous séparent encore de Spinzko, Vi ! Six jours avec toi, dans les plaines, au creux des vallons, au milieu des landes, ou des champs de céréales. Fini, le désert, les cailloux, la poussière... Et comme tu n' es pas une championne cycliste, les six jours nous seront nécessaires.
-- Comment ? Qu' entends-je là, Eridan ? Tu es donc si pressé de me quitter ?
-- Tu sais bien que non, Vi. Mais ton copain, Bull, doit se morfondre, en t'attendant, et il doit se dire : " Pourquoi fait-elle cette route en vélo ?"
-- T'en fais pas pour Bull, Eridan. Continuons à rouler, tous les deux, je suis très heureuse de t' avoir rencontré.

Tout de même, les cent kilomètres, chaque jour, avec un vélo sans accumulateur d' énergie, aussi lourdement chargé, cela relevait d'une véritable prouesse sportive ! D' autant plus que la route, à présent bitumée, jouait à " saute-lamina" , passant d'une butte à l' autre.
Dès le premier jour, Vi musarda sans souci du temps écoulé. Au kilomètre 21, alors que la montre d' Eridan indiquait déjà 11 heures du matin, Vi sauta de sa bicyclette, ne prit même pas la précaution de mettre cette dernière en équilibre sur sa béquille d' arrêt, laissa choir sur le bord de la route sacoches, sac et valise, se précipita dans un pré verdoyant, et sans la moindre hâte, cueillit de petites fleurs.
Eridan s' approcha, il ne connaissait pas ces fleurs-là : de minuscules fleurs des prés, à cinq pétales blanches piquetées de taches rouges, avec un coeur orange, au centre. En silence, il observa sa compagne de route, qui formait un bouquet. Vi, alors, regagna le bord de la piste, redressa son vélo, et attacha le bouquet sur le guidon.
-- Quel âge ont-ils, tes élèves, Vi ? Tu fais les petits ou les grands ?
-- Les grands, ceux de la fin du cycle primaire, âgés de onze à treize ans, quatorze, parfois, qui préparent leur entrée dans les collèges d' enseignement pré-universitaire. Ils sont délurés, turbulents, ou bien, très timides, secrets, instables, mais toutes ces différences, ces sensibilités, ces comportements ; leurs aptitudes ou leurs prédispositions particulières, tout cela n' a que peu

de rapport avec leur environnement familial ou leurs conditions d' existence. Je crois que c' est la relation qui s' établit entre le meilleur ou le pire d'eux-mêmes, et le monde tel qu'il est, qui les définit, en fonction, le plus souvent, de repères en constante évolution. Ce que les autres perçoivent d' eux-mêmes leur échappe, alors qu'ils ont besoin de se sentir perçus dans le sens de ce qu'ils expriment. Ils vivent sans être vraiment écoutés, dans une relation qui réduit le lien de communication au silence ou à l' indifférence. Dans le temps de la Révolution Culturelle et jusqu'au début du cinquième siècle, le plus puissant moteur de cette révolution était alors cette conscience aiguë de l' existence de l' Autre, par laquelle les êtres que nous étions, dans un environnement tout à fait exceptionnel, délivrés d'eux-mêmes, " s'existaient les uns les autres ". Trois siècles plus tard, même si l' influence de la Révolution Culturelle est toujours présente dans nos structures sociales et économiques, dans nos rapports de communication, cette conscience de l' existence de l' autre s'est diluée dans la pesanteur de l'existence du seul " Moi ". Vi marqua une pause, puis reprit :
-Eridan, les plus hardis de mes " galopins ", comme tu dis, ne me posent jamais de vrais problèmes, ni les plus turbulents, les plus acides, ou les plus " cabochards" : avec eux, je m' en sors toujours. Il y a toujours un de ces moments privilégiés, inattendus, où l'on peut, ensemble, se retrouver... peut-être, précisément, à cause de ce " meilleur de soi-même ", inaltérable, originel sans doute...
Par contre, ceux qui " fantasment ", qui me regardent avec les yeux dans les chaussures, ceux-là me troublent, m' émeuvent, et, à leur contact, je prends conscience de ma fragilité, de mes incertitudes. Je ne maîtrise alors plus mes sentiments, j' ai envie de les prendre un jour par la main, courant le risque de me situer avec eux sur la fameuse ligne dont tu parles, Eridan. Mais voilà : sur cette ligne, il faut s'y tenir à deux, de tout son être...
Certains de ces " rêveurs " m' écrivent de merveilleux poèmes, des petits mots affectueux, humoristiques, d'autres me font d' adorables dessins, parfois bien étranges ; mais, de l'autre côté de cette littérature valant son pesant de parsécus, et de tous ces dessins témoignant d'une sensibilité et d'une imagination débordantes, il y a, chez eux, dans leurs draps de lit, sur eux-mêmes dans leur mouchoir de poche, les traces évidentes de leurs rêves brûlant de tendresse, les chemins d' éclaboussures de leurs désarrois et de leur solitude.
-- C'est vrai, ce que tu dis-là, Vi : on écrit, on dessine, on s' extériorise, on se projette, on chante, on joue, avec tout cet univers en soi qui n' a pas encore été aspiré dans le " trou noir ", et nous croyons, très fort, que cet univers-là est l'unique, le vrai, l' éternel... Si nous savions, si nous ressentions à quel point il existe un autre univers, si nous pouvions le voir, s' y déplacer dedans, alors peut-être que notre propre univers ne serait jamais aspiré dans le trou noir.
-- Le pire, Eridan, ne vient pas de la conscience de ma fragilité devant ces garçons désorientés... La fragilité se gère. Je donne à chacun de ces garçons, mon sourire, mon regard, mon affection. Ils sont très corrects, pas seulement polis à cause de l' éducation reçue. Mais ce sont des gosses, et les éclaboussures qu'ils font dans leurs draps ou leurs mouchoirs sont les cris authentiques d'une réalité incontournable appartenant à leur être vrai.
Le pire, Eridan, ne vient donc pas d' eux. Mais des " grands " qui ont cessé d' être des enfants. Par exemple, l'inspecteur de ma circonspection, un père de famille frisant la cinquantaine, un type à moitié chauve, au visage pointu comme celui d'un oiseau prédateur, un sac d'os pétri de politesse obséquieuse, sanglé dans une gabardine terne et pisseuse, avec sa grosse cravate de mauvais goût, sa chemise froissée et ses ongles en deuil. Il louche sur mes jambes en me distribuant des notes de service, me prodigue ses conseils de pédagogie appliquée, me débite des sucreries civilisées, invente de nouveaux prétextes afin de me rencontrer, chaque fois après la classe d' après-midi. Et pour finir, voyant bien que toutes ses entreprises tortueuses n' aboutissent à rien, me colle une sale note, rédige un rapport peu flatteur dans mon dossier et me déplace dans une école du quartier le plus pourri de la ville... A ce niveau-là, le rêve n' existe plus : il a été remplacé par une écoeurante satisfaction de soi, galvanisée par le désir sauvage d' un " coup de queue ". Son orgueil imbécile de mâle et de représentant d'un système auquel il croit dur comme fer, lui donne le droit souverain d'inscrire à son actif un succès, un exploit de plus, en matière de relations féminines. Cela, je ne peux plus le supporter.

J' aime ton rêve, Eridan, ton idée d'exister, de te mouvoir sur une ligne imprécise, invisible, à la frontière de deux mondes, tout juste là où la lumière de l' esprit, la connaissance révélée, se confond avec une réalité acceptée. Même si ce n'est là qu'une idée, une aspiration, un choix auquel il est très difficile de demeurer fidèle... L' outre éclatée, dont les lambeaux de peau jonchent la terre, la terre qui vient de boire goulûment l'eau que l'outre contenait, et ce désert de solitude, en soi, au delà de l'éclatement, cette interrogation jaillie d'un instant de volupté inachevée, cette nostalgie poignante de l'origine intemporelle du rêve... Oui, ton image est très belle, Eridan, et personne jusque là, ne m'en a dessiné une aussi belle !
Arriveras-tu à te marier, toi ? A vivre tous les jours de ta vie avec une femme ?
Je ne te vois pas douillettement installé dans le confort d'une relation conventionnelle, pris dans le tourbillon en eau de vaisselle d'un quotidien médiocre, où l'on bouffe et l' on baise par habitude, par besoin et nécessité d' hygiène. Non, Eridan, je ne te vois ni dans un appart' de grande banlieue, à Enolabay ou Enizola, Bremda ou ailleurs, ni dans une de ces coquettes maisons individuelles de cités pavillonnaires, avec un jardinet, un barbecue, des factures, des formulaires à remplir, des courses à faire, la tondeuse à réparer, et une gentille petite femme qui cesse d' être gentille quand son mari n' a pas joué son rôle de maître de maison. Je pense que ton rêve ne te quittera jamais. Je connais des tas de gosses qui, à l' âge de dix ans, t'ont déjà largement dépassé, question entrée dans la vie des grandes personnes...
-- Je n' y pense pas du tout, Vi, pour le moment, au mariage. J'ai envie de crapahuter, de rouler ma bosse, de rencontrer des gens, mais je reconnais toutefois qu' au hasard d'une rencontre qui bouleverserait ma vie, j' hésiterais certainement avant de poursuivre ma route. Je crois qu' avec cette fille, il faudrait qu'on arrive ensemble sur le " milieu du milieu de la ligne ". Et surtout qu'après une flagrante infidélité au " choix ", l' outre puisse demeurer en l' état de gros ballon de stik-bole, gonflée à bloc...
-- "T'es bon, toi... T'en demandes trop !" interrompit Vi.
-- Non, je pense que dans la vie, il faut de la démesure à certains rêves. Investir dans les certitudes en carton pâte de la société Post-Révolution Culturelle, flamber sa vie dans les mythes illuminés de la réussite professionnelle, des succès mondains, dans la pyrotechnie des adhésions aléatoires de tous les gens qui applaudissent tes initiatives dont ils profitent momentanément, cela ne m'intéresse pas. Je veux rêver grand, en toute lucidité, humblement, et de toutes mes forces. Je veux dire ce à quoi je crois. Mais c'est une drôle d'expérience, Vi. Une expérience difficile. Parfois, je m' étonne moi-même de ce que j' entrevois, je me dis " c'est pas possible, d'où ça me vient ? " Et d' autres fois, le doute m' envahit, j' éprouve l'incertitude douloureuse de la transcription de la vision, je me dis alors que la traduction que j' ai faite n'est pas la bonne, que la forme même de cette traduction n' a pas de sens, et ne peut donc pas passer, dans le sens du monde, ni dans le sens des relations habituelles. C'est que, dans la vie, on ne rencontre pas tous les jours des filles, ou des gens comme toi... Mais les autres gens existent, eux aussi, ils ne sont ni pires ni meilleurs que toi ou moi, et, à partir du moment où tu te situes par rapport à eux, tu n' as aucune chance d'échapper à la pesanteur viscérale de ce " Moi prison" , ou, au mieux de ce " Moi île" .
-- Eridan, je peux te dire exactement ce que je ressens, pour répondre à ton interrogation, à ton incertitude sur le sens, ou la forme de ce que tu exprimes... Lorsque je t' écoute, ce qui coule en moi est l'eau d'une source. Tes mots, les pulsations de ta voix, m' atteignent comme les notes d'une symphonie. Cela me fait aussi des éclaboussures de gouttes de pluie, mêlées à des paillettes de lumière sur le visage, j'en reçois la mouillure messagère sur les verres de mes lunettes, mes yeux en pleurent de joie... Mais où as-tu acquis cette force, cet étrange pouvoir de traduire, de transmettre ? Pour un garçon de ton âge !
-- Cela me vient de tous ces visages que j'observe. Depuis mon enfance, je passe en effet des heures à essayer de capter des ondes, sur les traces des regards, j'étudie les comportements, les gestes, je regarde comment les gens sont habillés. Je suis à l'affût de toutes leurs expressions, j'écoute ce qu'ils racontent entre eux, dans les cafés, les lieux publics, les gares, les files d' attente aux guichets des Messageries Planétaires, j' enregistre tout cela dans ma mémoire vive, puis je me sers de ma mémoire comme d'une caméra, et j' essaye de restituer sur un écran

imaginaire, dans une mise en scène de mon invention, les fragments de la réalité invisible de tous ces visages. Mais les éclats sont minuscules, difficiles à trouver, ils sont situés de face, en profondeur, en " trompe l'oeil" par rapport à la réalité visible. Le rêve absolu, ce serait de réussir à reconstituer le puzzle formé de tous les fragments ou éclats retrouvés, et ce rêve, j' ai osé le rêver. C'est d'autant plus difficile que chacun de ces minuscules éclats ne peut lui-même être trouvé qu'au travers de l'une de ces si rares et si belles étincelles d'intuition, fugitives comme le passage d'une étoile filante entre deux bandes de nuages. J' ai un copain, qui s' appelle Irkou et que j' ai rencontré récemment, qui fait un peu la même chose que moi, avec les visages... Mais lui, il photographie. Enfin, ce que je suis, je le dois beaucoup à mes parents qui sont des gens simples, ouverts, communicatifs, d'une très grande indépendance d' esprit. Trente années me séparent d'eux, mais je peux leur parler des filles, de mes relations, de mes projets, exactement de la même façon qu' avec les copains de mon âge. Par exemple, lorsque je leur ai dévoilé mon projet de voyage, ils m'ont soutenu et même encouragé. Ensemble, nous avons évalué les risques, et je leur ai expliqué que, finalement, en tenant compte des prévisions météorologiques, des zones traversées, des itinéraires choisis, des dangers les plus communs, je ne courais en réalité pas plus de risque que d' aller surfer ou nager quelque part sur la côte Enizolienne.

Jamais, mon père ou ma mère ne m'ont fait d' observations désagréables, et surtout, mes blagues, mes tours pendables, les histoires que je leur raconte les font rire. J'ai la certitude absolue de ce qu'ils pensent réellement de moi. S'ils se marrent, je sais que c'est de bon coeur. Je ne suis pas aussi sûr de faire rire les autres personnes de la même façon.

Et puis, il faut encore que je te dise autre chose, Vi. A l'âge de dix ans, j' ai perdu ma soeur aînée, Véra, ma chère Véra, ma définition de la Femme... Ce fut là une déchirure totale. Ses cheveux étaient noirs comme les miens, son visage, une fenêtre ouverte sur l'origine du monde, et même si elle se fut vêtue d'un sac de patapommes, son incomparable silhouette, légère comme une brise, traversait la maison, diffusait au passage toute l'essence d'une salive océane, enivrante, messagère, complice. J' étais dans toutes ses traces, je suivais ses regards, j' écoutais ses silences... Il y eut un jour dans la blancheur d'une chambre d' hôpital, à Kafricoba, en 626, un dernier silence...

Vi, à ta manière, tu es une définition de la Femme. Tu me vides sans me dégonfler... Et si l' on s' arrêtait ? N'es-tu pas fatiguée, n' as-tu pas faim ?

-- Non, je t'écouterais ainsi des heures et des heures. Je ne suis pas du tout fatiguée. J'aime cette route interminable avec toi. Je ne vois même plus les chiffres sur les bornes. Ce paysage n' est ni un désert, ni un espace civilisé, juste l'immensité d'un pays encore vierge de toute contrefaçon. Ces bruns, ces ocres, ces mauves, ces jaunes, dansent entre ciel et terre. Cette symphonie de couleurs, toute en nuances, roule, enfle et ondoie. Avec ses vibrations et sa lumière, elle rejoint cette conscience absolue du bonheur de vivre, sans aucune notion de temps ou d' espace. Ici, nous sommes très loin, Eridan, du quotidien sans magie peuplé de tous ces regards moqueurs, inquisiteurs, indiscrets, de toutes ces pensées fétides qui flétrissent les rêves, si loin des assiduités de mon inspecteur de circonscription... Ici, quand tu jettes un caillou dans l'eau d'une rivière, les rides n' en finissent plus de s'étendre parce tu les poursuis au delà de leur effacement, jusqu'à ce qu' elles deviennent des souvenirs plus anciens que ceux de ton enfance, et comme nous sommes aussi très loin de l'école des guignols à étiquette autour du cou, aucune gaule brandie par l'un de ces guignols n'inscrira sur l'eau un énorme Zéro à côté de ton rond... Et pas de bonnet d' âne non plus sur ta tête parce tu as jeté trop de cailloux, pas assez calligraphié dans le beau cahier passeport !

-- Bon, si je comprends bien, Vi, c'est ici qu'on s' arrête ?

Tous deux équilibrèrent leurs vélos sur le bord de la piste. En dépit de l'heure tardive, trois heures de l' après-midi, ils prirent le temps de déjeuner, assis sur une roche lisse et poreuse. Un long moment, ils mangèrent en silence, s' observant. Eridan fit passer sa gourde dans les mains de Vi, il y eut un effleurement de doigts, le regard bleu et troublant de Vi, après qu' elle eut bu, à petites gorgées. Eridan reprit la gourde, la porta à ses lèvres. Une fraîcheur très douce, très agréable, lui chatouilla le bout de la langue, une légère saveur de salive l'enivra un instant, il

éprouva de tout son être, la saveur de cette salive dont il découvrait le parfum discret, osant à peine le respirer. Il ne sut, un très bref instant, portant la gourde à ses lèvres, si c'était vraiment de l'eau... Effectivement, l'eau coula tout de même, il ferma les yeux, les rouvrit, battit des paupières, touchant le bleu du ciel, buvant le visage de Vi, un visage qui dévalait comme un torrent dans sa vallée oesophage conduisant à son être plaine avant d' atteindre son âme océan.

Reposant la gourde sur le bord de la roche lisse, il éclata de rire, un rire absolu, un rire d' enfant trop vite grandi, un rire si sonore que les flancs de l' Atlas, pourtant si lointains, semblèrent le répercuter en écho prolongé...

Dans la traîne ultime de ce rire de grand enfant, Eridan articula :

-- Quand un visage de femme te descend ainsi jusqu'au fond de tes tripes, je te jure, Vi, que c'est la plus belle, la plus saine ivresse du monde ! Cela vaut tous les kifs de Kafricentrie et de Berbérie mélangés, humés, aspirés, des heures durant, toutes les piqûres d' érouane dans la veine à vif sans les effets secondaires dévastateurs !

Enfin calmé, redevenu sérieux, Eridan reprit :

-- Tu crois qu' on les fera, ces 50 kilomètres, avant ce soir ?

-- T' en fais pas, j'ai toujours mon imper, s'il faut passer la nuit dehors !

Ils repartirent donc, sans accélérer leur allure. Maintenant, alors que le soleil baissait, s' approchait de l'horizon, le ciel blanchissait : la grande nappe de brouillard, au coeur de l' anticyclone continental, tendait ses écharpes et les entremêlaient au dessus de la plaine légèrement vallonnée.

-- Vi, as-tu remarqué, lorsque nous déjeunions, la roche sur laquelle nous étions assis ?

-- Oui.

-- Je te parie que c'était une météorite, quelque poussière d' étoile tombée du ciel.

-- C'est bien possible.

-- Si l'on avait eu des outils appropriés pour percer et creuser dans cette roche poreuse, qui sait ce qu'on aurait peut-être trouvé à l'intérieur ?

Pour changer de sujet, tu viens d' où, toi ?

-- Je suis issue d' un croisement entre deux civilisations ; mon père est Circadien. Un bourlingueur increvable qui passe sa vie entre les couches géologiques de la planète, dans le fond de l' océan, sur les sommets du Kalaharidji, sur les pentes des volcans du continent Austral, écume les bibliothèques et les centres universitaires. Et ma mère, c'est l'une de ces rares créatures de la Terre des Hommes Primitifs qui a accepté de s'intégrer à notre civilisation. Lorsque mon père l' a rencontrée, suspendue par les bras à la branche d'un arbre, il s'est approché d'elle, leurs regards se sont croisés, elle l' a suivi. Six mois plus tard, tu aurais vu la femme qu'elle était devenue ! Etchuaïa a tout appris très vite, s'émerveillant, s' enthousiasmant, se familiarisant avec candeur, confiance, abandon... Mon père a comme toi les cheveux noirs, ma mère est rousse, ses cheveux sont longs, soyeux, ondulants. Mes parents habitent dans un village de l' Atlas, à 1700 mètres d' altitude, un pays très froid, de neiges éternelles, à l'extrême Nord de cette colonne vertébrale de la Terre qui est le grand Atlas Médian. Notre maison familiale ressemble à un satellite artificiel encastré dans la masse rocheuse. Elle est spacieuse et confortable, proche d'une station météo, d'un laboratoire et d'un observatoire que mon père a fait aménager. Nous avons un télescope protégé par une voûte de béton à glissière. Petite fille, c'est là que j' ai vécu, dans ce village, au milieu de gens simples, endurcis, très accueillants. Tout en bas du col, par la piste menant aux steppes de hautes herbes de Circadie occidentale, on entre dans un pays sauvage, battu par tous les vents venus de l' océan glacial, de la région des lacs et des forêts, des plateaux Circadiens ou des steppes arides du Sud. Ces vents tournent, selon l' avance ou le retard des saisons, l' arrivée des pluies de printemps, la chaleur poussiéreuse des jours d'été secs claquant comme des coups de fouet et brûlant les hautes herbes. Là, dans cette immensité d'une seule frontière naturelle, celle de l' Atlas, c'est le domaine des caricous, des chiens de steppes, des petits ours noirs ou bruns, des lièvres kangourou, et de toutes espèces de rongeurs, d' oiseaux, de serpents, de petits mammifères, herbivores ou carnivores. Les caricous s' y comptent par dizaines de milliers, leur existence étant pour les populations humaines des vallées du nord de l' Atlas, le principal pilier économique et industriel. A la fin de l'été, dans les

derniers jours du huitième mois, ces animaux se rassemblent, en gigantesques concentrations de masses sombres, puis se lancent en interminables colonnes le long de la barrière de l' Atlas, vers la Porte de l' Ouest. Depuis la Nuit des Temps, il en est ainsi, et la civilisation des hommes, au rythme de la migration vingt, trente fois millénaire des caricous, perpétue elle-même ses propres migrations, d'une saison à l' autre, entre les espaces de communication, ceux de la ville, des ateliers et des bureaux ; ceux des loisirs, des plages et des fêtes commémoratives. Mais les hommes n'ont pas, comme les caricous, trente mille ans d'histoire, à moins de remonter dans le temps, beaucoup plus loin, peut-être avant ER-1.
Je viens de passer le meilleur mois de l'été Nordique chez mes parents, parce que mon père, pour une fois, a décidé de se retirer, trois semaines durant, dans son village, de se promener dans les glaciers de son enfance, et de bricoler dans sa maison.
Tu vois ce vélo, Eridan ? Tu pensais qu'il datait du dernier centenaire de la Révolution Culturelle. Il n' en est rien. C'est mon père qui l' a fabriqué de ses propres mains. Il s'est inspiré d'une gravure découverte lors d'une fouille effectuée l'été dernier, sur un chantier archéologique situé en bordure de l' Altiplano de Neurélabie Océanique. Au plus profond d'un inextricable fouillis de ronces géantes, de lianes et d' arbres tordus, près de cette chevelure hirsute, luxuriante, au bout d' une terre craquelée en équilibre instable au dessus de la paroi verticale de la Grande Fracture, il y avait une cache, encore inexplorée. Aucun chercheur ne s' était risqué en cet endroit si dangereux, car, un pas de plus, on ne savait où, et c' était la chute, vertigineuse, un vol plané de 1500 mètres jusqu' en bas, au pied de la muraille de roches. Tout au fond de cette cache, à trente mètres de profondeur, accessible par un étroit boyau, puis, à l'aide d'une corde, mon père osa descendre. Il fit une stupéfiante découverte : huit ou dix caisses de marbre gisaient là sur une socle de pierre. Il fit sauter le couvercle d'une caisse... Des dizaines de gravures, aussi dures et résistantes que le meilleur acier, hermétiquement emballées dans des poches transparentes et inaltérables, se tenaient là, depuis une éternité sans doute... Les autres caisses contenaient aussi des gravures. A moins d'un mètre de là, s'ouvrait une porte étroite, creusée dans la roche : mon père se pencha au dessus du vide, appuyé contre le bord, et embrassa de son regard, émerveillé, le plus grand couloir du monde à ciel ouvert, entre deux parois verticales, la ville de Borakal, sur l'autre rive du Finandubi, le pont, petit bâton de pierre traversant le fleuve, la brume argentée, montant le long de la paroi orientale. Alors, il se dit que sa découverte pouvait bien être un lien entre les arts de deux civilisations très éloignées qui ont eu le même genre d' origine et ont fini par se ressembler.
L'une de ces gravures, Eridan, représentait un véhicule à deux roues, léger, muni d' un pédalier, d'un guidon, d'une chaîne de transmission, que les gens utilisaient vers la fin d' ER-1, et qu'ils appelaient, comme nous, bicyclette ou vélo. D'ailleurs, nous avons tout hérité d' ER-1 et recommencé l' expérience, dans un contexte historique et géographique différent.
Lorsque mon père, après ce voyage d' études, est revenu, pour quelques jours, dans notre maison, il a montré la gravure à ma mère. Devant l'émerveillement d' Etchuaïa, mon père eut une idée : construire ce vélo, de ses propres mains, le reconstituer tel qu'il était, un antique vélo de dame, assez différent, tout de même, de ceux que l'on fabriquait encore, voici une centaine d' années...
Le travail lui prit un bon mois dans son atelier. Il n' en dit rien, et Etchuaïa ne venait jamais dans l' atelier... Elle trouvait seulement étrange qu'il ne fût pas reparti, dans quelque pays lointain, au bout de trois jours.
A présent, Eridan, c'est moi qui utilise ce vélo, car j' ai décidé de partir à l' aventure, jusqu'à Spintzko. Mais j' ai fait comme toi, Eridan, sur une bonne partie du trajet, notamment dans l' Atlas, pour descendre jusqu'à Bremda, par les pistes de montagne, les cols, les vallées, dans les premiers jours, j' ai trouvé une dizaine de camions pour me charger, alternant ainsi le " turbo-stop " et trente ou quarante kilomètres en bicyclette, de préférence quand ça descendait. Ensuite, j' ai pris la piste principale qui relie les villes du Nord à Bremda en longeant l' Atlas, et là, sur 500 kilomètres, j' ai eu de la chance : un turboliner rejoignait le macadamroye.

Dans le milieu de la nuit, à l'auberge de jeunesse de Bidon 7, Eridan eut très froid. Il s'était endormi, la couverture rejetée à ses pieds, alors que Vi, recroquevillée dans le duvet d'

Eridan, respirait doucement, roulée en boule sur le côté. Un nez tout blanc, piqueté de taches rousses, dans la clarté vaporeuse, crépusculaire et floue diffusée par la planète morte, apparaissait, entre la bordure du duvet et un petit coin d' oreiller. Eridan regretta de ne pas avoir loué une couverture supplémentaire au bureau de l' auberge. Il ne trouva rien de plus confortable que de quitter son lit, d'entrer dans le duvet prêté à Vi, et de s'enrouler autour d' elle. Il y eut un petit cri, à peine audible, une main très chaude, très affectueuse lui saisit le poignet, et bientôt, sous le duvet, leurs souffles se confondirent. Vers le matin, dans la pâleur de ce jour d'été qui tardait à se lever, juste à ce moment privilégié où l'esprit s'éveille dans un sommeil étrangement vivant, lorsque des images apparaissent, messagères, fugaces, puis s'évanouissent dans la réalité retrouvée, Eridan sentit sur son ventre la pression affectueuse des doigts de Vi, puis, des dents, des lèvres, un bout de langue sur le lobe de son oreille... Mais l' obscurité demeurait encore, devenait pénombre et le regard de Vi n'était qu'une fente entre deux volets, Eridan, peu à peu, se rendormit, auprès de Vi, toute habillée dans le duvet. Elle avait gardé ses lunettes.

Le lendemain, dans l' après-midi, nouvelle manifestation imprévue de la part de Vi : elle s'arrêta, mit pied à terre, encore une fois sans prendre la précaution d' équilibrer sa bicyclette, s' élança en avant dans un pré immense, courut dans l'herbe drue et sèche, exécuta force cabrioles, et pirouettes, virevolta comme un papillon, jupe soulevée dans le vent, puis s'étendit, se releva, tourbillonna. Eridan la suivit du regard, ahuri, ne dit pas un mot, alors qu'il bouillait d'impatience car la route était encore très longue. Pour rien au monde il ne se serait fâché avec cette fille, en lui reprochant l'incongruité de certains de ses comportements, le précieux temps qu'elle lui faisait perdre en musardant plus que de raison. Mais cette fois, si elle ne perdait pas ses lunettes en exécutant des cabrioles insensées, elle aurait de la chance...

Dans l'ultime mouvement de ce numéro de gymnastique, sa jupe se souleva encore. Eridan s' aperçut alors que Vi, ce matin, n' avait pas mis de culotte.

" Oh, la coquine ! " se dit-il. Elle rajusta ses vêtements, s' épousseta, rectifia la position de ses lunettes, réapparut en parfaite définition de la femme, épanouie, et plut très fort à Eridan.

Vers le soir, à 20 kilomètres de Bidon 8, Eridan lui demanda :

-- Pourquoi les trous de ta selle sont-ils aussi gros, surtout celui du milieu ?

-- Je n' en sais rien, sans doute mon père a-t-il utilisé une fraise de trop grand diamètre... Et qu'il a forcé par mégarde sur le trou du milieu.

Eridan marqua un silence, puis il éclata de rire... Le même rire que celui qui l' avait secoué lors de la halte sur la roche poreuse. Il dit à Vi :

-- Tu sais, j' y passerais bien le doigt, dans le trou !

-- Essaies, Eridan, tu verras bien !

Et les joues de Vi se colorèrent de rouge, elle suffoqua, sa bouche s' ouvrit, ses yeux s' embuèrent de larmes, elle haleta, son visage éclata, et son rire fut celui d'une jeune chèvre sauvageonne, polissonne... La définition de la femme s'inscrivit dans le paysage, à 20 kilomètres de Bidon 8, comme le dessin coquin d'un petite fille délurée sur un cahier d' école taché de confiture...

Bidon 8, situé à la croisée de plusieurs pistes à grande circulation, était une vaste station d' étape. Deux magasins généraux, un petit terminal routier, des hôtels, des baraquements un peu plus " élaborés ", et, bien sûr, l' auberge de jeunesse. Un turbocar venu d' Enolabay stationnait sur le parking de l' auberge. Un groupe d'une cinquantaine de jeunes gens, très bruyant, très animé, avait envahi le dortoir, pris possession du séjour et de la cuisine, sans se soucier des filles et des garçons venus d' ailleurs. Eridan et Vi trouvèrent bien un lit, chacun, mais séparés par toute la longueur du dortoir, ils ne purent, une fois couchés, que se donner des signes, de la main.

Très tôt, le lendemain matin, ils repartirent, sans déjeuner.

-- Te sens-tu le courage, Vi, de parcourir aujourd'hui 180 kilomètres ? Il est à peine cinq heures. On s' arrête une heure à Bidon 9, et l'on continue jusqu' à Bidon 10. Si tu es fatiguée, tu t 'appuies sur moi et je t' entraîne, à 35 de moyenne...

-- Oh, mais, tu es en train de tricher d' un jour, Eridan !

-- Et oui, Spinzko approche, Vi, il faudra bien se quitter... Je crois qu'un jour de plus ou de moins ne changera rien entre nous. La grande métropole de Neurélabie Continentale n' a pas plus d' attrait que Bremda : c'est une ville industrielle avec des tours, des chantiers, des usines, des banlieues populaires et des immeubles d'habitation à coursives aussi hauts que des montagnes.
-- Après Spinzko, quelle est ta route jusqu' à Borakal, Eridan ?
-- La piste de Birkou, à travers les plaines du Nord, puis, une partie du " chemin du Plan de Sauvegarde ", qui doit, selon les cartes, passer au large de la ville martyr " Uradus-sur-Done ". Enfin, la route qui surplombe, en corniche, le couloir d' effondrement du Finandubi, et la descente sur Borakal, par une vallée transversale.
Après cela, je passe le grand pont, et, encore par une vallée transversale, je remonte sur l' Altiplano, côté Ouest.
-- Je connais cette route, Eridan. Si tu passes à Uradus-sur-Done, tu verras certainement le Mémorial, le plus impressionnant de la planète, tu visiteras également le Musée de l'histoire des guerres. Il y a là matière à réflexion, notamment sur tout ce qui s' est passé, dans le monde pendant la piëvre. Ce chemin du Plan de Sauvegarde, régulièrement entretenu, s'inscrit de nos jours sur nos cartes comme le symbole du rejet de l' abomination, mais il ne nous garantit en aucune façon contre le retour de la barbarie. L' évolution de notre civilisation et celle de l' esprit humain n'est pas une ligne droite, dont l'origine se perdrait très loin en dessous d'une ligne zéro, par exemple, et qui, ayant franchi cette ligne zéro, s'inclinerait vers l'infini comme le tracé rectiligne d'un titre monétaire sur l' écran d'un terminal financier. Cette évolution-là est tout à fait semblable au tracé des courbes des Marchés, avec des effondrements, des paliers, des reprises, des cascades en dents de scie... Y aurait-il, cependant, à très long terme, une tendance ascendante, imperceptible, mais certaine ? Nul ne peut le dire. J' ose espérer, Eridan, que, chacun d' entre nous, éléments isolés et microscopiques dans la fuite éperdue des milliers de générations vers l' avenir, nous participons à ce mouvement ascendant, s'il existe... Lorsque tu verras le pont, à Borakal, tu seras vraiment très impressionné. C'est le plus long, le plus haut, le plus large, de toute la planète. S'il n' y avait eu les deux Altiplanos à traverser, on aurait pu y faire passer le Métro-Jet. Si j'ai un conseil à te donner, arrêts-toi en plein milieu du pont, penche-toi sur le parapet demi-circulaire, celui de l' alvéole centrale, et regarde le fleuve, ses rives, les deux murailles et leurs crêtes, le ciel, prends la mesure de l'espacement, entre les murailles, de la largeur du fleuve, et dis toi bien qu' un tel fleuve n' est pas navigable. Tu réaliseras à quel point la nature exerce sa souveraineté sur l' empire des hommes. Oui, Eridan, arrête-toi à cet endroit... Pas pour pisser, bien entendu, ce serait un sacrilège !
-- Vi, je viens de réaliser que nous sommes encore ensemble pour trois jours. La piste des " Bidon " a douze stations en tout depuis la Porte de l' Ouest. Trois jours, Vi, te rends-tu compte ? C'est une éternité en miniature... Tous les deux, dans ce paysage immense, à se boire l'un et l' autre, de la source jusqu'à l' océan! C'est inespéré ! En plus, en roulant à gauche, je jouis de ton meilleur profil...

Durant ces trois jours, Eridan reçut toute l'enfance de Vi, toute la planète Vi. Il n'existait plus lui-même, elle l' existait. Elle n' existait plus elle-même, il l' existait. Ils n' existaient qu' ensemble. Et le temps se figea, entra dans une goutte de pluie, la goutte devint bulle, et la bulle, emplie d' absence de solitude et d'une toute nouvelle conscience d' exister, enfla démesurément, éclata tout de même, mais cet éclatement-là ne rouvrait pas la porte de soi, la porte de solitude.
La version intégrale, authentique, de l'intimité de Vi, à chaque borne kilométrique, espaçait ces déferlements de solitude qui parfois se jetaient dans sa vie. Eridan connut en lui-même la fragilité et la force de Vi, mais aussi tout son silence, les « trous noirs » de son univers. Et parce qu'il la connut, il se connut, aussi.

Le dernier jour de cette traversée à deux, vers quatre heures de l' après-midi, une brume épaisse, grise et sale, dans le lointain, ensevelissait l'horizon Ouest. Cependant, autour de Vi et d' Eridan, au dessus de leurs têtes, le ciel demeurait obstinément bleu. L' anticyclone annoncé par les services de météorologie trônait maintenant depuis six jours et les pressions atteignaient des niveaux jusqu'alors inégalés.

L' apparition, sur l' horizon Ouest, de ce mur de brume sale, signifia, pour Eridan et Vi, l' entrée prochaine dans la toile d' araignée d'un réseau de voies urbaines... Et leur séparation.
Ce brouillard-là cachait une agglomération importante, il était tendu comme des hachures, sur un écran de cinéma, oblitérant un film que l'on n' a pas envie de regarder. Phénomène atmosphérique habituel, en régime anticyclonique, au-dessus des villes industrielles. Spinzko était la métropole des produits chimiques et de leurs dérivés. L'on y brûlait jour et nuit des déchets industriels, agricoles, alimentaires.
Les fantômes surgirent de la brume, en une multitude de formes géométriques, irréelles, et toute une architecture complexe, tourmentée, aiguë, apparut : tours, pyramides, voûtes métalliques, se déployèrent sur l' écran, au travers des hachures. Les immeubles d' habitation, comme à Bremda, disposés en carrés, en demi-cercles, en enchevêtrements de croix, émergèrent du néant gris.
A l'instant précis de cette apparition, le visage de Vi se réduisit aux dimensions d'un mouchoir de poche : il se ferma, se momifia. Les yeux gris bleu, derrière les lunettes carrées, s'immobilisèrent…
-- Vi, ma petite Vi, c'est là, dans cette ville, ton quotidien, ta vie ?
-- Oui, Eridan, c'est là. Mais l'environnement n' a pas d'importance. Seule, la **relation** que tu as dans cet environnement a de l'importance. Si les murs sont gris, si tu ne voies pas le soleil, si tu habites dans l'une de ces tours, au milieu d' autres tours, mais si tu vis là, avec des gens que tu aimes, avec lesquels tu partages des rêves et des projets, des gens avec lesquels tu es heureux de vivre, cela vaut beaucoup mieux que d' habiter dans un charmant cottage à la campagne, et d' être fâché avec les voisins. Mon école est située dans le quartier le plus pourri de la ville. L'inspecteur libidineux, lui, le père de famille honorable et " bien dans sa peau ", a cru qu'il allait m' exiler. Il a tout simplement élargi devant mes pas, ce chemin de reconnaissance en deçà duquel il n'est pas possible d' aimer vraiment.
-- Ne sois pas triste, Vi : tu te maries le mois prochain. Tu as déja choisi, moi, pas encore...

A la gare centrale, au bureau des Itinérants, ils apprirent que les trois auberges de jeunesse de la ville affichaient complet.
Avant l' arrivée de Vi, Bull dut effectuer un aller-retour à Two pour une affaire le concernant, au sujet de sa prochaine année d' université. Le rendez-vous avec Vi n' étant prévu que le lendemain, Vi désira accompagner Eridan lors de son passage à Spinzko.
-- Tu vois bien, Vi, il n'y a plus de place dans les AJ. Tu ne vas tout de même pas me proposer de dormir chez toi, ce serait tout à fait indélicat vis à vis de Bull.
A l'office du tourisme, on leur indiqua, outre quelques hôtels de luxe, d'une part, et d'infâmes bouges, d'autre part, le Centre Culturel, ce qui n'enchanta guère Vi, parce que, selon elle, ce centre avait une très mauvaise réputation, et il n' était " culturel " que de nom.
-- Un vrai hall de l' itinérance, un refuge de vagabonds, de drogués et de pervers. Mais si tu veux vraiment y aller, Eridan, je t' accompagne.
-- Oui, c'est là que je veux aller, je n' aime pas les hôtels, surtout les hôtels de luxe, et j' ai besoin de l' atmosphère de ces lieux d' itinérance en lesquels je ne me sens jamais étranger. Lorsque je suis confronté à des sensibilités différentes, aux réactions imprévisibles d'individus tels que ceux que l'on rencontre en ces lieux, ma " bulle " ne se cristallise pas en un cocon de certitudes, elle s'ouvre vers l'espace relationnel. La dureté du rapport de communication, la pesanteur de l'indifférence, même, deviennent des relais entre l'intérieur de ma bulle, et le sens de cette dureté ou de cette indifférence. C'est ainsi que tu reconnais l' existence des autres, leurs différences, leurs besoins...

Ils s'installèrent au premier étage du Centre. Des pièces aux murs couverts de graffitis, sans portes, donnaient sur un grand couloir commun. Lavabos et toilettes mal entretenus se tenaient au fond du couloir central. Les chambres, numérotées de 1 à 17, par leurs ouvertures, baillaient dans une lumière douteuse, exhalant une haleine fétide, l' haleine d'une itinérance nourrie de conserves, de moutarde et de mayonnaise... Eridan et Vi entrèrent dans la chambre 5, celle dont l' odeur était la plus supportable. Au delà de la chambre 6, les lits, pour la plupart inoccupés, réduits à de simples paillasses, ou matelas de fortune, sans couverture, n'invitaient

guère l'itinérant à passer la nuit dans ces pièces nues aux murs tachés, d'autant plus que le chauffage y était inexistant. Et les nuits du milieu de l'été, à Spinzko, devenaient froides dans le huitième mois de l' année.
Au 5, ils eurent pour voisins, une jeune femme pâle et maigre accompagnée d'une petite fille en haillons, un vieux couple de clochards et un homme d'une trentaine d' années, vêtu d'un costume démodé.
Alors qu' Eridan rangeait quelques effets sur des étagères disjointes, Vi sortit de la pièce et se dirigea vers les toilettes au bout du couloir. Une demi-heure plus tard, Vi ne revenait pas... Eridan s' inquiéta, sortit de la pièce, suivit le couloir, aperçut au fond la porte des cabinets grand ' ouverte.
Il avança encore, le coeur battant, une boule au fond de sa gorge, le sol semblait se dérober sous ses pieds, il se sentit parcouru d'un frisson désagréable. Les numéros des chambres défilaient: 14... 15... 16... et enfin, 17.
Il perçut un râle, un souffle rauque, un grincement de sommier métallique... Il eut le courage, l' audace, la curiosité, à vrai dire il ne savait pas, de se tenir un instant, à distance, dans l'ouverture de la pièce, en retrait. Et ce qu'il vit le blessa profondément... Jamais il ne pourrait oublier...
Cette jeune femme, Vi, car c'était bien elle, écrasée sous le poids d'un horrible type ventripotent, velu, barbu, qui tressautait convulsivement, s'enfonçait sauvagement en elle, la dévorait de ses yeux globuleux, un filet de bave dans les poils de sa barbe, haletant, suffoquant de bien-être. Il ne l' avait pas même déshabillée, simplement retroussée, elle avait gardé ses lunettes. Lui-même était chaussé de grosses bottes, et ses vêtements : un pantalon rugueux et déchiré à cottes, un chandail poussiéreux, un blouson lardé d'écorchures jeté sur ses épaules, étaient d'une saleté repoussante.
Mais la vision la plus insoutenable fut celle de la silhouette gracile de Vi, se dégageant de l'emprise de l' affreux bonhomme.
Eridan repartit sans avoir été vu, regagna la chambre 5, acheva son rangement, et peu de temps après, Vi réapparut.
A ce moment-là, devant la silhouette de Vi, étonné et désespéré, mais sans le laisser voir, Eridan comprit que le premier jour de leur rencontre, il aurait vraiment dû la culbuter dans le fossé.

La cantine du centre culturel était une immense salle aux murs nus, gris et sales, une salle rectangulaire illuminée par des globes poussiéreux ; flanquée, de part et d'autre, de panneaux vitrés coulissants maculés de taches de graisse et de projections diverses. Les tables de six places, alignées sans ordre, les bancs boiteux, les chariots véhiculant des plateaux de vaisselle, le bruit assourdissant, les cris, le choc métallique des marmites et des casseroles, les relents de mauvais fricot, de vin acide et de bière éventée, tout cela se chargeait, s' amplifiait, dans l' attente d'un inévitable déferlement de solitude viscérale sur un rivage de silence le long duquel se diluaient tous les coquillages visages. Eridan, ici, souffrait, et sa " bulle " se cristallisa.
Pour deux parsécus chacun, Eridan et Vi obtinrent un plateau-repas, une indéfinissable mixture, gluante, qui sentait le kif et le suif, un carré de fromage jaune, un carafon de vin infect. Les couverts de surcroît étaient entartrés de croûtes. L'un en face de l' autre, ils mangèrent du bout des lèvres, incommodés par le vacarme régnant dans la salle.
-- A quelle heure arrive-t-il, Bull, demain matin ?
-- A huit heures, par le turbotrain Grandes Lignes Enolabay-Two-Borakal-Spinzko-Bremda. De Two, il n' y a que deux heures et demie de voyage. C'est pratique, il peut venir quand il veut, depuis l' Université de Two. Il fait le voyage aller-retour deux fois par semaine, avec un abonnement.
-- Que prépare-t-il, Bull ?
-- Sa deuxième et dernière année de maîtrise, après avoir brillamment obtenu ses trois certificats de licence. Il veut être professeur de philosophie.
-- Lui, prof de philo ?

-- Attends, Eridan, tu ne l' as pas encore vu... C'est un garçon très sensible. Un peu timide, certes, effacé en apparence, sage et humble, mais, quand il connaît les gens, il s' extériorise très bien, à sa façon. Il a ses certitudes, ses repères, mais il ne se situe pas, lui-même, par rapport aux autres, en fonction de ses certitudes. Il est de ceux qui croient fermement mais ne rejettent jamais. Il pense qu'un intellectuel doit nécessairement s'impliquer directement dans la réalité, reconnaître non seulement ses semblables, mais aussi tous les êtres de la Terre et de l' Univers. Selon lui, cette reconnaissance, sous-tendue par l ' approche de la révélation, une réflexion très approfondie qui sait se garder des pièges de l'imaginaire, une volonté évidente de s'affirmer, non pas comme une lumière dans le monde, mais plutôt comme un vecteur, un relais, entre les aspects de la diversité, cette reconnaissance donc, confère à l' intellectuel une responsabilité écrasante : la responsabilité **relationnelle**. Bull dit qu'il se sent relationnellement responsable des gens avec lesquels il établie un lien, et que, lorsqu'il traduit, exprime, transmet, il ne veut en aucun cas, influencer l' autre, l'orienter vers un courant de pensée. De plus, cette notion de responsabilité relationnelle, d' après lui, implique nécessairement, de sa part, la plus grande fidélité possible à ce qui lui est " révélé " au delà des apparences, des contre façons et des nuisances, la plus grande fidélité possible au meilleur de lui-même. Un intellectuel ne peut pas souscrire à l ' hypocrisie du monde, ni à sa propre hypocrisie. Il n' a, dans sa vie, que les engagements qu'il prend, immédiatement, dans des situations relationnelles précises, et ces engagements sont des choix. Autant que possible, il demeure fidèle à ses choix.
-- j' ai dans l' idée que Bull fera un très bon prof de philo... Et que votre vie à deux sera, disons... très " relationnelle ".

Le lendemain matin, un peu avant huit heures, Eridan et Vi attendaient sur le quai principal de la gare centrale, l'arrivée du turbotrain en provenance de Two. Vi, quelque peu intimidée, anxieuse, habillée d'une robe courte, verte, à petits volants, regardait avec insistance les tableaux d'affichage lumineux, au dessus des voies.
Bull était bien le garçon imaginé par Eridan, très grand, élancé, filiforme même, boutonneux, mais, en apparence, sûr de lui, décontracté, quoiqu' un peu gauche dans ses mouvements, habillé d'un ensemble, pantalon et veston en cuir léger, d'un large maillot blanc en coton, arborant le signe distinctif de son université, sur la poitrine. Il paraissait très propre, très net, de sa personne, avec ses cheveux bien coupés, sa barbe de trois jours clairsemée, entretenue à la tondeuse, son regard droit et clair, sa spontanéité et son innocence d' enfant qui réfléchit et observe.
Les présentations furent très rapides :
-- Eridan, un copain de route, rencontré sur la piste des " Bidon ", nous sommes ensemble depuis six jours. Il a mis en " veilleuse " son accumulateur d' énergie, pour m' accompagner jusqu' à Spinzko.
Immédiatement, un courant de sympathie très fort, très chaleureux, s' établit entre les deux garçons.
Ils s' installèrent à la terrasse d'un bar, en face de la gare, et Vi raconta la traversée.
-- Bull, je dois te dire... Ta chère Vi, je l' ai tout de même un peu " draguée ", et même, une nuit, à l' auberge de jeunesse, je suis entré avec elle, dans le duvet que je lui avais prêté. Le froid était si vif au milieu de la nuit... Mais, je t'assure, il ne s'est rien passé, tout juste un peu de chaleur et de tendresse échangées.
D'un geste affectueux, presque fraternel, Bull posa sa main sur l' épaule d' Eridan et dit :
-- Que veux-tu reprendre ? C'est ma tournée...
Eridan et Vi évoquèrent ensemble les épisodes les plus marquants, les plus drôles de leur traversée. Bull voulut savoir jusqu' où Eridan irait et ce qu'il entrevoyait au delà de cette " rupture ", s'il avait, à Enizola ou ailleurs, une " petite amie ", et s'il parviendrait à retenir l'eau de l 'outre éclatée, avant que la terre, goulûment, la boive.
-- Si tu t 'arrêtes à Two, Eridan, voici les coordonnées de l'un de mes meilleurs copains, Frankie, un réalisateur de courts métrages, un gars hyper sympa. Vas faire un tour du côté de la cité des Arts, esplanade de la Lyre, tu le rencontreras, s' activant d' un plateau à l' autre, et si tu ne peux l' approcher, s'il est en plein enregistrement, entouré de comédiens, d' acteurs, de

techniciens, tu dis " je veux parler à Frankie, c'est de la part de Bull ". Alors, on te conduira jusqu'à lui. Il t 'accueillera, et très vite, vous serez copains. Tu verras, Eridan, il est vraiment étonnant, Frankie, c'est un passionné, un écorché vif, et sa spécialité, c'est le film de fiction dans un passé très lointain, encore plus loin qu' ER-1. Il a redimensionné l' histoire dans une incommensurable fresque des origines, en marge de toutes les contre-façons et de toutes les supercheries produites dans le genre.
-- Oui, j' irai le voir, ton Frankie, c'est sûr !
-- Et je te donne notre adresse, provisoire, à Spinzko, ainsi que celle de Two, tu seras toujours le bienvenu, où que nous soyons, chez Bull et Vi. Où seras-tu, le 17-9, le jour de notre mariage ?
-- A Enolabay, peut-être sur l' esplanade du champ de foire, porte de Bérénice, lors de l'inauguration des Fêtes du Tricentenaire de la Révolution Culturelle.
Eridan marqua un silence, imprimant avec force ces deux visages dans sa mémoire, et, d'une voix trahissant tout de même son émotion, dit :
-- Bon, c'est pas tout, mes enfants, mais je dois vous quitter... Il est inutile que je m'éternise plus longtemps en votre compagnie, je reprends ma route vers l' Ouest.
Ils s' embrassèrent, et tout juste avant le dernier virage, alors que la rue emportait Eridan, Vi s' écria :
-- " Souviens-toi, Eridan, le pont de Borakal ! "...

***

Au Centre Culturel, Eridan reprit possession de ses sacoches, de ses bagages, se rendit dans le parc à bicyclettes, et, sans perdre de temps désormais, prit la direction du boulevard périphérique. Avant de gagner les faubourgs de l' Ouest, il devait encore traverser toute la ville qu'il avait hâte de quitter.
En une heure de temps, il put, au delà des derniers faubourgs, entrer dans une plaine constellée d' agglomérations riche de cultures céréalières et d'industries locales. Il comprit très vite que les espaces vierges, les horizons lointains, l'immensité des paysages continentaux inhabités, et même la dimension du ciel, appartenaient au passé, maintenant, et que la verdure, les arbres, les prés, les champs, la luxuriance de la végétation, bientôt, en prenant de l' ampleur, toujours plus de consistance vers l' Ouest, allaient tirer, tirer très fort sur ses racines, les racines de son enfance en Enizolie... Les visages, de l'autre côté du Finandubi, dans cette Neurélabie des intempéries au climat si capricieux, auraient-ils le pouvoir, comme l' avait déclaré Irkou, de déchirer la solitude ?
Vers 22 heures, ce soir-là, Eridan entrait dans Birkou, une cité vieillotte, entourée de collines brisées, d'escarpements rocheux et de buttes recouvertes de forêts. Sur ce paysage nocturne régnait une étrange clarté, comme celle d'un crépuscule figé dans le souvenir d' un soleil de belle journée d' été. Les ombres des collines et des buttes, le noir des forêts, les étoiles du ciel, les lumières de la petite ville, repoussaient les souvenirs en dessous de l' épiderme de la mémoire d' Eridan, parce qu'ici, le pays était vraiment différent, et le seul repère tangible, c'était encore celui de la position des étoiles, à cette heure, sur une latitude qui, somme toute, lui était familière, à quelques degrés près...
Lorsqu'il présenta sa carte au bureau de l' auberge de jeunesse, à Birkou, il ne s' aperçut pas que la face réservée aux tampons de séjour était déjà bien surchargée. Le gardien examina la carte, toisa Eridan de la tête aux pieds, et déclara presque brutalement :
-- Quand on vient de si loin, la moindre des obligations, c'est de faire renouveler sa carte en temps utile ; si tu crois que je peux me contenter d' ajouter un bout de papier pour apposer le cachet, tu te trompes, mon gars. Cherche-toi un hôtel. D' ailleurs, c'est pratiquement complet, ici !
Eridan n' insista point. Après 260 kilomètres de plaines et de collines, sur une piste étroite, défoncée, poussiéreuse, les tympans fatiguées de tous ces sifflements aigüs de camions et de turbomodules, il n' eut pas, à cette heure tardive, la force de protester. On ne se bat point, en

face d'un mur d'indifférence, d'habitudes et de principes, et ce vieux guignol, d' ailleurs, représentait bien l'immobilisme de ce " collectivisme éclairé " n' ayant pas d'autres lumières que celles dont il prétend illuminer le monde.

Ce gardien, à première vue, aurait presque paru sympathique. Irresponsable, il se conformait aux directives de la Fédération. En Neurélabie, selon Irkou, ce collectivisme " fossile ", n' intégrait pas dans sa logique de fonctionnement, des situations génératrices de dérangements. La pesanteur des lois et des règlements, des procédures, des archaïsmes, imposait un ordre établi, programmé, normalisé, et la machine, humaine devait " tourner rond ". En l' occurence, une carte d' AJ surchargée, c'était un caillou dans le mécanisme.

Eridan se mit donc en quête d'une chambre affreusement impersonnelle dans un hôtel de tourisme. Avait-il au moins une carte d'identité en bonne et due forme?

Il ouvrit son portefeuille : les photos de ses parents, de sa soeur, de ses copains et copines, se trouvaient au-dessus des documents officiels, indispensables et identificateurs. Véra lui apparut, exquise dans une robe de sa confection, ouvrant son atelier de couture, nimbée dans cette lumière du matin, si translucide à Enizola. Ses cartes, d' identité, d' auberges de jeunesse, de groupe sanguin, de santé, de paiement, ainsi que d'autres documents divers, ceux de son club littéraire, de sa cellule informatique, ses pass pour la cité des sciences, le planétarium, les cinémas et les théâtres d' Enizola, tout cela, pêle-mêle, avec des coupures de journaux, des notes de voyage, des visages de filles, était comprimé, difficilement accessible dans le portefeuille surchargé.

Eridan ne chercha pas bien longtemps, puisque tous les hôtels se ressemblent, n' ayant pas comme dans les AJ, d' espace de communication, mais seulement de petits vestibules meublés de machines à sous, de distributeurs de boissons et denrées alimentaires insipides. Il choisit, deux rues à gauche après l' AJ, l' Hôtel des Voyageurs, avec sa façade tristounette et son enseigne tremblotante.

Dans la chambre, il se déshabilla, s' allongea sur le lit, rouvrit son portefeuille, éparpilla les photos, regarda celle de Véra, puis les visages des filles en médaillons. Il se laissa gagner par un trouble, un frisson viscéral, son sexe se durcit, ses rêves entrèrent dans la " bulle ", et la bulle fusa, très vite, comme la flamme d'un briquet presque vide. Il prit sur le lit la position du chien couché, oublia d' éteindre la lumière, et peu à peu, le sommeil vainquit sa solitude, étendit ses doigts d' ombre sur sa tête d' enfant trop vite grandi.

Irkou avait raison, au sujet des visages : en Neurélabie, comme partout dans le monde, certains d'entre eux apparaissaient, tels de petites étoiles déchirant le ciel tout noir.

Jusqu' à Borakal, s’ allumèrent donc des dizaines de ces visages inconnus ; celui, entre autres, de cette fille aperçue dans un champ, qui s' était relevée à son passage, l'illuminant de son sourire ; puis, celui de ce paysan assis sur son tracteur, qu'un salut de la main avait accompagné , et même celui d'une vieille secrétaire de la Fédération des Auberges de Jeunesse, lorsqu' Eridan, à Virakal, avait présenté sa carte pour le renouvellement.

La solitude, même quand on roule tout seul, n' est jamais absolue. Les visages sont des compagnons de route, furtifs, le plus souvent, mais... imputrescibles dans la mémoire.

L' Altiplano de Neurélabie Continentale s'ouvrit au delà de Virakal en une immensité de terres ocres, dépourvues de végétation, et cette immensité s'inclinait vers l' horizon Ouest. Eridan retrouva ses racines, parce que le pays, de nouveau, était celui de son enfance. Le ciel, très bleu, la luminosité de l' air, la peau craquelée, verruqueuse, de ce paysage constellé de cités minérales, repoussaient les limites de l' horizon. De loin en loin, quelques maigres champs brûlés, des étendues d' herbe jaune ou de chevelures rousses, brunes, quelques cabanes de pierre blanche isolées ou accolées en hameaux surgissaient de ce désert qui prenait de l' altitude.

Uradus-sur-Done, assise sur un plateau rocailleux, était devenue une cité de bergers et de paysans modestes, mais chargée d' Histoire... Son immense mémorial attirait l' été, depuis des centaines d' années, les touristes du monde entier. Mais les hôtels, les boutiques et les restaurants se situaient assez loin de la petite cité, et seule, une piste bitumée, très large, à double voie, véritable cordon ombilical entre la cité et le Centre d' exploitation touristique,

témoignait de l' activité saisonnière. Les Autorités Civiles, les Assemblées d' Elus régionaux, prélevaient la plus grande partie des bénéfices engrangés par l'exploitation du site. Aussi les habitants de la cité d' Uradus-sur-Done ne profitaient-ils pas de cette " manne" tombée du ciel, ou plutôt, jetée par centaines de turbobus venus de tout le continent.

Dès son arrivée à Uradus, Eridan se rendit au bureau des Messageries Planétaires, retira 100 parsécus au distributeur de billets, et demanda l' accès au réseau Intramonde. Il composa son code visuel, une pluie de scintillements blancs couvrit l' écran du Terminal, un " tut " familier se fit entendre, et le visage d'une femme apparut, illuminé d' un sourire réconfortant. -- Bonjour, maman ! Comment vas-tu ? Je viens d' arriver à Uradus-sur-Done, demain, je passe la crête de l' Altiplano, je descends sur la corniche qui surplombe le couloir d' effondrement, je ne suis plus qu 'à 100 kilomètres de Borakal.

-- Cela fait plus d'une semaine que tu n' as pas donné de nouvelles ! Nous avons donc pensé qu'il n'y avait pas lieu de s'inquiéter. Ici, à Enizola, il pleut à seaux. Les parcs et les jardins de la ville sont devenus de vrais bourbiers. Il a neigé dans le Centaure, et même dans le nord de l' Enizolie. En plein été ! Uranoza a les pieds dans l' eau, les plages d' Enizolie ont perdu tous leurs vacanciers, et cela fait un mois que ça dure. Tu verrais, cette humidité, ce froid, cette grisaille, et ces trombes d'eau, par moments ! De violents orages ont dévasté les bergeries, tué des milliers de laminas, dans les oasis du désert Enizolien. En ce moment, nous sommes obligés, avec ce froid, de faire fonctionner les accumulateurs pour le chauffage. Ce matin, le thermomètre affichait 8 degrés seulement, et cet après-midi, 11. Selon les météorologistes, cette situation n' a aucun précédent depuis quatre siècles. Si cela continue, nous allons partir en vacances en Neurélabie, parce que là-bas, c'est tout le contraire, un été chaud, long et sec.
As-tu besoin d' argent ? Que te manques-t-il ?

-- Oh non, maman, je n' ai besoin de rien. Tout va pour le mieux. J' ai très peu dépensé, jusqu'à présent.

La communication terminée, Eridan s' adressa à l' employée du guichet, une charmante jeune femme.

-- Je suis de la maison, je travaille au bureau 14 d' Enizola, et je m' appelle Eridan. Et toi, c'est comment ?

-- Véra Fil, de la Fédération des Auberges de Jeunesse, pour te servir, si tu voyages... Pour l' hébergement, c' est moi qu'il faut voir. Mais ce soir, je te prends chez moi, tu veux bien ? C'est plein à craquer, l' AJ, ici.
Je suis Enizolienne d' origine, comme toi, Eridan.

-- De quel pays ?

-- Du Sud, de Zarouzela, une petite localité au bord de l' océan, à mi-chemin entre Enizola et Oyatola.

--Et tu es venue t 'enterrer ici !

-- Oui, je n' ai pas eu le choix. Reçue dans les derniers au concours d' entrée aux Messageries, j' ai dû accepter ce poste, en Neurélabie. J'y suis depuis sept ans.

-- Combien te dois-je, Véra, pour la communication ?

-- Tu plaisantes ? Rien du tout, c'est pour moi. Voyons, un compatriote !

-- Merci, c'est très chic de ta part.

-- Et n'oublie pas que je t'invite, j' habite un petit appartement près d' ici. Demain matin, si tu ne repars pas trop tôt, tu pourras te rendre au Mémorial, et tu visiteras le musée.

-- Sais-tu, Véra, quand la ville a été reconstruite, et d' où sont venus les nouveaux habitants ?

-- Après la découverte des chercheurs Berbères, celle d' Aïn Sebtra en particulier, le " Plan de sauvegarde " fut effectivement abandonné. Mais la pièvre, encore, jusqu'en 17004, fit mourir des dizaines de milliers de gens. L' efficacité de la vaccination dépendait du stade d' évolution de la maladie. Je crois que le fléau disparut naturellement. La guerre faisait rage, dans ces années-là, du Sud des Montagnes Centrales à la Montagne Noire, en Turkménie, tout autour du Grand Bassin dépressionnaire, en Berbérie, et de l'autre côté de l' Atlas médian, jusqu'à Aricola. La Neurélabie Continentale, alors, dans son ensemble, était un pays complètement désorganisé,

en proie à la rivalité, à la rapacité d' extrémistes, de chefs de guerre et de bandes de mercenaires.
Uradus-sur-Done ne fut reconstruite que bien plus tard, vers le milieu du 18 ème millénaire, ce furent des bergers, des paysans et des aventuriers qui s'y fixèrent, venus des Plateaux Ibériens, de Mésothracie, de l' Atlas, ou des Montagnes Centrales. Jusqu' à l' époque de la Révolution Culturelle, le Mémorial n' attirait guère les foules. Les cérémonies et les commémorations, le musée, n' appartenaient qu' à l' histoire locale, il n' y avait pas, directement, de souvenir transmis de la tragédie, puisque tous les habitants, lors de l' " effacement ", avaient péri, et les gens qui s' étaient installé là, issus de cultures et de civilisations en grande partie montagnardes, avaient cependant tenu à entretenir l' idée que la pire des abominations devait être identifiée pour toujours, et que, surtout, en ce lieu qui avait été rayé de la carte, la vie, l' intelligence, les valeurs naturelles, la diversité des cultures, pouvaient triompher de l' adversité, des préjugés, et de la pesanteur de la malédiction.

Véra était une fille très élégante, et, à ses côtés, dans cette petite ville aux murs de terre et de pierres blanches, au milieu de tous ces gens simples, pauvrement vêtus, sous un soleil de fin d' après-midi qui lui rappelait les rues d' Enizola gorgées de lumière dorée, Eridan se sentit merveilleusement bien.
L' appartement de Véra, une toute petite maison basse au toit en terrasse, était situé au bout de la rue de l' Office des Messageries. A trois cent mètres à peine. Eridan poussa sa bicyclette, une main au milieu du guidon, marchant à côté de Véra. Soudain, le temps de ce trajet, pourtant très bref, lui parut immense, pris dans une bulle de souvenirs qui enflait démesurément, dimensionnait le visage et la silhouette de Véra dans un espace empli d' effluves, d' intuitions étranges, et de reconnaissance d'un paysage familial. Véra ne disait rien, mais elle avait une manière bien à elle de se rapprocher d' Eridan, un peu comme si elle eût été une soeur, une cousine, une copine d'enfance retrouvée après de longues années de séparation. Mais la relation, toutefois, se teintait de nuances, très délicates, légèrement troublantes, se lovait, de toute son atmosphère, dans le pli d'une écharpe de soie frontière entre une gorge palpitante et des lèvres immobiles.
Au bout de la rue, il y eut un effleurement de doigts sur la main du jeune homme, un visage s'inclina sur le côté, une voix se fit entendre...
-- C'est là, Eridan.
Véra ouvrit la porte.
-- Tu vois, il n' y a pas de serrurre. Ici, à Uradus-sur-Done, c'est comme en Enizolie. On ne vole jamais rien. Tu peux laisser ta bicyclette et tes sacoches dans la rue, contre le mur. Un jour d' été de 17002 a tout effacé, mais la barbarie a disparu aussi... Ces gens que nous avons croisé dans la rue sont les descendants des immigrés venus de tous les pays du continent, ils ne sont ni pires ni meilleurs que les autres gens, mais ils ne volent pas, même s'ils sont démunis de tout.
C'est ici que j' habite. Une ancienne bergerie restaurée, comme presque toutes les maisons, ici. Là, tu es dans la pièce principale, qui sert de cuisine, de salle de séjour, et d' entrée. Comme tu peux le constater, les meubles sont très rustiques, très fonctionnels, mais c'est propre, cela me suffit, et voici la chambre, de ce côté-ci. Il y a un petit lit d' ami, et le mien, bien sûr. Le lavabo, la douche et les toilettes sont derrière la porte du fond, au coin de la salle principale.
Eridan fut très surpris en apercevant cinq ou six chats, trônant, les uns sur la table, les autres sur des chaises de paille, un autre encore, juché au dessus du buffet. Les félins, magnifiques et plantureux, ne bougèrent pas de leur place, à l'exception d' un seul qui vint tout de suite se frotter contre ses jambes.
-- Ce sont mes enfants, celui-là, c'est Rampono, le plus farceur. Ils vivent tous ici, je les soigne, c'est ma " famille " en quelque sorte.
-- T'es une fille à minous, Véra ? C'est drôle, d' habitude, ce sont de très vieilles mémés qui vivent entourées de chats. Depuis combien de temps demeures-tu ici ?

-- Cela fait bien trois ans, maintenant. Cette maison appartient à la Fédération des Auberges de Jeunesse. Au début, je l' entretenais, j'y recevais des jeunes gens de passage, mais le Centre d' exploitation touristique draine la quasi totalité des visiteurs, de telle sorte que, dans la ville même, les refuges et les auberges n' accueillent plus que de très rares personnes.*(ici, ne pas aller à la ligne)*
Cependant, l' AJ d' Uradus-sur-Done, pendant les deux mois d' été de la grande saison, et en particulier ces jours-ci, connait une affluence inhabituelle, en raison de la capacité d' accueil du Centre extérieur à la ville. C'est pourquoi je t' ai invité chez moi, Eridan.*(ne pas aller à la ligne, ici)*
En définitive, la Fédération accepta de me louer cette maison. Au bureau des Messageries, lorsque les jeunes viennent pour vidéophoner, retirer de l' argent, je m' occupe des inscriptions, des renouvellements de carte, et j' encaisse les taxes de séjour. D' autres personnes, de la ville, assurent l' entretien, la gestion des locaux.
Alors que Véra s' affairait dans la cuisine, Eridan, sous la douche, presque froide, sentit sa fatigue s' évanouir. Il se savonna les cheveux, se rinça abondamment, s' essuya, usa sans ménagement de sa pâte dentifrice, se brossa les dents avec vigueur, s' habilla et réapparut dans la grande cuisine. Véra se tourna vers lui, l' accueillit d'un très agréable sourire, de ses yeux rieurs, et ses magnifiques cheveux cendrés encadrèrent son visage délicat. Elle venait tout juste de changer de robe, une ceinture étroite, relâchée dans le dos, accentuait l' élégance et la finesse de sa taille.
-- Véra, pourrais-tu, demain matin, après mon départ, transmettre par le réseau des messageries, ce petit texte destiné à mes parents, Cyril et Monica Ganymède, Rue Haute, Porte d' Orion, à Enizola ?
-- D' accord, je n' y manquerai pas. Assieds-toi là, en face de moi, le repas est prêt.
Eridan aurait juré qu'elle ne portait aucun sous-vêtement sous sa robe. Véra exsudait de toute sa féminité, et si, vraiment, elle était nue sous sa robe, cela ne le gênait pas du tout, en dépit d' un léger trouble qui le saisissait tout entier, il se sentait très décontracté, d' autant plus que l' atmosphère de la pièce, la simplicité et la propreté des lieux, la présence discrète des chats, accentuaient son émerveillement.
-- Véra, j' ai une proposition à te faire :
Au bout de mon aventure, je ne sais pas si je reprendrai ma place au bureau 14 des Messageries Planétaires, à Enizola. Si tu as envie de revenir en Enizolie, je t' offre ma place. Lors de ma reprise, je pourrais encore réintégrer mon ancien service au Traitement des Colis, ou bien, postuler pour le Centre de recherche des messages non identifiés à Uranoza.
-- Je te remercie, Eridan, mais pour l'instant, je me plais, ici. Sur l' Altiplano, les gens sont accueillants, ils vivent une existence paisible, au grand air, leurs activités sont saines, et surtout, ne sont pas médisants. Certes, ce ne sont pas des " grosses têtes", leur instruction est très élémentaire, mais tu peux, avec eux, prendre le risque de te découvrir.
-- Tu m' étonnes, Véra ! Comment les gens manifesteraient-ils de l' antipathie, à ton égard, lorsque tu les sers, derrière ton guichet ? C'est une authentique définition de la femme, qui leur saute aux yeux, chaque jour ! Mais, tout de même, en hiver, cela ne doit pas être drôle par ici... La neige, le vent, le froid, sur l' Altiplano !
-- Ne m' en parle pas, il n'y a jamais d' hiver sans neige ici. Seule, la toute dernière, du quatrième mois, fond en tombant au sol.

Durant le temps que dura cette conversation, après onze heures du soir, se tenaient au creux d'un silence les deux mains de Véra, posées à plat sur la table débarrassée, à un demi doigt de distance de celles d' Eridan, légèrement repliées, le pouce à l'intérieur de la paume.
Ce demi doigt d' écart émut beaucoup Eridan. Il lui suffisait de déplier ses doigts, et c' était l' effleurement. Or, pensait-il, si des doigts se touchent, des mains peuvent s' entrelacer, des lèvres se joindre, une bulle peut se dilater, puis éclater...
Le demi doigt d' écart se réduisit jusqu' à cette très légère sensation d' effleurement, et l' interrogation, alors, qui s' empourprait d' écarlates étincelles de certitude enivrante, se fraya un

passage comme dans le rideau d'une cascade, s' engouffra, non pas dans l' abîme des profondeurs que ce rideau masquait, mais dans une lumière dont la virtuelle beauté rejoignait la réalité d'un éclatement sans fin.
Eridan fit le choix de ne pas déplier ses doigts. Véra, respecta la pudeur d' Eridan. Ensemble, en cet instant-là, ils se sentirent intimement reliés dans l' intensité d' une relation qui dépassait l' éclatement.
Demain, après la visite du Mémorial, Eridan atteindrait cette si belle route en corniche, de l' autre côté de la ligne de crête, longeant le bord de la falaise.
-- Véra, demain matin, j' ai l'intention de partir très tôt, peut-être vers cinq heures. Ne te dérange surtout pas. Je déjeunerai plus tard. J' ai réfléchi : je n' irai pas au Mémorial, ni au musée, cela ne m'intéresse pas vraiment... Tous ces touristes, agglutinés derrière les vitrines, cette cohue devant le Mémorial, ces marchands de souvenirs, cette promiscuité sans espace relationnel, tout cela m’est indifférent, aussi je préfère repartir sans avoir rien vu.

Dans la nuit, l'influence des vents océaniques tempéra l 'atmosphère de la chambre où dormit Eridan, sur le lit d' ami, à côté de Véra. Une nuit comme celles de son enfance lorsqu'il s' éveillait, écoutait la respiration d'une autre Véra, sa soeur. La respiration des êtres endormis est peut-être la plus émouvante expression de leur intimité, et ce langage-là, plus imagé que l' apparence des mots ou la richesse du verbe, parce qu'il est intraduisible, n' appartient vraiment qu' à celui qui le prononce : il est cette conscience aiguë de l' existence de l' autre, pour celui qui l 'écoute.
Vers quatre heures et demie, Eridan ouvrit les yeux. Par la petite fenêtre donnant sur le jardin, il observa le ciel, encore tout noir, parsemé d' étoiles. Il fit rapidement sa toilette à l'eau froide dans le lavabo, et pénétra dans la cuisine séjour.
Véra l' attendait, serrée dans une jolie robe verte à large ceinture blanche et poches latérales qui lui seyait à ravir. Elle s' assit devant lui, ils burent chacun un grand bol de café noir. Rampono, le gros matou affectueux, émit un miaulement léger, glissant entre les jambes d' Eridan.
-- " Il a faim, le bougre ! " s' écria Véra, en riant. Tu vois, il s'est déjà habitué à ta présence. Celui-là, il faut tout le temps s' occuper de lui... Tiens, prends le paquet de croquettes, remplis-lui son bol.
L' animal se dressa en avant, et se surpassa en miaulements prolongés.
Lentement, le jour se leva, Eridan vérifia son chargement, Véra se tenait à ses côtés, observant les préparatifs, devant la porte.
-- Méfies-toi du " faux plat " de dix kilomètres qui rejoint la route de la corniche, il est traître. Il se termine par un virage à angle droit, contre un parapet en béton d' un mètre vingt de hauteur. Lorsque tu parviendras à cet endroit, arrête-toi et regarde par dessus le parapet, c'est impressionnant... Je ne t' en dis pas plus. Depuis la corniche, seuls, les oiseaux et les désespérés passent directement à l' Ouest. Toute autre créature doit nécessairement prendre la direction du Nord par la route, au bord de la falaise jusqu'à l'une de ces vallées transversales qui mènent dans le couloir d' effondrement.
Très loin, en face, à l' horizon, tu apercevras l' autre falaise, aussi verticale, celle de l' Altiplano occidental. Là-bas, de l'autre côté, ce sont des forêts, à perte de vue, des forêts d' altitude, jusqu'au bassin séparant l' Altiplano de l' Ouest et le Massif Epargné.
-- N' oublies pas, le message destiné à mes parents.
-- Entendu, je l' expédie ce matin même.
Une heure plus tard, Eridan franchissait le col des Epis mouillés et se lançait dans les lacets du versant abrupt, de l'autre côté de la ligne de crête orientale, en direction de cette légendaire route en corniche. Véra lui avait raconté que, lors de la dernière guerre, celle du milieu du 18 ème millénaire, les conquérants faisaient précipiter des milliers de gens du haut de cette falaise de 1400 mètres, et que, par convois de dizaines de camions militaires, les gens étaient acheminés vers le précipice.
Jusqu' au huitième kilomètre de la piste descendant vers la corniche, Eridan se laissa emporter, et son élan le propulsa en avant, sa vitesse s' accrut, la route était belle, lisse, nette de tout

obstacle, sa machine filait, il pensait qu'il ne risquait rien, et c' est alors que l'un de ses câbles de frein céda, se tordit, s' enroula dans les rayons de la roue avant. Déséquilibré, coupé brutalement dans son élan par l' enroulement du câble, il perdit le contrôle de sa bicyclette, se sentant entraîné dans une course folle. Déjà, il ne se trouvait plus qu' à vingt ou trente mètres du parapet, il eut juste le temps de serrer l' autre frein, et de compenser l'usure des patins par un frottement énergique de ses semelles sur la piste. La roue arrière patina, et, dans le virage fatidique, à angle droit, une nappe de gravillons acheva de le déséquilibrer. Eridan lâcha les pédales, s' aida de ses pieds pour ne pas tomber, enfin, la roue avant s'immobilisa brutalement contre le parapet. Il fut projeté et se reçut sur le ventre en équilibre, retenu par ses mains collées au mur, la tête et les épaules penchées au dessus du précipice.

C'est dans cette position inconfortable qu'il fit la connaissance de la Grande Fracture. La falaise rocheuse aux parois irrégulières, avec ses veines éclatées de pierre blanche, ses plis profonds et ses arêtes déchiquetées, s' enfonçait tout droit, jusqu' en bas dans la vallée. Un immense ruban étincelant serpentait au milieu d'un couloir de prés et de champs : c' était le Finandubi, tumultueux, aussi large que le macadamroye, venu des Montagnes Centrales et roulant ses flots jusqu'au pays des marais, puis se jetant dans l' océan, au Nord, en une multitude de bras déchirés.

La ville de Borakal, située sur une terrasse, au pied de la falaise, distante de 50 kilomètres encore, vers le nord, n' apparaissait pas d'ici. Eridan la chercha en vain, n' apercevant dans le lointain qu'un amas de brumes. A l' ouest, une autre muraille naturelle se profilait, dont la crête toute habillée d'un vert profond, révélait l' existence d' une végétation sauvage, mais à cette distance, Eridan n' en discernait que les excroissances chevelues les plus volumineuses. Au delà de cette ligne de mèches folles enchevêtrées, sur le versant abrupt, jusqu'à la crête occidentale de l' Altiplano, s' étendait la masse sombre des sapins, des épicéas et des hêtres.

A trente kilomètres , la muraille de l' ouest, s'imposait au regard. Et vers le sud, dansaient dans la transparence d'un brouillard lumineux, les ombres grises des Montagnes Centrales.

Remis de ses émotions, Eridan reprit la route, et s' avança, à petite vitesse, cette fois, le long du mur de protection. A chaque kilomètre parcouru, il dépassait une niche demi-circulaire, sans doute destinée au stationnement de petits véhicules ; alvéole aménagée spécialement pour les promeneurs.

Eridan dut parcourir une trentaine de kilomètres sur la piste en corniche, avant de s'enfoncer dans la vallée transversale menant à Borakal. L'étroite gorge envahie de buissons épineux et d' arbustes rachitiques était abrupte, la piste, caillouteuse, aussi Eridan, avec un seul câble de frein, des patins usés, envisagea-t-il de descendre à pied, poussant sa bicyclette jusqu' à Borakal.

A la sortie de la gorge, il fut stupéfait par l' étendue de la ville, qui, de part et d' autre du grand pont, étoilait en tous sens ses quartiers, ses faubourgs, ses lotissements.

Borakal, la cité historique des Empereurs héréditaires des millénaires passés, avec ses constructions anciennes, ouvragées, ses théâtres, ses forteresses restaurées, ses palais, ses édifices religieux, témoignait, plus qu'aucune autre ville au monde, du déclin et de l' essor de plusieurs civilisations, du brassage des cultures et des populations. Cependant, ce qui surprenait le plus, à première vue, c'était l' équilibre qui se dégageait entre des époques révolues et une modernité sans égale. Par souci d' esthétique, d' unité, d' aménagement des sites ; les constructions les plus modernes conservaient cette architecture du 18 ème millénaire, ou même d' époque plus ancienne, très judicieusement associée aux conceptions avant-gardistes de l' art contemporain. Ici, pas de " gratte-ciel", ni de " grands vaisseaux d' habitation à coursives ", ni tours de verre et de métal, ni de ces pyramides à hublots de matériaux composites. Constructions équilibrées, de même niveau, immeubles résidentiels, quartiers d' habitation aux limites bien définies, espaces d' agrément, parcs, jardins, larges avenues bordées d' arbres au feuillage dense, c' était cela, Borakal, la ville pluri-culturelle par excellence, le carrefour des peuples de tous les horizons du monde.

Lorsqu' Eridan entra dans le faubourg le plus élevé de la ville, au pied de la falaise, et dont les dernières habitations s' étageaient dans l' ouverture de la gorge, il aperçut le pont, gigantesque

bâton de pierre blanche, avec ses piliers, ses niches surplombant le fleuve, et au delà pont, l' autre partie de la ville. Les terrasses en alvéole du pont, étaient situées du côté gauche, en venant de l' est. De ce côté-là, passait la promenade des piétons et des cyclistes, puis les deux voies de circulation. Sur la partie droite du pont, c' était le passage des voies ferrées ordinaires, soutenu par de monumentales arches en blocs de pierre blanche polie. De part et d' autre du fleuve, les voies ferrées, les routes à grande circulation, partaient, les unes vers le sud, les autres vers le nord, afin de rejoindre, en amont ou en aval, à une centaine de kilomètres de Borakal, les vallées transversales les plus ouvertes en direction des deux Altiplanos. La route de la corniche, pour se rendre à Borakal, n' était qu' une piste touristique, empruntée généralement par les citadins et les habitants du couloir d' effondrement.
Après avoir traversé le faubourg, Eridan entra dans la boutique d'un réparateur de cycles.
-- Bonjour, monsieur ! Mon câble de frein est coupé au niveau de la poignée, mes patins sont usés, pouvez-vous, s'il vous plait, m' arranger tout cela ?
-- Bien sûr, petit, je n' en ai pas pour longtemps, je m'en occupe tout de suite. Tu as l' air drôlement chargé... Tu vas loin ?
-- Oui, jusqu' à l' océan. Ce soir, je compte m' arrêter dans une bourgade de l' Altiplano occidental. C'est curieux, cette différence entre les deux Altiplano : l'un est dénudé, l' autre recouvert de forêts.
-- Tu seras surpris, mon petit gars, si tu traverses l' Altiplano de Neurélabie océanique pour la première fois ; la forêt est vraiment immense, impénétrable par endroits ; l' on s' y perd, les pistes se croisent sans aucune signalisation, se séparent et se recoupent, s' enfoncent dans des tunnels de verdure ; tu verras dans cette forêt des conifères géants, des ayotras, des boléas, des épicotris, tu rencontreras des animaux sauvages pour la plupart inoffensifs, heureusement.
Cet homme, âgé de 55 ou 60 ans environ, revêtu d' une grande blouse grise, avec son air bon enfant, sa cigarette éteinte pendue à ses lèvres, paraissait bien sympathique. Eridan trouvait qu'il ressemblait à son professeur de mathématiques, la dernière année de son deuxième cycle d' études à Enizola. Ce prof là était une " bonne pâte", et les filles et garçons de sa classe le surnommaient " Baba ".
Manifestement, à en juger par l' apparence de la boutique, vue de la rue, et lorsqu'on y pénétrait d' ailleurs, l' enseigne, flamboyante, en gros caractères rouges, bien lumineux, " Cycles La Gazelle ", ne semblait guère correspondre à ce qu'elle pouvait évoquer. Il n' y avait là de " gazelles ", que de vieux vélos, des modèles communs, et surtout, un formidable bric- à- brac. L' homme évoluait, en blouse grise, d' un bout à l' autre du magasin, à la recherche de quelque hypothétique pièce de rechange...
-- Monsieur, cela fit-il longtemps ici, que le ciel est aussi bleu ?
-- Depuis le dernier jour du mois précédent, exactement... Et la météo, de plus en plus optimiste, ose se lancer dans des prévisions à long terme : les pluies ne reviendraient qu 'après l' équinoxe. Pour toi, mon petit, c'est une bonne affaire, et dans l' ouest, la nuit, avec ce temps sec et chaud, tu pourras dormir dehors. On peut dire que tu as bien choisi ta saison ; les autres années, c'est très différent : orages, tempêtes, grêle, pluies abondantes, fraîcheur, humidité, et le soleil, un peu, tout de même, mais jamais huit jours d' affilée.
Tiens, voilà, petit, c' est prêt... Tout en discutant, le travail se fait tout seul. Un beau câble bien tendu, des patins inusables, et en plus, je t'ai réglé le dérailleur. Cela fait trente ans que je suis dans le vélo, alors, tu peux me faire confiance!
-- Combien vous dois-je ?
-- 17 parsécus pour les fournitures, 15 pour vingt minutes de travail, soit 32 parsécus en tout.

Sans se hâter, Eridan se dirigea vers l ' ancienne forteresse qui autrefois, défendait le pont. Il emprunta les rues étroites du centre ville, contourna palais et édifices, se fondit dans la foule cosmopolite du grand marché. Entre un étalagiste de fruits exotiques et l' auvent d'un modiste, sous les robes et la lingerie fine suspendues qu'une brise légère balançait doucement, dans l 'odeur des melons, des fleurs et des salaisons, il extirpa de l'une de ses sacoches un petit calepin noir. Et là, debout, près de son vélo, il rédigea ce commentaire, selon les mots et les idées lui venant à l' esprit :

" Les marchés ne vieillissent pas, même si les modes nouvelles traversent les saisons. Ils défient le temps, n'ont pas d' âge, sautent par dessus les générations de citadins et de villageois, éclatent de toutes leurs couleurs. Ils sont plus forts, plus vivants, plus jeunes, plus chantants, plus truculents que les fêtes, qui, elles, ont perdu, par la télévision et les discothèques, la meilleure part de leur authenticité et de leur intimité.
L'odeur des marchés est plus saine que celle des souvenirs. Dans la fraîcheur des robes suspendues, le bric- à- brac des ustensiles de ménage, le parfum des fruits, la profusion des légumes, le bouquet des fromages de pays, le rythme effrayant de ce temps qui dévale et que l'on ne rattrape jamais perd l' odeur de sa course. "
Vers midi, dans le flamboiement de l'air, alors que les bruits de la ville, dans toute la diversité de leurs sons, s'unissaient en une symphonie de la vie qui, de part et d' autre du fleuve, assemblait ses accords entre les deux moitiés de cette cité orgue, Eridan s' engagea sur le grand pont, empruntant la voie des piétons et des cyclistes. Il poussa son vélo, une main sur le guidon, car, en ce lieu mythique, une traversée dans le genre de celle qu'accomplissaient chaque jour, dans un sens ou dans l' autre, des centaines d'employés ou d' ouvriers, c'est à dire, au pas de course, au volant de turbomodules, en turbolette, aurait été, pour lui, un vrai sacrilège.
D'une rive à l' autre du fleuve, il y avait bien trois kilomètres. Par espacements de trois ou quatre cent mètres, des plate formes demi circulaires, encadrées de colonnes en pierre taillées, s' avançaient au dessus du fleuve. La monumentale plate-forme centrale offrait au regard, autour de ses colonnes, les têtes sculptées des empereurs du 18 ème millénaire.
Un long moment, Eridan demeura pensif, au dessus des flots impétueux. Les couleurs miroitantes de l' eau sous le soleil, la largeur du fleuve, les bruits lointains, étouffés, de la ville, la blancheur étincelante des colonnades, les deux murailles, de part et d' autre du couloir d' effondrement, la perspective, vers le sud, infinie, éblouissante, les deux lignes de crête en hauteur, l'une de mèches vertes ébouriffées, l' autre d' un ruban gris. C' était donc le plus beau point de vue du monde, selon Vi.
" Souviens-toi, Eridan... Le pont de Borakal ! " La petite phrase d' adieu de cette compagne inoubliable, Vi, s'emplit alors d'une résonance presque surnaturelle dans la mémoire d' Eridan, et cette résonance déferla comme une houle sur le rivage d' un pays de demain. Le pont de Borakal, c' était aussi le pont entre hier et demain. La résonance paraissait surnaturelle, parce qu'une réalité sublime, non perceptible habituellement, traversait le rideau des apparences.
Au terme de cette " voie sacrée", Eridan posa ses pieds sur un quai aux dalles larges et creuses. Il comprit, bien qu'il n' y eut plus de frontières, qu'il se trouvait désormais en Neurélabie Océanique, le " pays des mille visages". Environ 1600 kilomètres le séparaient encore du cap rocheux d' Atarakbay. A la Porte de l' Ouest, il avait hésité, avant de poursuivre son voyage ; mais ici, il ne se retourna même pas. L' Ouest était devenu un aimant d'une puissance inouïe.
Il fit halte sous l' auvent d'une roulotte de restauration rapide, s' offrit un énorme " bufalo" , avec un cornet de frites géant.
Il demanda, au tenancier de ce restaurant ambulant :
-- Pouvez-vous me dire, au delà de ce pont, vers le Nord ou le Sud, s'il y a d'autres voies de passage entre les deux rives ?
-- Partout ailleurs, à l' exception du tunnel sous le fleuve, au sud, pour le Macadamroye, et du pont à arches métalliques, au nord, pour le Métro-Jet, on ne traverse qu 'à l'aide d'un système de plate formes flottantes dotées d' un fond spécial, en une matière indestructible. Ces " bacs" font la navette entre les deux rives, et lorsqu'ils heurtent les hauts fonds rocheux, ou s' encastrent entre les pointes rocheuses, ils dévient de leur trajectoire. Parfois, la traversée prend trois ou quatre fois plus de temps que prévu.
Veux-tu encore autre chose ? Aujourd'hui, c'est mon jour de bonté. Je te donne des frites en plus, gratuitement.
-- Oh, oui, cela me fait plaisir. Mais combien vous dois-je ?
-- Dix parsécus, mon ami !
L' estomac quelque peu encombré, Eridan enfourcha sa bicyclette, quitta Borakal en direction du Nord. Selon les cartes de la région, une gorge étroite bientôt noyée de végétation dense lui

permettrait de se hisser, au prix d' un gros effort jusqu' à la ligne de crête. Ainsi, lorsqu'il aurait passé la crête, il aurait donc évité ces chemins piège du bord de l' Altiplano, impraticables pour la plupart, et surtout, débouchant sur le précipice.

Au bout de dix kilomètres, l'entrée évasée d' une gorge s'ouvrit dans la muraille. Engagé dans le passage, il suivit le cours d'un torrent par une piste ravinée, caillouteuse, en lacets, qui s'éleva jusqu'à mille cinq cent mètres.

L'escalade, fut harassante, mais Eridan en vint à bout, et de nouveau, se retrouva sur un plateau élevé à 1500 mètres. A la différence des sols dénudés de l' Altiplano oriental, ici, c'était un immense ciel de verdure tombé sur la terre. Avant de redescendre vers le plateau, depuis la barre des Ecrins, par une trouée de ciel et de lumière, Eridan se retourna. Il contempla, émerveillé, la trace gigantesque de l' un des plus grands bouleversements de l' écorce terrestre, l' empreinte, provisoirement immortelle, d'une de ces colères de la nature qui, jadis, avait creusé cette longue et profonde estafilade. La plaie s' était cicatrisée en une bande de terre fertile flanquée sur chacun de ses côtés d'une lèvre pétrifiée. Une lèvre, tout de même de 1400 mètres !

Vers la fin de l' après-midi, Eridan atteignit la petite bourgade de Fonrimal. Les maisons, bâties de rondins, solidement charpentées, recouvertes de pierres plates, formaient, autour d'une grande place en terre battue, des alignements concentriques. C' était un village de bûcherons, de chasseurs et de modestes éleveurs, pour l' essentiel. Portes et fenêtres ouvertes à cette heure, laissaient apparaître des intérieurs rustiques, sobres, uniformes, d'une maison à l' autre. Deux ou trois autres bâtiments, rectangulaires, plus imposants que les autres, se détachaient nettement, sur l' alignement central de cette agglomération en forme de roue cassée : le Sanctuaire, avec son clocher carré, la Maison du Peuple et sa salle de loisirs, l' école, un cinéma, et l ' Infirmerie.

Les gens, à ce moment de la journée, s' occupaient dans leurs maisons, ou bien, prenaient leur repas en famille, aussi ne régnait-il que très peu d' animation, sur la place, entre les alignements d' habitations. Un homme vêtu d' une salopette bleue descendit de son camion sur la place, s' apprêtant à décharger son matériel. Eridan s' approcha de l' homme.

-- S'il vous plaît, monsieur, pouvez-vous m' indiquer le chemin de l' Auberge de jeunesse ?

-- Il faut que tu sortes du village, mon petit gars. Tu prends la piste de Tournon, à gauche, après le carrefour de la Croix Verte, tu suis cette piste pendant trois kilomètres, jusqu'à la roche lisse, et là, tu quittes la piste de Tournon, tu t 'enfonces à droite, dans un sous-bois, sur un chemin étroit, mal entretenu, qui descend vers le fond d'une petite crevasse : l' auberge est située sur le flanc ouest de la crevasse. D' où viens tu ? T'as vraiment pas l' air d' être du pays, toi !

-- D' Enizolie...

-- Oh, c'est pas la porte à côté, mille foudres ! Et que viens-tu faire, dans ce coin perdu ?

-- Ce n' est peut-être pas si perdu puisqu'il y a une auberge de jeunesse.

-- Peut-être, mais tu verras, l' auberge est à l' abandon, tenue par une vieille femme, une espèce d' ermite accueillant des jeunes isolés et sans travail.

-- Je vous remercie, monsieur, au revoir !

Le trajet décrit par le bûcheron se révéla particulièrement sinistre. D' étranges animaux qu 'Eridan n 'avait encore jamais vus, petits mammifères et rongeurs, volatiles élancés aux serres puissantes, serpents, grands lézards, crapauds buffle et autres créatures, myriades d' insectes rampants, volant, sortant de terre, cheminant au sol ou s'infiltrant entre des morceaux d' écorce, peuplaient cette forêt, l'une des plus impénétrables du monde. Les tunnels de verdure, ne laissant passer qu' une lumière diffuse, avec leurs parois de ronces enchevêtrées , de lianes et de bambous, accentuaient encore le caractère angoissant d'une avancée incertaine.

Tout au fond de la petite dépression en entonnoir, signalée par le bûcheron de Fonrimal, l'on se serait cru projeté dans le creux d' une blessure béante, gagnée par une gangrène végétale, humide, putride, gorgée de sécrétions nauséabondes. En remontant le long de la pente orientée vers l' ouest, le bleu du ciel parut alors plus discernable, au travers de feuillages moins denses. Eridan aperçut une baraque bizarre, en planches disjointes, montée sur des piliers, recouverte

d'une grande toiture aussi inégale que branlante. Une pancarte, à cent mètres environ de cette espèce de grange, plantée sur le bord d'un sentier d' accès, indiquait " Bienvenue à l' auberge".
Après avoir garé sa bicyclette, Eridan poussa une porte qui cria sur ses gonds rouillés. C'est alors qu ' apparut une très vieille femme, ridée, dont la peau du visage était semblable à celle d'un poulet trop cuit, les yeux presque fermés, mangés d' excroissances de chair tuméfiée, un sourire hideux sur ses lèvres, une pipe écornée, toute tordue, entre ses dents jaunies, toute vêtue de noir, saupoudrée de sciure. Elle accueillit Eridan, et son hideux sourir s'inscrivit dans une nouvelle dimension relationnelle, plus proche de ce que percevait Eridan, au delà des apparences.
-- Je sens que tu viens de loin, toi... Peut-être d' un de ces pays situés de l' autre côté du Grand Atlas. Ce soir, mon petit ami, tu es dans la banlieue de Fonrimal, si l' on peut appeler " banlieue" un tel fouillis de ronces... Entres donc, va ! je vais pas te manger. Si t 'as pas peur des souris et des lézards, t 'as rien à craindre ici. Inutile de me présenter ta carte, les " formalités ", comme ils disent, moi, je m' en tape... Tu t 'installes où tu veux, le dortoir, c' est là-haut, par l' escalier. La cuisine est derrière, la salle commune, tu y es presque. On casse la croûte dans une petite heure, au menu, soupe de légumes, bouillie de céréales et fromage de cavrotin, ça te va ?
-- Oh, oui, madame, ça fera l' affaire !
-- Appelle-moi donc Mémé, fiston !... Ah, j' oubliais... Pour la salle de bains, c'est à côté de la cuisine : il y a un grand zinc, un long tuyau percé de trous, le robinet est à droite, tu l' ouvres et tout le monde profite de la rincée. Le sol est recouvert de dalles, c'est pratique, tu ne te salis pas les pieds. Une dernière petite chose, encore, fiston... Ici, tu donnes pas un sou, je régale et j' héberge. Vous, les jeunes, faites la vaisselle et le ménage. C'est tout. A bientôt pour la soupe, petit !
L'escalier se limitait à deux madriers en travers desquels vingt quatre planches grossièrement cloutées permettaient l' accès à l' étage. Le dortoir n' était qu' un vaste grenier aux poutres tordues, rongées par les vers et les larves. Une trentaine de lits de camp disposés sans aucun alignement, de vieux cartons humides, des cageots et des étagères en contre plaqué constituaient l' essentiel du mobilier, à l'intérieur de cet entrepôt de l'itinérance ou du long séjour provisoire aux frais de " Mémé ".
Trois gaillards hirsutes et dépenaillés, vautrés sur leurs lits, sommeillaient avant l'heure du repas, au fond, dans l' obscurité. Les couvertures étaient en piteux état : poussiéreuses, percées ou déchirées, maculées de taches, elle recouvraient à peine la largeur du lit. Eridan prit place, tout près d'une lucarne encombrée de toiles d' araignée ; souleva la couverture. Un énorme lézard sauta sur le plancher et s'enfuit, traversant le dortoir jusqu 'à l'escalier.
Dans la cuisine, Eridan fit une petite inspection, afin de " tuer le temps ", avant l' heure de la soupe. Mémé, devant son fourneau, remuait avec vigueur le contenu d'une grosse marmite en forme de poire, entourée d'un nuage de vapeur. Elle entendit Eridan qui écartait les battants d'un placard, sous l' évier.
-- Que cherches-tu, fiston ?
-- Dès fois que, par chance, je tomberais sur un bout de savonnette...
En fait de savonnette, Eridan fit une bien désagréable et curieuse découverte : en une cavalcade aussi folle que désordonnée, une nuée de souris s' abattit sur le carrelage. Les bêtes, dérangées, se répandirent dans toute la cuisine, s' enfuirent vers les recoins inaccessibles, sous le fond vermoulu des coffres de la salle commune.
-- Je t' avais prévenu, fiston ! Elles sont légion, ici, ces bestioles. Mais, rassures-toi, dans le dortoir, elles ne s' aventurent pas, sauf si tu laisses traîner ton casse-croûte sur une étagère.
Avant la tombée de la nuit, Eridan fit une courte promenade dans les environs de l' auberge, mais déjà, à cette heure, l' obscurité gagnait, favorisée par l' épaisseur des feuillages, le couvert des sous-bois, le fouillis des ronces et des plantes sauvages.
Un fort claquement de mains, suivi d'un appel tonitruant, cri de ralliement jailli de la gorge de Mémé, accueillit Eridan, dès son retour à l' auberge.
-- A table ! A table ! s' époumonait Mémé, les mains en porte voix.
-- C'est bon, j' arrive !

-- Sacré rêveur, va, nous n' attendons plus que toi pour la soupe, viens, que je te présente la " clique" !
Dans la grande salle commune, en face d'une archaïque cheminée montant tout de guingois le long du mur, en laquelle flambait un feu de broussailles et de souches pourries, la table était dressée, la marmite trônait, fumante, au milieu, Eridan s' assit sur un banc très long, légèrement creusé en arc de cercle.
-- Fiston, je te présente toute la " famille " : Birtouta l' Incrédule, Séfik le manchot, Stipulano le pied bot, et Arika la vierge noire. Ils sont ici depuis trois mois, et lorsque je m' absente pour une journée, c'est Arika qui garde la baraque.
-- Bonjour, les gars ! Je m' appelle Eridan et je viens d' Enizola. Je suis de passage, je voyage en bicyclette, je continue ma route en direction du Massif Epargné, de Two et d' Enolabay.
A première vue, l' accueil ne fut guère chaleureux. Quelques grognements, en guise de bonjour, des yeux fuyants, ou absents... Eridan ne sut comment s' y prendre avec ces garçons et cette fille ; la longueur d' onde ne s' établissait pas. En fait, c' était Mémé, le lien, le plus probable raccourci entre un quotidien déjà bien installé, réunissant des êtres dont les intérêts convergeaient, d'une part ; et le passage d'une comète dont on n 'avait que faire de la chevelure... Le quotidien a ses rites, son patois, son atmosphère, et la comète a sa lumière, communicable, mais étrangère. Mémé, par le lien qu'elle tentait d' établir, raccourcissait une distance infranchissable mais sans épaisseur réelle. Parfois, entre deux univers qui se méconnaissent, en apparence très éloignés, il n' existe, dans une réalité non perceptible, qu'un écran d'une transparence extrême, que seule, la trace d' un regard, ou d'un sourire, peut faire traverser. Mémé avait en elle le pouvoir de relier les êtres entre eux, même fugitivement et sans que la relation puisse prétendre au moindre avenir.
-- Sefik, arrête donc de peloter Arika de ta main valide, tu sais bien qu'elle ne te l' ouvriras jamais, le bec de son petit oiseau !
--Stipulano, fais pas cet oeil noir, tu ferais fuir une bande de moineaux affamés, avec ton air de bandit !
Mémé, seule, anima la conversation tout au long du repas. Alors, les visages, peu à peu, s' entrouvrirent, et les silences émirent des signaux... Il n' en fallait pas plus, pour que l' écran, d'une transparence extrême, apparaisse enfin, si furtif, si impalpable, mais si réel, entre des mondes étrangers.
Le repas terminé, chacun se leva de table, lava et rangea sa vaisselle, puis gagna le dortoir. Dans la nuit, Eridan pensa à la fille, Arika. Son visage, noir d'un côté, blanc de l' autre, l' avait étonné. Arika, la vierge noire ! Elle faisait peur, avec son masque de carnaval, son vrai masque, ses yeux brillant de fièvre et son sourire immobile.

Le lendemain matin, dès qu'il fit jour, Eridan se précipita, torse nu, contre le grand zinc, ouvrit le robinet, et par tous les trous du tuyau, l'eau se déversa, froide et giclante. Puis il se rendit à la cuisine, où Mémé, probablement levée avant l' aube, se tenait assise, devant la table, écrivant dans un grand cahier.
-- Eh, Mémé, t 'écris tes mémoires ?
-- Non, mon petit, je rédige un roman pervers. Une vilaine histoire de gonzesses et de mecs paumés, cela se passe dans un désert, et mes personnages vieillissent de trente années en l' espace d'une seule nuit. Ils s' éveillent ridés, bossus, difformes, avachis, crevassés, mais brûlés de l'intérieur par des rêves qu'ils n'ont encore jamais fait dans leur vie. En dépit de leur déchéance physique, ils sont tous pris, collectivement, de transes sexuelles, d'une fièvre émotionnelle intense, d' un appétit féroce, à tel point qu'ils en perdent la raison. Dans un ballet ahurissant et frénétique, ils se jettent les uns sur les autres, se libèrent de tout ce qui les a retenus leur vie durant ; cette fête débridée, explosive, se prolonge au delà de toute espérance, puis, ils deviennent de plus en plus légers, ne sentent plus leur corps, disparaissent...
Toutefois, dans l' immatérialité de leur être, ils éprouvent une jouissance infinie. Une communication irrationnelle s' établit entre ces êtres dépourvus de corps. Une énergie considérable, par cette communication, ne cesse de se développer tout en se concentrant en un noyau dense.

Dans le désert qui est la scène sur laquelle tous mes personnages ont si vite vieilli, et pour finir, avant de disparaître, se sont jetés les uns sur les autres et si vivement embrassés, au plus profond d'une nuit devenue toute blanche de poussières stellaires ; tous les grains de sable, les éclats de roches, les cailloux du désert, explosèrent, libérant, à l'infini, dans un espace sans dimension, des visages très jeunes et très beaux. Les visages s' éparpillent, s' éloignent les uns des autres, des distances incommensurables les séparent, chaque visage rejoint un monde en lequel il va se sentir seul et fragile. Sur chacun de ces mondes innombrables, les visages vont vieillir, se faner, se dessécher et devenir poussière...
Voilà donc mon roman, fiston !
-- A mon avis, Mémé, c'est pas un roman pervers que t' écris là, ce serait, plutôt, un roman philosophique. Et tu comptes le finir quand ?
-- Je n' en sais rien. Peut-être ne le finirai-je jamais. Un livre, s'il est parfois un succès de librairie, n'est jamais, comme il le devrait être à mon sens, un livre relais, c' est à dire un livre qui rassemble sans uniformiser, qui reconnaît tout ce qui existe, y compris la dureté du monde, qui crie, chante, apporte, mais ne rallie pas forcément à ce qu'il veut dire. Un tel livre n' existe pas vraiment, fiston !
Après le petit-déjeuner, très frugal, d'épais biscuits de céréales trempés dans un bol de café noir, Eridan fit ses préparatifs, en vue de la traversée de l' Altiplano. Il s' assura en particulier de la présence, à l'intérieur de sa trousse d' entretien, d'un nombre suffisant de rustines, car les chemins de cette région présentaient beaucoup de ronces et d' épines.
-- Salut, Mémé, et merci pour l' accueil, c' était rustique, mais gentil ! Je n'ai guère envie de m' éterniser dans ce coin perdu.
-- Je te comprends, fiston !
-- Y a-t-il un chemin, derrière l' auberge, remontant le long de la pente, un accès quelconque vers une route située sur le plateau, à l' ouest ?
-- Non, absolument rien. Pas le moindre petit passage. En hauteur, sur cette partie de l' Altiplano, c'est le centre de la forêt. Personne ne s' y rend jamais. C'est totalement inexploité, à l' écart de la civilisation. Tu dois retourner sur tes pas, retraverser le petit ravin, rejoindre la piste de Tournon par laquelle tu es arrivé, hier. Tu ne peux pas te tromper, à partir de la roche géante c' est à droite. Une piste de trente kilomètres, un vrai boyau de végétation te conduira jusqu' à un carrefour de six voies. Là, tu auras donc le choix, car toutes ces pistes vont vers l' Ouest. Je te conseille d' emprunter, au carrefour, la piste qui s' oriente vers le nord : elle n' est pas très belle, mais, au bout de vingt kilomètres, elle s' élargit et te mènera directement sur la route de Two.
-- Oui, c'est certainement par là que je vais passer, mais, avant de rejoindre Two, j' ai l'intention de traverser le Massif Epargné, par la piste des vallées et la gorge d' Etvoriska.
Eridan poussa son vélo dans le sentier et fit un dernier signe d' adieu à Mémé.
La vieille femme, toute de noir vêtue, sa pipe écornée entre les dents, son long crayon sur l'oreille gauche, disparut d'un seul coup, au delà de la première haie de hautes ronces.

La roche, à l' intersection du chemin de l' auberge et de la piste de Tournon, impressionna Eridan, qui, la veille, avait à peine remarqué ce bloc de pierre ovale. Cette roche semblait de même nature, de même consistance que celle sur laquelle il avait fait halte pour déjeuner, entre Bidon 6 et Bidon 7, sur la route de Spinzko, avec Vi. Seulement, ici, dans cette forêt dix, vingt, ou peut-être cent fois millénaire, la roche mesurait bien trois mètres de hauteur, quatre ou cinq mètres de longueur. L' exacte réplique de celle de la piste des Bidon, en beaucoup plus gros ! Comme si, en avançant vers l' ouest, toute la part de rêve et d' inconnu scellée au plus profond de cette poussière d' étoile tombée du ciel, avait enflé et changé d' habitacle. Ici, de l'interrogation initiale, entrée en gestation depuis l' apparition de ce caillou, surgissait, par le gigantisme d' une roche de même nature, un " visage réponse " . Eridan, rencontrerait-il, plus loin, vers l' Ouest, quelque corps céleste refroidi posé sur le sol depuis des milliers d' années, et dont les dimensions seraient encore plus colossales ?
L'on disait que, du côté d' Atarakbay, dans un champ de roches, sur la route de Two, à vingt kilomètres du rivage, il y avait une météorite géante...

Un long moment, avant de repartir, Eridan observa la roche. Avec la pointe de son couteau, il gratta, creusa, mais dut abandonner : investir un tel monument, armé d' un couteau de poche, quelle absurdité !
Tout en roulant sur la piste défoncée, le texte de la jeune Neurélabienne, paru dans la revue " Kosmolyric ", lui revint en mémoire. Cette jeune fille, se dit-il, devait être très imaginative, très sensible. D'où pouvait-elle bien être ? "... A la rencontre de tous ces visages qui s' étaient perdus, il avait bien fallu que je l' admette ." Oui, se dit Eridan, " me voici aujourd' hui, cycliste lourdement chargé, traversant la forêt de l' Altiplano à plus de 13000 kilomètres de mon Enizolie natale, à la recherche, à l'instant même, de cinq visages perdus, totalement perdus, puisque je n' ai, au fond de ma mémoire ni leur nom, ni leur adresse, ni leur code... Cinq visages, tout à coup, qui viennent de remonter à la surface de ma mémoire, venus d'une nuit étoilée de Kafricoba, sur la latitude zéro, en 626, il y a tout juste dix ans ! J' avais donné, pour ma part, à ces cinq visages, mon code d' accès à ma façon.
Une maison blanche au bout de la rue haute, à côté de la porte d' Orion, à Enizola, ça se retrouve sans navigateur électronique !
Bien avant l' heure méridienne, Eridan se propulsait, à 40 kilomètres heure, sur la piste d' Icéo, traversant l' Altiplano en pente douce. Cette piste, après Icéo, conduisait à la vallée des Cavernes. La forêt s' éclaircissait, et des landes sauvages, des bosquets, quelques champs cultivés, donnaient au paysage une nouvelle dimension. La chaleur devenait accablante. En dépit d'une sécheresse qui persistait anormalement en cette région, le vert profond des feuillages, la luxuriance de la végétation, les ruisseaux et les rivières, les flaques de boue au creux des chemins ombragés, s'imposaient toujours au regard. La vallée des Cavernes, largement ouverte sur le bassin de Francheville, creusée dans l' appendice terminal de l' Altiplano, marquait la limite du plus vaste massif forestier de Neurélabie Océanique.
A Icéo, Eridan fit une courte halte, afin de se restaurer. Tout fut absorbé rapidement, assis sur un banc de trottoir, en face du magasin d' alimentation. Alors qu'il s' apprêtait à repartir, Eridan aperçut sur le trottoir d' en face, devant la vitrine d'un libraire, une jeune femme court-vêtue, élégante silhouette se présentant à lui de dos. La jeune femme portait une veste légère, d'excellente coupe, agrémentée d'une petite martingale au bas du dos, fixée par deux boutons de tissu. Des bas très fins, à motifs délicats, accentuaient la finesse de ses jambes.
Eridan regarda intensément cette jeune femme, d'autant plus que celle-ci s' éternisait devant la vitrine du libraire. Mais elle ne se retourna pas, et son visage demeura inaccessible, seulement imaginé dans la mémoire d' Eridan. Il eut envie de s'approcher d' elle, de s'enrouler autour de sa taille, et de la serrer, de l'embrasser à la naissance du cou. Il hésita, faillit traverser... Pour une fois, il aurait bien laissé éclater la bulle...
Juste au moment où l' hésitation se mua en une décision délibérée, semblable au mouvement d'une eau vive coulant dans une rigole, la jeune femme s'en fut, aérienne, et les notes cristallines de ses hauts talons résonnèrent sur le trottoir, la silhouette enchantée disparut très vite au coin de la rue...
Eridan se ressaisit de ses émotions, et, quelque peu gêné, si l'on peut dire, en dessous de sa ceinture, il remonta sur son vélo.
Après Icéo, le parcours ne présentait aucune difficulté. La piste, élargie, courait, presque en droite ligne sur la pente de l' Altiplano. Le grand braquet de 54/12, l' aide, secondaire, de l' accumulateur, allaient permettre à Eridan de franchir une très grande distance pour rejoindre au delà du bassin de Francheville, la route des vallées à travers le Massif Epargné, puis, la route de Two.
A cent kilomètres d' Icéo, Eridan quitta l' Altiplano par la vallée des Cavernes, puis il traversa le bassin de Francheville, avant de prendre la direction de la route des vallées, qui coupait en diagonale le Massif Epargné. Cette route, à l' exception toutefois de la traversée de la Grande Fracture, était la plus belle qu'il ait jamais parcouru de sa vie. Grisé par la vitesse, le murmure des torrents, la chute des cascades, le vert et l'or des prés, la pureté de l'air, les cris des oiseaux, les effluves végétales, il se sentait en pleine forme, négociait les virages en acrobate, filait en

bordure des pentes abruptes et des flancs rocheux, traversait de nombreux villages de montagne, situés pour la plupart aux intersections de vallées ou de gorges.
Vers le soir, il s'inquiéta tout de même du gîte et du couvert, consulta ses cartes, puis son guide des auberges de jeunesse. Un refuge, au col des Ebories, entre la vallée des Rapaces et la gorge du Verbon, était bien mentionné, aux couleurs de la Fédération, avec tous les signes distinctifs du confort élémentaire, mais, après avoir jeté un coup d' oeil sur sa montre, Eridan pensa qu'il lui restait deux heures encore de clarté diurne. De plus, la chaleur n'étant guère aussi accablante que sur le plateau, il devenait très agréable de continuer, toujours de l' avant.
Eridan quitta la vallée des Rapaces, qui l' aurait entraîné trop loin vers le sud-ouest, et s' élança en danseuse, sur la piste en lacets conduisant à un autre col, celui du Souvenir. Un refuge y était indiqué sur la carte, et si ce dernier avait bonne mine, Eridan s' y arrêterait.
Au col, il aperçut le refuge ainsi qu'un modeste complexe touristique, quelques baraquements, granges, et fermes restaurées, aménagées en bar restaurant. Il s' offrit un grand cornet de frites accompagné de deux cervelles grillées de seglionaux, observa le paysage tout autour, découvrant jusqu' à l' horizon les lignes de crêtes, les massifs forestiers, les points culminants de ce relief tourmenté. Nulle part, dans ce pays, l' on n' atteignait les mille mètres d' altitude. L' irrégularité des dénivellations, la majesté des sommets, la profondeur apparente des ravins, l' exigüité des vallées, évoquaient un paysage de haute montagne.
A proximité du refuge, un panneau indicateur dirigeait sa pointe vers le fond de la gorge du Verbon. " Two 398 kilomètres ".
-- " Voyons, il ne fait pas encore nuit... Et si je continuais ? " se dit Eridan, s' approchant du panneau.
En petits caractères noirs sur fond crème, de longues explications étaient inscrites sur un autre panneau, juste sur le côté, à l' attention des touristes.
Eridan put lire, ainsi :
" Ce massif montagneux fut en partie épargné durant la longue période sismique de ce dernier million d' années. Il conserva une relative stabilité de son sol.
Juste après la disparition quasi totale de la civilisation à la fin de l' époque ER-1, les grands bouleversements de l' écorce terrestre épargnèrent ainsi cette région de notre continent. Quelques foyers de populations hétéroclites, sans doute venus de tout le continent, s'installèrent dans ce massif.
Classée zone de recherche par les historiens et les archéologues, cette région fait l'objet, depuis toujours, d' explorations et de fouilles. A faible profondeur, en divers lieux, les traces, les vestiges, les ruines de la civilisation disparue d' ER-1, constituent un inépuisable réservoir culturel. Ce petit bout de planète miraculé conserve en mémoire, dans son sous-sol, l'empreinte altérée, mais déchiffrable, d'un monde enseveli qui, somme toute, est très proche du nôtre. Si notre expérience fut quelque peu différente nous sommes en réalité, les descendants directs de tous ces gens qui vécurent ici, il y a un million d' années. Ils nous ont légué ce qu'ils savaient et ce qu'ils avaient découvert. Mais avant nos accumulateurs d' énergie, nos centrales, notre technologie actuelle, nos découvertes spatiales, avant l'idée que nous nous faisons aujourd'hui du monde, de son organisation, de son destin, il nous a tout de même fallu trente millénaires dont douze dans la préhistoire, et un peu plus encore au delà, pour parvenir à un niveau de civilisation comparable à celui de nos ancêtres.
Prière de bien vouloir signaler toute découverte significative à la Direction des Recherches Archéologiques de l' Université de Two. "
Le Massif Epargné s'étendait, entre l' Altiplano de Neurélabie Océanique et l' Etvoriska, plateau crayeux en bordure du bassin céréalier, sur près de deux cent cinquante kilomètres. A l' est, après le bassin de Francheville, il s' élevait brutalement, et vers l' ouest, son relief s' abaissait jusqu' aux basses collines, à la lisière du plateau crayeux. La nuit ne tombant pas encore, Eridan descendit vers le fond de la gorge du Verbon. Il parcourut une trentaine de kilomètres, jusqu' au moment où il aperçut l' entrée d' une caverne, creusée dans la roche, ainsi qu'un ruisseau à proximité. Il se dit que cet endroit serait un bon refuge pour y passer la nuit.

Depuis le début de sa traversée, en Circadie Extrême-orientale, entre Uranoza et la Forêt Pétrifiée, il n' avait eu l' occasion de dormir ainsi, sous les étoiles, en plein air. L' expérience de Sri-Rangonda, périlleuse certes, n' avait guère laissé dans sa mémoire un trop mauvais souvenir. Ici, cela ne pouvait être pire. Cette grotte valait bien la cabane en planches disjointes, à ciel ouvert, du refuge de Circadie. Il s' installa sur le sol parfaitement lisse de la caverne, dans son duvet. L' obscurité devint totale, l' air demeurait très doux, Eridan s' endormit très vite. Vers le milieu de la nuit, une douleur fulgurante lui laboura la mâchoire inférieure : une molaire, toujours la même, lui jeta encore sa chanson aiguë, par toute la tête. Il la serra violemment entre deux doigts, se frotta la joue, se releva et marcha, le long du ruisseau, but de l'eau fraîche, enfin la douleur disparut, il put se rendormir.

Au lever du jour, son esprit, en état d' alerte, peupla son sommeil de nombreux visages, et en particulier celui de la jeune femme aperçue à Icéo devant la vitrine du libraire, se retournait, cette fois. Mais il ne put discerner les traits, ni la forme de ce visage, tout enveloppé d'une écharpe très fine, d'un rouge vif transparent. C'est alors qu'il s' éveilla, sentant sur sa joue gauche inclinée, le froissement très doux et très agréable d' un tissu léger. Le soir, dans l' obscurité, avant de s' endormir, Eridan n' avait pas vu cette petite écharpe de soie, froissée, rouge et transparente, sans doute oubliée par une femme venue s' abriter dans l' entrée de la grotte. Dans la nuit, sa tête s' y était posée et dans son sommeil, la trace d'un visage s’ était inscrite. Il tint un moment l’ écharpe entre ses doigts, la déplia, puis il aperçut à son extrémité, deux lettres, artistiquement calligraphiées : T. A . Les mêmes initiales que celles de la jeune Neurélabienne de la revue " Kosmolyric". Il pensa la prendre, la ranger dans l'une de ses sacoches, mais il n' en fit rien, il la reposa sur le sol. Elle demeurerait ainsi, oubliée, messagère et, en apparence, sans avenir...

Dans le ruisseau, Eridan se baigna nu. Puis il déjeuna de quelques fruits. Il reprit la route en direction de l' ouest, suivant le ruisseau dans le fond de la gorge. Au bout d'une cinquantaine de kilomètres, la gorge s' élargit, débouchant dans une large vallée de cultures maraîchères, de vergers et de vignes en terrasse. Eridan atteignit vers huit heures du matin la bourgade de Corioul, célèbre pour ses vins pétillants, vieillis en tonneaux dans des caves voûtées creusées sous la roche. Il fut hélé au passage par deux ou trois boutiquiers, négociants en vins, qui l' invitèrent à la dégustation. En fait, ce furent de généreuses rasades, accompagnées de commentaires humoristiques, et ponctuées d'un déluge de questions à l' adresse d' Eridan, sur le but de son voyage, la finalité d'une telle entreprise, aussi extravagante aux yeux de ces villageois si attachés à leur terroir.

L'un de ces boutiquiers, encore, à la sortie de la petite ville, lui cria :

-- Hé, gamin, baisse la tête, t 'auras l' air d'un champion ! Arrête-toi donc, je te paie un verre !

-- Avec plaisir, mon ami, après tout ce que je viens d'ingurgiter, un verre de plus ou de moins... En vélo, qu' est-ce que je risque ? Mais ce n'est pas avec moi que vous allez faire fortune ! Comment voulez-vous que j' achète même une seule bouteille de votre vin, je suis chargé comme un bourricot et je vais très loin !

Cela ne fait rien, petit ! C'est pour la pub' ! Quand t' auras goûté de ce " pipi atomique ", ta langue va devenir radio active, et d' ici quelques jours, je verrai venir les gens de l' Ouest. Eux, mon petit, ils ne viennent pas en vélo, et les coffres de leurs turbomodules seront chargés de caisses de vin !

Le vin pétillant versé par le négociant dans un grand verre à pied, se révéla particulièrement euphorisant : l' on entrait " dans un autre monde", peut-être encore mieux qu' avec l' " érouane ", la drogue la plus dure, celle dont on disait qu'elle valait vingt fois l' acte d' amour.

Au delà de Corioul, Eridan, pour rejoindre la route de Two, dut quitter cette vallée aux riches cultures, pour s' engager dans un défilé d'une vingtaine de kilomètres, qui, par endroits, s' apparentait plutôt à un tunnel : la voûte rocheuse, par ses plaies béantes, s'entrouvrait sur le ciel ,en écharpes bleues aux bords déchirés, et de son flanc abrupt, s' écoulaient d' étincelantes chevelures d'eau blanche.

A la sortie du défilé, parut un panneau indicateur, à l'intersection de la piste de Corioul et de la route de Two. Encore 260 kilomètres à parcourir, jusqu' à la grande cité universitaire, la cité des

Arts et de la Culture, des théâtres, du cinéma, des musées et des expositions permanentes, rivalisant avec Enizola, à l' autre bout du continent. Cette route était l' ancienne voie, construite par les premiers rois de la Terre, dans les premiers millénaires après la Nuit des Temps. En ce temps-là, elle était pavée de grandes dalles rectangulaires, polies et parfaitement ajustées ; puis, tout au long de l' expérience vécue par des civilisations éphémères, au cours du long cheminement de l'histoire des hommes, elle avait été en partie délaissée, ou même ensevelie. Aujourd'hui, elle relie Two, depuis Borakal, par les plaines du nord, contournant le bassin céréalier, empruntant les vallées du Vieux Monde, passe par le col d' Aldébaran, entre deux buttes situées au nord du plateau d' Etvoriska. L' " Allée des Rois", en direction de Borakal, traverse l' Altiplano, et, en ce septième siècle ER-4, elle est toujours l'une des routes touristiques les plus fréquentées du monde, si différente de la route ordinaire, celle de la grande circulation, et qui passe au sud du Massif Epargné.
Les vallées du Vieux monde, après leur formation, à la fin d' ER-2, n' avaient pas subi, contrairement à d' autres régions du Grand Continent, d'importants bouleversements. L' on disait même qu 'elles avaient constitué, pour l' ensemble de leur réseau, un prolongement du Massif Epargné. Ainsi y découvrait-on, parfois, entre les ronces, enfouies sous une abondante végétation, quelques pans de murailles recouverts de mosaïques, hérissés de tiges métalliques, des traces de fondations très anciennes, des éléments de structures mécaniques, sans doute de gros engins motorisés destinés à la construction de ponts, de multivoies de circulation ou de bâtiments, étranges squelettes métalliques, rouillés, dont les bras, les articulations, les roues, les armatures, souvent, tombaient en poussière au moindre coup assené pour essayer d' en éprouver la consistance.
Par curiosité, Eridan, alors qu'il faisait route dans l' une de ces vallées du Vieux Monde, vers Two, s' approcha d' une machine bizarre, dont le très long cou menait à un habitacle élevé. Cette tourelle, au-dessus d' un fouillis de ronces, laissait deviner, autour de la végétation environnante, une masse compacte dont l' apparence était celle d'un de ces anciens chars de combat de la première guerre mondiale. Eridan se fraya un passage dans les ronces jusqu'à la carapace de l' engin. A peine eut-il poussé de sa main ce qui restait d'une portière que l' énorme structure, dans un bruissement sinistre, au milieu d'un nuage de poussière brune, s' effondra sur elle même. Il eut tout juste le temps de reculer de quelques pas, horrifié et surpris.

Vers la fin de l' après-midi, Eridan entra dans Vitola les Bains, une petite cité thermale, puis il prit la direction du col d' Aldébaran. Two ne se trouvait plus, maintenant, qu' à 105 kilomètres. Cependant, la chaleur accablante de ce jour d' été eut raison de ses forces. Estimant sans doute que, pour aujourd'hui, il avait assez roulé, il s' arrêta, dans l'unique lacet du petit col, à l' auberge de jeunesse de Vitola, en bordure de la forêt environnante.

A Two, Eridan put joindre Frankie, l' ami de Bull. Ensemble, avec les scénaristes, les techniciens et les comédiens les plus proches du réalisateur, à l' Oméga, le café des artistes, ils passèrent une agréable soirée. Frankie demanda à Eridan s'il avait pris des photos, conservé des documents de son voyage, ou réalisé tout au moins un reportage écrit sur un carnet, sous forme de récits ou d' anecdotes, s'il avait enregistré, sur son petit magnétophone, des conversations.
-- Non, Frankie, presque rien de tout cela, ou alors, à peine quelques notes, consignées dans mon carnet de route. Je n' ai rien d' autre que ce que je viens de vous raconter, là, en face de vous tous, et ce que j' ai décrit, exprimé, je l' ai essentiellement vécu, partagé, avec les êtres rencontrés. Je l' ai tellement vécu, tout cela, qu'il m' aurait été très difficile de l' écrire. Je ne suis pas non plus, un passionné de photographie, ni un collectionneur d' images, je ne dessine pas, et, pour la littérature, à part la rédaction de quelques notes tout à fait personnelles, je ne me lance jamais dans des récits interminables ou des développements philosophiques... Vivre et ressentir, traduire dans un langage immédiat, spontané, communiquer directement, être au coeur même de la relation, entrer sans effraction dans l' intimité des gens, ouvrir ma mémoire à leurs souvenirs, me sentir projeté dans leur avenir, à mon idée, c'est plus beau que de voler comme un oiseau ou de savoir vraiment écrire. Les écrivains et les poètes ne font pas des livres qui relient, pas plus d' ailleurs, que les réalisateurs de cinéma font des films qui rompent l'isolement

des gens, parce que l' écriture, ou l' image, précisément, se désolidarise du vécu réel, de l'essence même de ce que les gens éprouvent en eux. L' écriture s' emploie, ainsi que l' image, à trouver, créer des repères, et surtout, l'une comme l'autre sont avant tout figées dans l'immobilisme d'une bulle totalement fermée en dépit de sa transparence.
-- " Eh bien ", dit Frankie, " et tu viens de nous dire que tu ne fais pas de philosophie, Eridan !
-- Non, cela je vous le dis du fond de mes tripes, comme ça me vient... Je pourrais pas l' écrire, je trouverais pas les mots... De toute manière, ce que j' aurais le plus aimé, dans la vie, c'est de savoir jouer de la musique. Ces grands compositeurs, comme je les envie ! S'installer dans la rue avec un instrument et jouer, faire danser les gens, quelle magie ! quel pouvoir ! quel lien ! Le musicien relie, lui. Pas le romancier ou le cinéaste... enfin, c'est ce que je crois.
A ton avis, Frankie, pourquoi les gens lisent autant de livres et voient autant de films ? Parce qu'ils s' y retrouvent…
T 'as pas envie de faire un film où les gens s' existent les uns les autres, se reconnaissent totalement, non pas en se retrouvant en eux-mêmes au travers des autres, mais en vivant eux-mêmes toutes les différences des autres ?
-- Je crois qu'avec toute ma clique, on va tout abandonner, décors, scénarios, acheter des vélos et partir avec toi... Faire le film ensemble... Tiens, ce serait une idée ! En attendant si tu repasses par ici, un jour, fais nous signe, tu es des nôtres pour un rôle que nous allons te bricoler sur mesure ! Mais je suppose que pour l' heure tu désires avant tout aller jusqu' au bout de ta route ?
-- Oui, Frankie, c'est cela même ! Et rien ne me ferait changer d' avis. Pas même un rôle relais... Tu peux faire le tour de la planète avec tes films, pour ma part, je fais des ronds dans l' eau. Je t' ai rencontré et tu es devenu mon ami. Si tu viens sur ma route, si tu entres dans les ronds que je fais dans l'eau, je ne te donne ni kilomètres à avaler, ni paysages et situations à filmer. Tu feras tout simplement quelques tours de roue, et la plus belle tournée du monde, celle des visages...

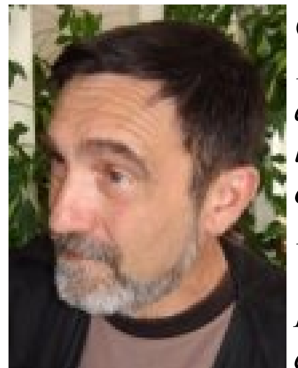
En trois jours, Eridan parcourut les huit cent kilomètres qui, depuis Two, le séparaient encore de la pointe du Finisterre.
Au delà de Two, sur près de la moitié de la distance, il traversa le bassin céréalier. A l'infini, s' étendaient d' immenses domaines de cultures, et, de loin en loin, villes et villages se succédaient en alignements, figures géométriques, dans une grande monotonie. Aucune haie, aucun rideau d' arbres ne limitait les champs, et le tracé des rivières disparaissait entre des carrés ou des rectangles de colsa, de maïs, de blé, d'orge, de luzerne, de seigle, d' avoine, de betteraves, de cultures maraîchères, de tournesols, de tout ce que cette terre si fertile pouvait produire. Ces surfaces, de toutes leurs couleurs, d'un horizon à l' autre, finissaient par se confondre, lorsque le regard, brouillé par la convergence de ces flots immobiles, les dessinait sur l' écran de l' imaginaire. C'est que, tout au long de la route, rectiligne, sans dénivellations, roulant à bicyclette, toujours au même rythme, Eridan entretenait dans son esprit ensommeillé, des arc-en-ciel d' émerveillements dilués dans la perspective et le mouvement.
Enfin, au bout d'une grande journée, dans la nuit naissante, il atteignit les premières rides d' un paysage nouveau qui se présenta à lui comme la peau rugueuse d' un fruit mûr.
Au matin suivant, il découvrit ce paysage légèrement bosselé, sa végétation en apparence plus méridionale en raison de l'influence des vents océaniques. Les champs, entre les collines basses ; les landes mauves et ocres, en terrasses, les jardins, les villages aux toits gris, aux maisons de pierre blanche, les alignements de sapinettes et de cyprès, les gens très accueillants, proprement et agréablement vêtus, les filles coquettes, à cheveux noirs pour certaines d' entre elles, les enfants, nombreux, en bandes joyeuses, le cheminement sur les pistes caillouteuses et étroites de petits camions lourdement chargés de fruits et légumes, d' algues marines ou de tant d'autres produits du terroir, tout cela faisait plaisir à voir, et la fête ininterrompue des visages reçus dans les yeux comme une pluie d' étoiles filantes, se prolongea désormais sur cette route du Finisterre, la dernière route avant le grand océan.
Déjà, à cent cinquante kilomètres de la côte, l' on sentait le vent du large, et la salive de l' air, océane, chargée d' effluves, de parfums délicats, collait aux lèvres, enivrante. Eridan se sentit si

décontracté, si empli de bien-être, qu'il cria sa joie, lâchant le guidon, d' autant plus qu'il venait d' apercevoir un groupe de jeunes filles habillées pour la fête, chantant et se tenant par les mains, au bord de la route.
Les prévisions météorologiques s' étaient encore renforcées dans leur optimisme: depuis Two, outre la pureté, la luminosité et le bleu du ciel, l' absence totale de brumes ou de nuages, montait une chaleur sous laquelle la peau demeurait sèche. Les nuits étaient tièdes, brillantes d' étoiles, plus douces encore que les printemps d' Enizolie.
A une quarantaine de kilomètres d' Atarakbay, le paysage changea tout à coup. Une steppe parsemée de touffes d' herbe rabougrie, sans arbres, jonchée d'imposants blocs de roches éclatées, succéda aux champs, aux jardins, aux landes et aux forêts de conifères. L'on retrouvait ici, en quelque sorte, mais dans une dimension plus modeste, l'un de ces paysages désertiques de Circadie méridionale.
A l' horizon, une masse sombre semblait s' avancer et bientôt, Eridan aperçut une gigantesque masse rocheuse, en forme de caillou. Un " caillou ", tout de même, aussi imposant qu'un immeuble d' habitation. Le flanc cylindrique de l' énorme bloc, dans sa partie gauche, sur toute sa longueur, était tout proche du bord de la piste. Eridan s' arrêta, toucha la paroi : elle était de même consistance que la roche dans la forêt sur l' Altiplano et sur la piste des Bidon. Eridan, cette fois, n' essaya pas de la creuser, ou de l' entailler avec la pointe de son couteau... Elle donnait au " visage réponse ", si celui-ci existait vraiment, la dimension de l' étreinte d'une certitude heureuse.

Dans les premiers jours de ce neuvième mois de l' année 636, le mois de l' équinoxe et d'un été qui flamboyait encore à l' excès, Eridan, par la rue de l' Est, fit son entrée dans la petite ville d' Atarakbay, remarquant au passage cette très grande maison, la dernière de la rue, aux si larges ouvertures, et qui paraissait si accueillante.
Il traversa la ville, passa devant l' obélisque de la place de la Révolution, continua, encore tout droit, par la rue de l' Ouest, et atteignit enfin le cap rocheux, la pointe occidentale du continent, la plus avancée dans l' océan.
Un long doigt osseux, de blocs, de cailloux et d' éclats de roches, s' avançait dans l' océan, bleu et sombre, presque immobile par ce beau temps, et, sur cette surface miroitante, en cette très belle fin d' après-midi, depuis le dernier promontoire, à l' entrée du " doigt", l'on apercevait à peine quelques franges d' écume, blanches, alanguies. Au-dessus de la ligne de l' horizon, projetant la pâle fluorescence de son petit disque sur l' encre bleue de l' océan, la planète morte semblait accompagner, à distance respectable, la chute de l' astre du jour.
Eridan, au terme de sa traversée, ce 3-9-636, immobilisa sa bicyclette, en équilibre stable sur sa béquille d' arrêt, après avoir vérifié la répartition du poids de ses sacoches et de ses bagages, entre les deux côtés, l' avant et l' arrière. La bicyclette, ainsi chargée, provisoirement abandonnée par son propriétaire sur ce promontoire, se posait là, en conquérante de ce lieu sauvage, et semblait exprimer, de tous ses éléments, son désir de traverser l' océan. De très rares touristes, ce jour d' été finissant, à cette heure, remarquèrent tout de même cet attirail de randonneur, et se dirent peut-être que le voyageur auquel appartenait ce matériel, devait vraiment venir de loin...
Eridan, avec beaucoup de prudence, d' hésitation, en dépit de quelques pertes d' équilibre, de chutes sans gravité, se fraya un passage dans ce labyrinthe de boyaux pétrifiés, sans cesse rétrécis en étranglements déchiquetés, escalada les blocs, et pour finir, il réussit à se tenir debout sur une roche plate, instable, mais qui avait l' avantage d'être assez grande pour y poser les pieds. Il n' alla pas plus loin, c' était trop dangereux, et de toute manière, d' ici, le point de vue était vraiment magnifique. Il repéra immédiatement sur sa gauche, derrière une pyramide rocheuse, un passage naturel, accessible, dans lequel il pourrait s' aventurer pour rejoindre le promontoire. Il lui suffirait alors de descendre, sautant rapidement sur deux ou trois roches lisses, puis de négocier un virage en angle droit, avant de disparaître derrière les rochers environnants.

Un long moment, il contempla la surface de l' océan, scruta le rivage, ou du moins ce qu'il pouvait en apercevoir, car la côte irrégulière se dérobait sans cesse, dissimulée par de larges langues bleues.
A Enizola, et tout au long de la côte orientale du continent, avec ces plages, dunes, lagunes, à l'infini, sur des centaines de kilomètres, Eridan ne se serait jamais imaginé, confronté directement à la réalité d'un tel rivage. Ce fut donc là, pour lui, une découverte bouleversante.
Son regard s' orienta vers la droite...
Assise, jambes nues pendantes, en jupe noire, chemisier blanc, écharpe rouge autour du cou, une jeune fille aux cheveux noirs, en contrebas, semblait immobilisée dans la contemplation de l ' océan. A cette distance, Eridan ne put discerner les traits du visage de la jeune fille. Il sut, seulement, de là où il se tenait, en équilibre instable, qu' elle était très belle... Mais sa beauté n' avait rien de comparable avec celle de ces créatures de magazine ou de revues féminines dont on pouvait rêver... Il la regarda quelques instants mais ses yeux tremblèrent comme les pattes d' un petit lamina tout juste jeté dans le monde... Ce regard là ne devait surtout pas se laisser gagner par une attirance déguisée en émerveillement, ni se manifester par une effraction du regard dans une intimité venue se recueillir en un si bel endroit.
Alors, Eridan orienta son regard en face, vers l' océan, puis il sauta brusquement sur les deux roches lisses, vira, sur sa gauche, et disparut derrière la pyramide rocheuse...

Guy SEMBIC



Guy SEMBIC est né à Linxe, dans les Landes, le 9 janvier 1948. Il est Postier mais sans activité depuis janvier 2005. Il a écrit de nombreuses correspondances dans le courrier des lecteurs de divers journaux ou magazines. Il a passé son enfance à Cahors, puis en Tunisie et en Algérie de 1957 à 1962, puis a vécu 9 ans à Paris avant de se marier à une Vosgienne. Il a habité 23 ans durant dans les Vosges, à Bruyères, où il était conseiller financier à la Poste. Il vit depuis 1999 à Tartas dans les Landes.

AU PAYS DES GUIGNOLS GRIS

Livre 2 : La Traversée

Ce 2ème livre est le récit d'aventures d'Eridan, un jeune homme qui traverse le Grand Continent, durant l'été 640-ER 4. Eridan rencontre d'étonnants personnages, des relations très sensibles et émouvantes s'établissent, en particulier avec Vi, une jeune femme qu'Eridan accompagne, des confins de l'Atlas Médian jusqu'à Spinzko, une ville de Neurélabie Continentale, sur la piste des "Bidons", à travers les steppes désertiques. Vers la fin de cet été 640, Eridan parvient à Atarakbay, une bourgade située à quelques kilomètres du dernier promontoire rocheux, à l'extrémité du continent. Mais ce rivage de l'océan de l'Ouest n'est pas le terme de son aventure. Après cette traversée, Eridan rencontrera Tayguète et nous saurons ce que deviennent les autres personnages de ce mémorable été 640... Dans le 3ème livre.

